This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A 57

COPIE/COPY

Minerve paroit avec les Vertus qu'il conduit dans leur Temple, et les empeche par le
le se corrompre avec les Vices, qu'Hercule tient enchaînés. On voit aussi deux petites
Genies, dont l'un chatie les Vices, et l'autre, d'un Oeuil malgreux, les regarde avec indignation.

Transporté de Liege 1746.

L'ARISTIPPE MODERNE,

OU

RÉFLEXIONS

SUR

LES MOEURS DU SIÉCLE.

A FRANCFORT *en Foire*,

Chez J. F. BASSOMPIERRE, Pere & Fils,
Libraires à Liége.

M. DCC. LVII.

OR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 MAR 1960
OF OXFORD
LIBRARY

A

M. ROMANI,

MINISTRE DE S. A. S.

MONSEIGNEUR

LE DUC

DE MODÈNE.

MONSIEUR,

Cet Ecrit s'eſt achevé ſous vos yeux, & lorſque vos occupations vous l'ont permis, vous vous êtes fait un plaiſir d'y con-

tribuer en quelque ſorte par vos lumiéres & vos conſeils. Aujourd'hui que je me diſpoſe à le rendre public, n'eſt-il pas juſte qu'en vous le préſentant, je le faſſe ſervir de monument à la ſincère amitié dont vous m'avez honoré, comme au ſouvenir que j'en conſerverai toujours?

Je ſais fort bien, MONSIEUR, *que votre modeſtie n'aime pas le grand jour, & que ſi je la croyois, votre nom ne paroitroit point à la tête d'un Livre : mais pourquoi envieroit-elle à mon inclination le plaiſir qu'elle ſent à ſe produire au-dehors? D'ailleurs quel inconvénient y a-t'il que ceux qui verront cet Ouvrage, connoiſſent en même-tems un homme*

beaucoup plus recommandable par lui-même que par ſes Titres ou ſes Emplois? Un homme, qui par ſa candeur & ſa fidélité, s'eſt montré digne de la confiance dont ſes Souverains l'ont honoré; un homme, qui par ſon exactitude & ſon zéle à exécuter leurs volontés, comme à ſoutenir leurs intérêts, ne mérite pas moins le titre glorieux de bon Serviteur que de bon Sujet; un homme dont la capacité & les lumiéres ſe produiſent ſans vanité & ſans affectation; dont la prudence eſt ſans ruſe, l'équité ſans dureté, la probité ſans reproches, la ſageſſe ſans miſantropie, & la généroſité ſans oſtentation? Ai-je lieu de craindre d'être blâmé, pour

avoir contribué, autant qu'il a été en mon pouvoir, à faire connoître un mérite de cette eſpèce? d'avoir cru qu'il m'étoit glorieux d'être l'ami de celui qui l'eſt de tous les honnêtes gens? d'avoir enfin cherché l'occaſion de vous prouver que je ſuis avec une véritable eſtime & un attachement ſincère,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, D***

PRÉFACE.

LOrſqu'une cauſe eſt bonne, c'eſt perdre le tems que de chercher des recommandations auprès d'un Magiſtrat dont on ne peut ſurprendre l'équité. Si elle eſt mauvaiſe, ne devrions-nous pas rougir d'aller prier ce même Magiſtrat de prononcer un Jugement inique en notre faveur, c'eſt-à-dire, de ſe rendre criminel lui-même pour nous rendre innocens? Voilà pourtant ce qui arrive tous les jours. Expliquons-nous.

Le Public eſt un Juge incorruptible & infiniment clairvoyant. Il n'y a ni crédit, ni faveur, ni reſpect humain, tel qu'il ſoit, qui puiſſe extorquer ſes ſuffrages, ou impoſer ſilence à ſa critique: un Livre paroit, il eſt auſſitôt jugé en dernier reſſort; & fort inutilement l'Auteur dans ſa Préface, que l'on n'a peut-être pas lue, a cherché des raiſons qui convainquiſſent le Lecteur de l'excellence de ſon Livre. Le Public, qui eſt rarement dupe, a gouté ou rejetté ſon Ecrit, parce qu'en effet il a mérité l'un ou l'autre ſort, & n'a pas été plus touché de ſes raiſons, qu'un Juge in-

tégre & éclairé a coutume de l'être des diſcours ſophiſtiques d'un Avocat habile qui défend une mauvaiſe cauſe.

Nous nous embarraſſons très-peu qu'un Peintre parle bien ou mal : ſon tableau nous charme, nous ne lui en demandons pas davantage; mais ſa peinture eſt défectueuſe, c'eſt inutilement qu'il nous prie en termes choiſis, de lui faire grace; les yeux ſourds à ſes priéres, n'entendent que le langage de ſon pinceau.

Que veut-on dire par-là? Qu'un Livre bon ou mauvais n'a pas beſoin de Préface. Mais pourquoi donc celui-ci en a-t'il, répondra-t'on? Parce que c'eſt la coutume. Elle eſt ſi bien établie, cette coutume, que quelques-uns s'imaginent qu'une Préface eſt eſſentielle à un Livre; fondés apparenment ſur ce que pluſieurs Auteurs n'auroient pas eu dequoi faire ce que le Libraire appelle *un volume raiſonnable*, ſans cet heureux ſecret.

Mais ce ne ſont point ces raiſons frivoles & ridicules, (on me fera bien de la grace de le croire,) qui m'ont engagé à faire une Préface. Quoi donc? c'eſt le deſſein que j'ai pris de rendre compte de ma conduite aux eſprits critiques, & même de la leur juſtifier. C'eſt une entrepriſe immenſe; je le ſais; mais qu'importe? Ils liſent au moins les Préfaces, ceux-

là; c'eſt même ordinairement par où ils commencent la cenſure d'un Livre. Voilà tout ce que je demande. Entrons préſentement en matiére, & ſur-tout prenons bien le ton humble de la Préface.

On n'auroit eu garde de rendre cet Ouvrage public, ſi pluſieurs perſonnes auſſi diſtinguées par leur bon gout que par leur probité, ne l'euſſent jugé digne de l'impreſſion. Ceux qui l'ont vu, ne ſe ſont point trouvés contraires dans le jugement qu'ils en ont porté chacun en particulier; jugement d'autant plus reſpectable, qu'il eſt émané de Savans illuſtres dans la République des Lettres, & d'autant plus impartial, qu'ils n'ont tenu le Manuſcrit que de la part du Libraire ſans en connoître l'Auteur. On ſouhaiteroit que leur modeſtie permît ici de les nommer, & de produire les Lettres qu'ils ont écrites au Libraire à ce ſujet : ce ſeroit une excellente Préface pour le Livre.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt au Public à décider, ſans en appeller à la poſtérité prochaine ou reculée, (ce qui eſt une conſolation d'hypocondre) on s'en tiendra à ſa déciſion, quoique peu favorable. L'Auteur a eu deſſein de ſe rendre auſſi agréable qu'utile, c'eſt-à-dire, de bien faire. Cela lui ſuffit.

Il s'agit dans cet Ecrit d'une Morale où la

dévotion ne ſoit point mêlée : quoique louable, & d'une néceſſité abſolue, c'eſt aux Théologiens, aux Eccléſiaſtiques, aux Maîtres de la vie ſpirituelle en un mot, à nous en donner des leçons, & non pas aux Philoſophes. Les uns & les autres courent riſque de ſe rendre ridicules quand ils veulent s'arroger ce qui n'eſt pas de leur reſſort. On ne parlera donc ici que des qualités requiſes pour faire un honnête homme ſelon le monde.

Comme tout Livre de Morale eſt extrêmement ſec & ennuyeux par lui-même, on a tâché d'égayer celui-ci par des portraits & des caractères propres à préſenter à l'eſprit les vertus & les vices dont on y traite. Ce n'eſt pas aſſez d'écrire contre le Vice ; il faut le faire connoître ; en le peignant tel qu'il eſt. Bien plus, ſi on veut en détourner les hommes, il ne ſuffit pas de découvrir ce qu'il y a d'odieux ; il faut en faire ſentir le ridicule & le bas ; ce qui ne manque pas d'arriver quand la peinture en eſt fidéle. Parle-t'on de l'impertinence, de la coquetterie, de la préſomption ? Qu'on choiſiſſe un impertinent, une coquette, un préſomptueux entre dix mille, & qu'on l'habille de toutes ſes couleurs. On peut dire la même choſe de la Vertu. Veut-on la rendre aimable ? Qu'on en faſſe remarquer les charmes dans ceux qui

l'ont en partage. Cette voie eſt plus courte ſans doute, & plus ſûre que celle des préceptes.

Les vices étant de tous les Pays, de tous les tems, de tous les âges, & de toutes les conditions, ce ſeroit calomnier l'Auteur que de l'accuſer d'avoir eu quelqu'un en vue. Ne trouve-t'on pas en Angleterre comme en Italie & ailleurs des Petits-Maîtres, des Coquettes, des Envieux, des Fourbes, des Athées, des Déiſtes? Et ſi l'on veut ſe donner la peine de les examiner, ne conviendra-t'on pas qu'ils reſſemblent à ceux de France? On n'a donc eu en vue que les vicieux en général. Ce ſiécle-ci en a-t'il moins que ceux qui l'ont précédé? Au contraire:

Nil erit ulterius quod noſtris moribus addat Poſteritas.

Le Lecteur riſquera beaucoup moins à faire l'application des portraits de la Vertu.

Mais comment, s'écriera peut-être quelqu'un, cet Auteur de nouvelle datte a-t'il oſé marcher ſur les traces d'un *La Bruyère*, & de tant d'autres grands Maîtres qui ont excellé dans la peinture des vertus & des vices? Pourquoi non? Depuis quand la louable Emulation, cette mere des Arts & des Sciences, eſt-elle défendue? N'a-t'on point vu de Peintres

en France depuis les *Mignards* & les *le Bruns?* D'illuſtres ſans doute, qui, s'ils n'ont pas ſurpaſſé leurs Maîtres, ont montré du moins qu'ils pouvoient les atteindre. Qui peut nier que nous n'ayons eu d'excellens Muſiciens depuis *Lully?* Les Odes du Sieur *Rouſſeau* ne l'emportent-elles pas ſur celles de *Malherbe* qui étoient regardées comme des chefs-d'œuvres inimitables, avant que ce *Pindare* moderne parût? La France a-t'elle moins de Héros dans les Sciences & dans les Armes à produire que l'ancienne Grèce, ou que l'ancienne Italie? Si, pleine d'une admiration religieuſe & oiſive pour les Anciens, aucuns Modernes n'euſſent oſé marcher ſur leurs traces, aurions-nous tous ces grands hommes qu'il ſeroit trop long de nommer?

Que veux-je inférer delà? Que j'ai tâché d'égaler *La Bruyére?* que je crois l'avoir égalé? Il faudroit que je fuſſe dénué de bon ſens; mais que j'ai tâché de l'imiter dans ſa maniére de peindre & de penſer. Pluſieurs l'ont tenté avant moi, & je ne ſerai pas ſans doute le dernier de qui on pourra dire:

Et ſi non tenuit, magnis tamen excidit auſis.

On a ſuivi une méthode dans cet Ouvrage, & pour cet effet on l'a diviſé en quatre Par-

ties. Le Commerce du Monde eſt l'objet de la premiére : La Fortune, celui de la ſeconde : Les Engagemens donnent matiére à la troiſiéme : & dans la quatriéme, on examine en quoi conſiſte le vrai contentement de l'eſprit. Toutes ces matiéres ont déja été traitées plus d'une fois ! qui en doute ? L'ont-elles été de cette façon ? On en jugera.

A l'égard du titre, comme on a déja intitulé un Ouvrage, *le Socrate Moderne*, on a cru pouvoir ſans conſéquence intituler celui-ci, *l'Ariſtippe Moderne*. Perſonne n'ignore qu'*Ariſtippe* étoit un Philoſophe de l'antiquité, né pour le monde & la vie civile ; c'eſt auſſi la principale raiſon qui a déterminé à donner ſon nom à cet Ouvrage.

Pour ce qui eſt de la critique que l'on en pourra faire, ſi elle eſt judicieuſe, on en profitera avec plaiſir ; ſinon on conſeillera aux Critiques de faire mieux, ou de ſe taire. J'ai voulu écrire. He ! qui ne s'en mêle pas aujourd'hui ?

.... *Stulta eſt clementia cum tot ubique*
Vatibus occurras perituræ parcere chartæ.

Quoiqu'après tout ne ſeroit-il pas à ſouhaiter qu'il ne s'imprimât rien de plus inutile ou de plus nuiſible aux mœurs ?

TABLE

Des Matiéres contenues dans cet Ouvrage.

SUR LE COMMERCE DU MONDE, page 1

Décence & affabilité. En quoi elles conſiſtent, 12
Politeſſe. Ce que c'eſt, 28
Secret & Confidence, 37
Diſſimulation; comment permiſe, 44
Converſations, 49

SUR LA FORTUNE, 67

Fortune dans l'Epée, 81
Fortune dans la Robe, 93
Fortune dans le Commerce, 98

SUR LES ENGAGEMENS, 103

Amour, ibid.
Mariage, 126
Amis, 151

SUR LE CONTENTEMENT DE L'ESPRIT, 167

Richeſſes, 185

Fin de la Table.

L'ARIS-

L'ARISTIPPE MODERNE.

Sur le Commerce du Monde.

GAGNER la bienveillance de ceux qui peuvent être utiles, c'eſt le principal & preſque l'unique but que l'on ſe propoſe dans le Commerce du monde. Il n'y a qu'une conduite prudente & une parfaite connoiſſance des eſprits qui puiſſent procurer cet avantage. A regarder les hommes en général, ils ſe reſſemblent à peu près; dans le particulier, il y a preſqu'autant de caractères différens qu'il y a d'hommes. C'eſt cette diſſonance d'humeurs & d'inclinations qu'il faut s'appliquer à connoître en eux, afin de ſavoir par où les prendre. L'eſprit peu ſage ſe fait ſouvent des ennemis de ſes meilleurs amis; le prudent au contraire, ſait même ſe faire des amis de ſes plus grands ennemis. Tout le point conſiſte donc, ou à ſeconder la ſympathie, ou à vaincre l'averſion qui ſe trouve, ſans que nous puiſſions dire pourquoi, entre nous & certaines perſonnes. C'eſt ce que nous devons ſur-tout obſerver

à l'égard de ceux que nous voulons faire ſervir à notre avancement, tel qu'il ſoit.

Chaque âge a un caractère particulier qui lui eſt propre. On remarque dans le même homme juſqu'à vingt ans, beaucoup de foibleſſe & d'indifférence; juſqu'à quarante, beaucoup de pente aux plaiſirs; juſqu'à ſoixante, un eſprit impérieux & déciſif; & depuis ſoixante, il eſt preſque toujours avare & défiant.

Comme le premier âge n'a que peu ou point de part au Commerce du monde, nous n'en dirons rien.

L'homme depuis vingt ans juſqu'à quarante veut être libre & indépendant; il recherche avec ardeur tout ce qui peut lui procurer du plaiſir. Comme il eſt extrêmement prompt & plein de ſa propre volonté, & que d'ailleurs ſes déſirs ſont violens & impétueux, les obſtacles, loin de le rebuter, ne ſervent qu'à l'irriter & à l'enflammer davantage. Les ſens ont ſurtout beaucoup d'empire ſur lui; ce qui les frappe agréablement, devient l'objet de ſes vœux; mais la poſſeſſion le rend bientôt froid & indifférent. Il n'a pas trouvé dans l'objet qu'il recherchoit, toute la ſatisfaction qu'il s'étoit imaginée: il le quitte ſans peine, pour courir après ce qui ſe préſente de nouveau; il s'irrite facilement, & s'appaiſe de même; il trouve dans ſa force ou dans ſon induſtrie des reſſources contre l'indigence; & c'eſt ce qui le rend plus enclin à la prodigalité qu'à l'avarice.

Depuis quarante ans juſqu'à ſoixante, c'eſt preſque un autre homme. Moins ardent, parce que l'impétuoſité du ſang eſt ralentie, il ne ſe livre plus avec le même empreſſement aux ob-

jets qui le frappent: il ſe conſulte avant d'agir; & devenu plus aviſé à ſes dépens, il écoute & ſuit avec docilité les conſeils des perſonnes ſages. Comme ſes ſens n'ont plus la même délicateſſe, les plaiſirs ont auſſi moins d'attraits pour lui. Il ſait ce qu'il en coute pour aquerir; il voit de plus que la vigueur ne ſeconde plus ſon induſtrie avec la même activité; il devient pour cette raiſon, plus circonſpect, plus retenu dans ſes dépenſes, enfin économe.

La vieilleſſe arrive; les connoiſſances qu'un long uſage du monde a données au vieillard, le rendent défiant & ſoupçonneux. Il ne ſe flatte plus ſi aiſément du ſuccès d'une affaire; ce qu'il y a de plus facile lui paroit preſqu'impoſſible; il met toujours les choſes au pis. Son amitié eſt froide; ce qu'il recherchoit autrefois avec paſſion, n'a plus d'attraits pour lui. Le chagrin qu'il a de quitter la vie, la lui rend plus chere; il regarde toujours la mort dans l'éloignement, & c'eſt cette eſpérance qu'il a de vivre plus long-tems que les autres, qui le porte à théſauriſer, & à ſe priver d'avance du néceſſaire dans la crainte qu'il ne lui manque un jour. Il eſt importun, babillard, aigre dans ſa cenſure, opiniâtre; il croit que tout le monde doit déférer à ſes ſentimens, & que l'âge lui donne une entiére autorité ſur les autres. Le jeune homme n'eſt méchant que par bravade & par emportement; le vieillard l'eſt avec réflexion & de deſſein prémédité. La tendreſſe & la pitié dans celui-là naiſſent de la bonté de ſon naturel, dans celui-ci elles n'ont ſouvent pour ſon principe que l'imbécilité.

Si avec les qualités du tempérament nous joi-

gnons les différences que l'âge y apporte, nous trouverons en partie le caractère de l'homme. Comme l'état influe auſſi beaucoup ſur le cœur, il faut encore examiner quel il eſt. Un Noble, par exemple, eſt ordinairement généreux, ambitieux, & nait avec une certaine fierté, qui lui fait dédaigner non-ſeulement ce qu'on appelle la Roture, mais encore une Nobleſſe qui aura moins d'ancienneté ou de titres que la ſienne. Si c'eſt un bonheur que de naître Gentilhomme, c'eſt en même-tems un bien ſot orgueil que de mépriſer ceux à qui la Nature a refuſé cet avantage.

C'eſt dans une haute ſageſſe
Que la véritable Nobleſſe
Puiſe ſes titres les plus beaux:
La fortune ou le ſang nous donne
Les dignités & la couronne;
La ſageſſe fait les héros.

Quelle impertinence! je ne dis pas plus grande, mais égale à celle de ☞ *Dorimond*, qui ſe retranche ſans ceſſe ſur des qualités & des titres qu'il n'a pas été en ſon pouvoir de ſe donner, & dont ſa ſotte vanité le rend indigne. On eſt bien petit quand on n'a rien de grand que ſa naiſſance. Un Noble qui n'a point d'autre mérite, eſt comme un Nain monté ſur des échaſſes.

Autant que la Nobleſſe eſt ambitieuſe, autant la Roture eſt intéreſſée. L'une ſe ſacrifie pour la gloire, l'autre pour le profit. Les perſonnes ſans naiſſance ont le cœur plus rampant & les ſentimens moins élevés. Cela n'eſt pas toujours vrai dans le particulier. ☞ *Acaſte*,

qui par ſa valeur eſt devenu le premier Noble de ſa race, nous fournit des preuves illuſtres du contraire; mais ces exemples ſont rares, & pluſieurs ſiécles s'écoulent avant que l'on voie éclorre un G***, un F***, &c. Il ſemble que la Nature ait beſoin de réparer ſes forces, lorſqu'elle a produit de ſi grands hommes.

On diroit que la richeſſe tient lieu de nobleſſe, & qu'elle en inſpire les ſentimens; car il n'y a guères de riches qui ne déſirent ou de paſſer pour Nobles, ou de s'allier avec des Nobles. Ridicule ambition, qui leur coute ſouvent bien cher! vaine fumée, qu'ils achétent au poids de l'or! orgueil, qui leur attire la haine de leurs égaux & le mépris de ceux qui ſont plus élevés. Demandez à ☞ *Ruſtique* & à tant d'autres, qui comme lui ont voulu donner dans ce travers, ce qu'ils en penſent aujourd'hui. Les Roturiers ne nous fourniſſent que trop d'exemples de leur fatuité ſur ce point. Ils s'imaginent que la Nobleſſe n'étant autre choſe qu'une diſtinction du commun, l'opulence qui les met au-deſſus des pauvres, doit les égaler aux Grands: l'expérience ſeule peut les deſabuſer & les rendre plus ſages.

L'arrogance, le luxe, l'oſtentation, la vanité, l'ingratitude, la vengeance, la dureté forment le cortège de la richeſſe. Ces caractères conviennent aſſez à ceux que l'opulence éléve au-deſſus des autres. Ils ſont arrogans par les flatteries ſerviles de ceux qui les encenſent comme des idoles, pour en obtenir quelque faveur; ils donnent dans le luxe & dans l'oſtentation, parce qu'ils ne peuvent ſe diſtinguer du reſte des hommes que par de vains dehors; ils ſont pleins de

vanité, parce que la richeſſe, ſelon eux, comprend tous les avantages; ils ſont ingrats, parce qu'ils croient que tout leur eſt dû; ils ſont vindicatifs, parce que l'argent leur donne de prompts & faciles moyens de ſe venger; ils ſont enfin durs & féroces, parce qu'ils ſe croient d'une autre nature que les autres, qu'ils s'imaginent que tout le monde a beſoin d'eux, & qu'ils n'ont beſoin de perſonne.

Ceux que la fortune a été chercher parmi la lie du peuple, pour les porter ſur ſes épaules dans ſon Temple, ou chez qui elle s'eſt fait porter elle-même ſur des *crochets*, comme dit un Ancien, ſont preſque toujours inſolens & altiers. Ils attribuent à leur capacité, à leur induſtrie, ou à leur mérite, des faveurs que la fortune n'auroit garde de leur accorder, ſi elle voyoit clair. ☞ *Chrizanthe* eſt un de ceux-là. Il ſe vante ſans ceſſe de ſes grands biens devant ceux qui ſont dans l'indigence; il les conſulte ſur les nouvelles aquiſitions qu'il a faites & ſur celles qu'il veut faire; il leur demande leur gout ſur un équipage magnifique qu'il a deſſein de ſe donner, ſur un hôtel ſuperbe qu'il veut faire bâtir, & dont il a déja fait prendre les alignemens, ſans faire attention qu'il n'y a rien de plus chagrinant & de plus mortifiant pour le pauvre, rien qui excite plus ſon envie & ſa convoitiſe, que de voir un riche, qui peu auparavant étoit ſon égal, ſe glorifier inſolenment de ſon opulence, & prendre delà occaſion de mépriſer ceux qu'il recherchoit autrefois.

Ce genre d'hommes eſt donc inſolent, & ne ſauroit preſque ne pas être tel, parce qu'il voit que l'or pénètre par-tout ſans obſtacle; qu'il eſt

le prix de toutes choſes; qu'il donne les plaiſirs, le crédit & même l'honneur. Ces *champignons* de la fortune ſe donnent des airs de grandeur par leurs dépenſes, & tâchent d'en impoſer à ceux qui ne ſont pas aſſez clair-voyans pour reconnoître le Merle ſous les plumes du Perroquet.

Ceux, au contraire, qui ne ſont devenus riches qu'à force de ſoins & par une longue économie, ſe livrent à une avarice ſordide, & ſe réduiſent volontairement, pour ainſi dire, à leur premier état, dans la crainte d'y retomber par force. Autre extrêmité! ☞ *Orgon* dans la pauvreté craignoit de ne pas devenir riche; ce ſoin l'agitoit continuellement. *Orgon* dans l'opulence craint de devenir pauvre; cette appréhenſion le fait ſécher ſur pied.

Pour connoître le caractère du pauvre, il faut diſtinguer celui qui l'eſt de naiſſance, de celui qui l'eſt devenu par un revers de fortune. Celui qui étant né dans la miſére, ne travaille pas à s'en tirer, a l'ame baſſe & rampante; il eſt pareſſeux, ſans aiguillon d'honneur, & le plus ſouvent ſans méchanceté. Mais ☞ *Cléanthe* qui eſt tombé de haut, conſerve encore toute ſa fierté dans ſon malheur; il ne veut point plier ſous *Virron* nouvellement enrichi; il le dédaigne, au contraire, comme un gueux que la fortune a revêtu de ſes dépouilles, & que ſa bizarrerie a élevé ſur ſes ruines.

Comme les uns & les autres ſont peu utiles au Commerce du monde, nous n'en dirons rien de plus; il ſuffit de ne point inſulter à leur pauvreté; car, comme dit Juvenal, quoiqu'ils n'aient plus rien, il leur reſte encore une épée & une langue.

☞ La haine des perſonnes en faveur a de dangereuſes ſuites; leur vengeance eſt terrible & leur rupture ſans réconciliation. Ils ſe fient encore moins à ceux qu'ils ont offenſés, qu'à ceux dont ils ont reçu quelque injure. Si ces perſonnes en viennent à quelque ſorte de raccommodement, ce n'eſt que pour tendre un piège adroit à leur ennemi crédule, & pour trouver plus aiſément l'occaſion de le ſupplanter; & c'eſt en quoi conſiſte une partie de cette vertu ſinguliére que l'on appelle la Politique.

Les Emplois donnent encore des caractères particuliers à ceux qui en ſont revêtus. Autre eſt, par exemple, le caractère d'un Eccléſiaſtique vertueux, & celui d'un vicieux. L'homme d'Egliſe vertueux eſt modeſte, humble, charitable, doux, humain; le vicieux eſt ordinairement hypocrite, & qui dit hypocrite dit le plus méchant & le plus dangereux de tous les hommes.

☞ *Clitandre*, ou l'homme d'épée, ſe conduit par des principes d'honneur; il eſt ouvert, franc, libéral, fidèle, amateur de la gloire, ennemi de toutes baſſeſſes, prompt à s'enflammer, facile à ſe réconcilier, ami généreux, ennemi ſans fourberie. *Thraſon*, au contraire, qui dans cette profeſſion prend la route du vice, eſt envieux, brutal, vain, fourbe, querelleur, impitoyable; avec cela, timide, lâche avec ceux qui ont de la bravoure & de l'honneur.

☞ *Ariſte*, dans la Magiſtrature, eſt doux ſans foibleſſe, pitoyable ſans lâcheté, déſintéreſſé, droit, inébranlable dans ſon devoir, impénétrable aux atteintes de l'or, inſenſible à l'amorce des plaiſirs, plein de bonne foi, de

candeur, de probité; effectif dans ſes paroles, toujours en garde contre la prévention qui eſt le poiſon du jugement, écoutant avec une égale patience le pauvre comme le riche; avec l'un ſans orgueil, avec l'autre ſans baſſe complaiſance; enfin, ne ſortant jamais de cette douce gravité qui eſt le vrai caractère du bon Magiſtrat.

☞ Le méchant Juge, au contraire, affecte de ſe montrer ſévère à l'excès, afin d'imprimer par-là plus de terreur, & d'amener plus aiſément à la compoſition, qui eſt le but de ſa rigueur politique, ceux qu'il refuſe d'écouter. La ſévérité outrée dans le Magiſtrat, marque qu'il eſt ſuſceptible de corruption, parce que toute rigueur exceſſive tient de la cruauté, que toute cruauté vient de foibleſſe & de lâcheté, & que tout lâche ſe laiſſe facilement corrompre.

☞ L'homme de Cour eſt civil, honnête, doux, affable, inſinuant, poli, avide de gloire, d'honneurs, ſpirituel, ſubtil, adroit, & quelquefois ruſé & fourbe. Il affecte ordinairement un extérieur propre & magnifique, parce qu'il ſait que les dehors impoſent beaucoup dans un pays où le plus ſouvent l'on ne s'attache qu'à l'écorce. Il peut être intérieurement avare; il diſſimule adroitement les injures, & fait taire ſon reſſentiment quand il ne peut ſe venger à coup ſûr.

☞ *Argante* né généreux & bienfaiſant, eſt devenu dur & avare par contagion depuis qu'il a été initié aux myſtères de la finance. On prend le génie de ceux avec qui l'on a habitude. Le Financier eſt pour l'ordinaire un homme impitoyable, inſenſible au mérite, ingé-

nieux à tirer parti de tout. L'argent eſt comme la force mouvante & l'ame qui le fait agir, bas & rampant dans l'adverſité, d'une fierté inſupportable dans l'opulence. Il peut avoir de la bonne foi quand elle ne porte point de préjudice à ſes intérêts.

C'eſt anéantir le Commerce, que d'en ôter la probité; c'eſt elle qui en eſt le grand reſſort; c'eſt ſur elle que roule le crédit & la fortune du Négoce : auſſi rien de plus droit qu'un Négociant honnête homme; rien de plus franc, de plus fidèle qu'un Marchand qui remplit de bonne foi les devoirs de ſa profeſſion. Mais s'il ſe laiſſe dominer par l'amour du gain, il eſt difficile de trouver un fourbe plus adroit. Il n'a point de conſcience; mais il en affecte les dehors, afin de mieux tromper. Un bon Négociant doit être ſans fierté, d'un abord facile, plein de bonne foi, de patience & de modération, bon économe, d'un cœur ouvert, & moins ambitieux qu'intéreſſé, ſur-tout point débauché. Il ne doit entreprendre aucune affaire, qu'auparavant il n'en ait prévu toutes les conſéquences.

Qui dit un Artiſan, dit preſque toujours un homme groſſier, & ſans aucuns ſentimens, un ivrogne, un brutal prêt à tout faire pour le gain, jaloux & envieux de ſon ſemblable, d'une inſolence à tout oſer, lorſqu'il eſt ſoutenu, lâche & conſterné devant le Magiſtrat. Le vrai honneur lui eſt aſſez inconnu, & il n'eſtime guères que ceux qui le font ſubſiſter. Il s'en trouve néanmoins parmi ce genre d'hommes qu'on peut excepter de la régle commune.

☞ *Timothée*, ou le vrai Savant, croit ſa-

voir peu de choſes, & lorſqu'il compare les connoiſſances qu'il a aquiſes, avec celles qui lui reſtent à aquerir, il croit ne ſavoir rien. Parvenu au plus haut dégré de connoiſſance, il ſe trouve comme ſur le ſommet d'une montagne élevée, d'où il découvre une infinité d'objets qui le frappent, & qu'il ne peut démêler. Il eſt humble, docile, il ſe défie de ſes propres lumiéres.

☞ *Chryſippe*, ou le faux Savant, eſt orgueilleux, railleur, opiniâtre, déciſif, préſomptueux. Rien n'eſt à couvert de ſa cenſure pleine d'amertume. Lorſqu'il peut ſaiſir le foible d'un Ecrit, (ce qui n'eſt pas difficile) c'eſt alors qu'il triomphe & qu'il s'applaudit de ſa découverte: tout heureux talent eſt sûr de lui déplaire, & d'émouvoir ſa bile chagrine. Si vous allez le conſulter ſur un ouvrage, (car il a la réputation d'un Savant parmi ceux qui ne le connoiſſent pas) il vous reçoit avec un ſouris convulſif. Vous lui faites, dit-il, bien de la grace de tenir compte de ſon jugement; (& c'eſt la vérité.) Bientôt il vous arrache l'Ecrit des mains, il ne le lit pas, il le dévore des yeux. Je trouve ici peu de mauvais & beaucoup de bon, vous dit-il; (& c'eſt alors que l'Ecrit eſt déteſtable:) ou bien il fronce les ſourcils, & faiſant une grimace dédaigneuſe: Voilà, s'écrie-t'il, un endroit qui eſt foible, celui-ci eſt fade, celui-là eſt ſot, cet autre eſt impertinent. Votre Ecrit eſt miſérable; il vous le jette au nez avec une eſpèce de fureur. Ne vous mêlez plus de compoſer, vous n'êtes bon tout au plus qu'à être ſon copiſte; encore ne ſavez-vous pas l'ortographe; (& c'eſt alors que l'Ecrit vaut quelque choſe. *Chryſippe*

eſt l'*Attila* des Auteurs & de tous ceux qui ont envie de l'être; du moins eſt-il vrai que comme l'Ane revêtu de la peau du Lion, il s'eſt fait redouter aſſez long-tems; mais depuis qu'il a montré ſes oreilles, on le dédaigne; & les Anes eux-mêmes, qui le reconnoiſſent pour leur confrere, s'en divertiſſent & ſe le renvoient. S'il peut s'approprier le travail d'autrui, ſans qu'on reconnoiſſe ſon plagiariſme, (ce qui n'arrive guères ſouvent,) il s'enorgueillit, comme un Goujat revêtu de la dépouille d'un Officier... C'eſt un frélon qui ne travaille point, mais qui pille le miel des abeilles, & ne leur laiſſe tout au plus que la cire. *Chryſippe* enfin croit ne rien ignorer, parce qu'il ne voit & n'imagine rien au delà de ce qui eſt à ſa portée, qui ne s'étend pas fort loin.

Les Sciences, comme les Armes, ont leurs héros & leurs fanfarons. La docilité, la prudence, la modération caractériſent le vrai mérite, quelque part où il ſe trouve.

Il ſeroit difficile, pour ne pas dire impoſſible, de donner une exacte définition de tous les caractères, la nature en ayant imprimé un particulier à chaque homme, qui ſe retrouve rarement dans un autre : on n'en peut donc avoir que des notions générales, qui ſuffiſent à la vérité pour le Commerce du monde. Le point eſſentiel eſt de connoître la vertu ou le vice dominant de chacun de ceux que l'on pratique.

Décence & affabilité. En quoi elles conſiſtent.

La décence & l'affabilité ſont les premiéres qualités prévenantes que doit avoir celui qui

entre dans le Commerce du monde; c'eſt ce qui ſaute d'abord aux yeux : le bon ou le mauvais ſuccès d'une démarche ne dépend pour l'ordinaire que de ce point ſeul. ☞ *Cléobule* n'a peut-être toujours déplu à *Timon* que parce qu'il n'a pas ſu lui plaire la premiére fois : par une impreſſion peu favorable il a choqué ſes yeux, indiſpoſé ſon cœur, & empêché qu'il ne pouſsât plus loin une pénétration qui l'auroit effacée. C'eſt cette premiére impreſſion qui a été cauſe que *Timon* a témoigné obligeanment à *Cléobule* dès la premiére viſite que ce dernier lui a rendue, qu'il ne ſeroit pas fâché de ne le plus revoir; c'eſt elle qui a fait donner à ce malheureux Client une audience auſſi ſéche que courte, après laquelle, ſans lui donner le tems de repliquer, on l'a congédié en lui tournant le dos.

Comme cet inconvénient entraîne des ſuites fâcheuſes, il ne faut rien omettre pour y remédier, en corrigeant par le ſecours de l'art ce que la nature a laiſſé en nous de défectueux. Il faut ſur-tout avant que de ſe préſenter, s'informer quel eſt le caractère & l'humeur de celui dont nous voulons nous concilier la bienveillance, afin de prendre de juſtes meſures ſur ce que l'on en dira. ☞ *Damis* a voulu obtenir une grace de ce même *Timon*, Philoſophe auſtère & qui tient du Cynique. *Damis* s'eſt préſenté devant ce grave perſonnage avec une tête parfumée, un viſage moucheté, avec une voix grêle & délicate; en un mot, avec cette afféterie que l'on ne ſouffre qu'avec peine dans une jolie précieuſe. *Damis* s'étonne que *Timon* ne l'ait pas bien reçu. ☞ *Tite*, avec un air ſombre & mélancolique, avec des cheveux plats

& mal-propres, un habit groſſier, une voix ruſtre, en un mot, avec tous les dehors de la réforme, s'eſt préſenté devant *Théophile*, Abbé de Cour. *Tite* a eu le ſort de *Damis*.

La civilité eſt compoſée de ce qu'on appelle décence & affabilité. La décence conſiſte dans les agrémens extérieurs, qu'il faut tâcher de ſe donner ſelon ſon ſexe, ſon état & ſa condition. L'affabilité ſert à perſuader ceux à qui nous avons affaire, de la ſincérité des ſentimens favorables que nous leur témoignons; ce qui dépend beaucoup de la maniére dont on ſe compoſe. ☞ *Gratien*, à qui la nature a donné une phyſionomie heureuſe, avec le talent de s'énoncer, a preſque tout ce qu'il faut pour prévenir favorablement les eſprits. Pour peu qu'il y ajoute de vertu & de ces agrémens qui partent de l'ame, il eſt ſûr de toucher & de perſuader. Les hommes pour la plupart ne jugent de l'intérieur que par le frontiſpice; ce qui frappe agréablement leurs yeux & leurs oreilles, fait impreſſion ſur leur cœur.

Quoique ſans l'aide du dehors
La vertu ſoit toujours, & belle, & déſirable,
Elle eſt beaucoup plus agréable,
Quand elle brille en un beau corps.

C'eſt une pierre précieuſe enchaſſée dans de l'or. Qui doute, par exemple, que ☞ *Célimène*, qui a de la vertu, de la jeuneſſe & de la beauté, ne plaiſe davantage que *Zélie*, qui n'a que de la vertu?

La décence comprend trois choſes; l'air, l'habit & la parole. L'air conſiſte à ſavoir ſe

donner ce qu'on appelle la bonne grace, ou la bonne contenance. Pour cela il faut que l'art ſeconde la nature; mais d'une maniére imperceptible:

Dans ſon abord quelle nobleſſe!
Quel charme dans ſa politeſſe!
Ah! qu'il ſait agréablement,
Et de l'art, & de la nature,
Comme en une docte peinture,
Faire un juſte ménagement!

dit un Poëte de nos jours. Sans quoi on peut être ſûr de plaire à tout le monde; à ☞ *Damis* lui-même, qui, quoique plein d'affectation ſur ſa perſonne & dans ſes maniéres, ne la peut ſouffrir dans les autres. Il faut que le corps ſoit droit, ſans aucun indice d'orgueil; ferme, ſans paroître guindé; libre, ſans aucun geſte extraordinaire; les pieds bien poſés, mais d'une maniére qui ne ſente ni le Maître de danſe, ni le Prévôt de ſale; le viſage ouvert, les yeux rians, ſans égaremens, aſſurés ſans effronterie; la rencontre douce, ſans baſſeſſe; la démarche réglée, ſans indolence, comme ſans agitation. Le premier défaut marque un pareſſeux; l'autre, un écervelé. Sur-tout il faut bien ſe donner de garde de prendre cette attitude Eſpagnole, qui rend le beau ☞ *Damis* ſi ridicule. Il va tout d'une pièce, & n'oſe tourner la tête, crainte de déranger ſa friſure artiſtement économiſée. C'eſt une choſe bien dure en effet, qu'un mouvement de tête, ou une bouffée de vent, détruiſent d'un ſeul coup l'ouvrage de toute une matinée. Lorſque ☞ *Tripbon* mar-

che dans les rues, à l'air effronté dont il porte ſes regards ſur ceux qui paſſent, on diroit qu'il en veut à tout le monde. Il a toujours ſon chapeau enfoncé de façon qu'on ne lui voit qu'un œil, & la main ſur la garde de ſon épée; ce qui fait que pluſieurs ſe détournent de lui, comme d'un forcené qui cherche à faire un mauvais coup. Prenez garde de le coudoyer, ou de lui marcher ſur le pied. Il dévore les femmes des yeux; il les regarde ſous le nez quand elles paſſent, & ſe retourne quand elles ſont paſſées; ſouvent il les ſuit, & il ne les quitte que quand elles entrent dans une honnête maiſon. Il ſait en quel quartier, en quelle rue, en quelle boutique il doit en voir de belles. Il fait tous les jours de nouvelles découvertes en ce genre. Malheur à celles qui ſouvent, ſans faire attention au perſonnage, jettent les yeux ſur lui. C'eſt un hazard s'il ne ſe perſuade qu'il a fait une conquête.

Il faut encore éviter ſoigneuſement tout ce qui tient de la grimace, & qui donne au viſage un air peu naturel. Tout ce qui rompt, ou défigure les traits dont la nature nous a caractériſés, s'appelle grimace; comme quand on ſe ride le front, que l'on ſe fronce le nez, ou les ſourcils, que l'on ferme la bouche d'une maniére déplaiſante. Tout ce qui altére le naturel, choque les yeux de ceux qui nous regardent, quand ce ſeroit pour les imiter eux-mêmes, puiſque cette imitation eſt un reproche de leur défaut. Les Courtiſans d'Alexandre portoient la tête panchée, & les Diſciples d'un ancien Pédant, ſe mettoient de fauſſes boſſes pour mieux reſſembler à leur Maître. Le Héros & le Philoſophe

ſophe ont eu bien peu de diſcernement, ou beaucoup d'amour-propre, s'ils ne ſe ſont pas moqués d'une flatterie ſi ſotte & ſi groſſiére.

Une des premiéres choſes qui concerne la décence extérieure, & qui dépend entiérement de nous, c'eſt de nous tenir propres; mais ſans y apporter de ces affectations efféminées qui ſentent bien plus l'homme de débauche que l'honnête homme. ☞ *Damis* ſe regarde ſans ceſſe avec complaiſance; n'a-t'il pas raiſon? Rien n'eſt plus compaſſé, plus ſymmétriſé que tout ce qui le couvre. Son accommodement eſt le chef-d'œuvre de l'art, & ſa perſonne, celui de la nature. C'eſt un heureux hazard pour lui quand il peut être placé dans une compagnie devant le miroir: alors il contemple ſa figure à loiſir; il y trouve toujours de nouvelles graces; il lui ſemble qu'il ſe voit pour la premiére fois; il ſe doit au moins un coup d'œil à chaque oracle qu'il prononce, à chaque ſouris dont il embellit ſon viſage. Il regarde les autres, & en fait la comparaiſon; quelle différence! il ſe croit un ſoleil au milieu d'eux. Les Dames, aux attraits deſquelles il porte envie, & qui ſe moquent de lui, ſont à peine honorées de ſes regards: il n'y a qu'une *Vénus* qui puiſſe faire la conquête de cet *Adonis*. Il revient au miroir, & ne le quitte enfin qu'à regret. C'eſt préciſément ce morceau de verre qui l'a fait reſter trois heures de plus dans un cercle. *Damis* ne ſouffre qu'avec dédain l'approche de ceux qui ne ſont ni ſi richement, ni ſi artiſtement couverts que lui. Il eſt continuellement occupé à ajuſter ſon habit, ſa chevelure, à donner de la grace à un roulement de bas; & comme une ſi grande

opération demande une forte application d'eſprit, il ne penſe pas à ce que vous lui dites... Toutes ces petiteſſes déſignent un fat enyvré de lui-même, & un homme qui n'eſt pas accoutumé à ſe voir un bel habit.

Une propreté eſſentielle eſt de prendre garde qu'il n'y ait rien dans notre perſonne qui choque ceux à qui nous parlons de près. Si l'on avoit ſur ſoi le principe d'une choſe ſi deſagréable, il eſt permis d'employer les ſecours de l'art pour s'en délivrer. Mais ſi elle eſt telle qu'on ne puiſſe y remédier, il faut uſer de ménagement & d'adreſſe pour la cacher. Mais le malheur eſt que ceux qui ont ce défaut naturel, veulent toujours nous parler ſous le nez. Il ne faut employer pour cela ni les parfums, ni les paſtilles dont l'uſage eſt toujours ſuſpect, & décèle ce que nous voulons cacher, puiſque, ſelon la penſée de Martial, *celui qui ſent trop bon, ſent mauvais.* Ne rien ſentir eſt la meilleure odeur. La bonne eau ne doit avoir aucun gout.

La danſe, les jeux d'exercice, monter à cheval, faire des armes, tout cela aide beaucoup au dénoûment du corps, & lui donne de la grace, ſur-tout quand on prend pour modèles ceux qui ont ce qu'on appelle le bon air, c'eſt-à-dire, un air aiſé & naturel. Il faut, autant qu'on le peut, les copier & ſe corriger deſſus, & ſe donner de garde ſur-tout de devenir une fidèle copie d'un mauvais original. Le jeune homme ſe trompe ſouvent dans le choix de ſes modèles. S'il n'a du gout & un diſcernement juſte, ce qui eſt rare, il eſt bien plus porté à prendre les maniéres étourdies & extravagantes du petit Maître, que celles du par-

fait Cavalier, qui eſt toujours ſage & modéré.

Il ne faut être ni Philoſophe, ni Comédien dans ſon accommodement. On ne s'eſt d'abord ſervi du vêtement que pour ſe couvrir & ſe défendre des injures de l'air. On a fait enſuite un ornement de ce qu'on avoit pris pour le beſoin, & le luxe s'étant introduit peu à peu, on en a fait une des principales dépenſes de la vie. Chaque année, chaque ſaiſon, & preſque chaque jour produit une nouvelle mode, qui plaît toujours par les graces de la nouveauté, & par cette fureur que l'on a de ſe diſtinguer du commun. La mode eſt devenue un tyran, aux loix & au caprice duquel il faut ſe ſoumettre, ſans s'amuſer à philoſopher ſur ce qu'elle a de bizarre. Il faut la prendre ſans précipitation, & la quitter ſans lenteur. ☞ *Lyzandre* a inventé une mode ridicule; c'eſt un extravagant. *Timon* eſt le ſeul qui s'obſtine à ne la pas ſuivre; c'eſt un hypocondre. Il faut cependant qu'un homme ſage, en ſuivant la mode, examine ſon âge & ſa profeſſion, pour ne point ſortir des bornes que la bienſéance lui preſcrit. ☞ *Cléon* s'étonne que tout le monde lui rit au nez, depuis qu'il s'eſt fait habiller à la mode: Comment donc faut-il ſe mettre, dit-il? ſuis-je le ſeul qui porte un petit chapeau? Non.... mais avez-vous oublié, Meſſire *Cléon*, que vous êtes plus que ſeptuagénaire? Ce n'eſt pas encore tout. Faites-vous attention que telle mode qui convient au Cavalier, rend le Magiſtrat ridicule? & ainſi du reſte.

L'habit eſt en quelque façon l'indice de l'intérieur. Sa ſuperfluité marque l'orgueil ou la profuſion; ſa mal-propreté, la pareſſe ou la baſ-

ſeſſe d'ame; ſa bizarrerie, un cerveau mal timbré. Avant que de penſer au ſuperflu, la prudence veut que l'on fonde chez ſoi le néceſſaire. Faute de cette prévoyance, ☞ *Valère* eſt devenu fripon pour ſoutenir l'extérieur d'un honnête homme. Il faut, autant qu'on le peut, ne ſe faire remarquer, ni par ſa magnificence, ni par ſa meſquinerie; ce qui n'arrivera pas ſi l'on ſe conforme à ſon état. Mais aujourd'hui il n'y a ſi vil faquin, qui ne porte ſur ſoi dequoi habiller une douzaine d'hommes de mérite. Rien de plus impertinent que cette eſpèce d'hommes qui s'imaginent que l'habit ajoute au mérite.

☞ *Troſſulin* eſt plus fier quand il a ſon habit galonné, & moins quand il n'a qu'un ſurtout uni. Il endoſſe ſa fierté avec ſes habits, ou il la quitte avec eux, & l'enferme dans la même garderobe.

Il y a trois choſes à conſidérer, lorſqu'on veut s'énoncer avec grace & décence. Le ton de la voix, le geſte qui l'accompagne, & la juſteſſe des termes & de l'expreſſion. L'on ne ſauroit abſolument convertir le ton de ſa voix; mais lorſqu'il ſe trouve quelque défaut, comme l'aigreur, le trop d'élévation, le bredouillement, le bégayement & le graſſayement, on peut, à force d'attention, ſe corriger, du moins en partie, ſur ces défauts. Nous en avons un exemple dans l'un des plus fameux Orateurs de l'antiquité. Le ton aigre s'adoucit, lorſqu'on s'accoutume à parler poſément & ſans chaleur. L'élévation de la voix eſt le propre de ceux qui veulent faire les importans, & qui prétendent ſe faire écouter à force de crier. ☞ *Pho-*

cion, ou le fat, s'imagine qu'en prenant l'octave ſur les autres, il leur impoſera la néceſſité d'applaudir aux impertinences qu'il débite. Il faut boucher ſes oreilles quand il parle, ou prendre le parti de ſe retirer. Ce défaut eſt d'autant plus inſupportable, qu'il eſt mêlé d'une arrogance impérieuſe qui veut donner la loi dans la converſation. Il faut prendre un ton modéré, ſans pourtant affecter l'ennuyeuſe monotonie de *Philante* qui endort ceux qui l'écoutent. Il y a un milieu entre le fat & le ſtupide. Quoique la parole ne veuille point être chantée dans un entretien, elle demande pourtant une certaine cadence qui varie inſenſiblement le ton, pour plaire à l'oreille, la délaſſer & redoubler ſon attention.

Lorſque la vivacité de l'imagination & l'impatience de s'expliquer précipitent la parole, on tombe de néceſſité dans un bredouillement ridicule qui choque & déplaît au dernier point. Le bégayement eſt bien plus difficile à corriger; cependant l'on ne bégayeroit ou l'on ne bredouilleroit point, ou moins, ſi l'on vouloit s'écouter parler. Un homme bégue doit parler peu & poſément, & ſur-tout il doit tâcher de commencer ſon diſcours par les ſyllabes qu'il prononce le plus aiſément. ☞ *Kakarin*, qui bégaie & qui veut toujours parler, fait pitié dans une compagnie, quoiqu'il diſe de bonnes choſes; *Triſſotin*, qui bredouille & qui ne dit rien qui vaille, ſe fait moquer.

Pour le graſſayement il faut convenir qu'il y a bien des femmes, & des hommes même, qui l'affectent & qui croient donner par-là beaucoup de grace à leur diſcours. On le paſſe aux fem-

mes, parce qu'elles ſont depuis ſi long-tems en poſſeſſion de la mignardiſe & de l'afféterie, qu'il y a preſcription. Mais dans un homme, dans un *Damon*, par exemple, à qui je veux bien donner ce nom, il n'y a rien qui marque une plus grande fatuité. Mettre du rouge, des mouches, & parler gras, c'eſt ſe dégrader de la nobleſſe de ſon ſexe, & faire voir qu'on eſt fâché d'être homme. Il faut donc laiſſer cela à *Damon* & à ceux qui comme lui, ſe font gloire d'empiéter ſur les privilèges des femmes, qui peuvent, ſans choquer la bienſéance naturelle, chercher à plaire aux hommes.

Le geſte & mouvement du corps, ou d'une partie du corps dont on accompagne ce que l'on dit à deſſein de l'inſinuer avec plus de force, ſont inutiles. L'œil & la main ſont les aîles de la parole : qui ſait bien ménager l'un & l'autre, en parlant, donne à ſon diſcours une grace, une vie qu'il ne peut avoir ſans un tel accompagnement. Il faut donc faire uſage de l'un & de l'autre, mais avec gout & diſcrétion, ſur-tout du mouvement de la main. Un regard trop aſſuré tient de l'effronterie; mal ménagé, il tient de l'égarement. Geſticuler ſans ceſſe & à tout propos, ſent le Comédien ou le Déclamateur. Il faut regarder celui à qui l'on parle, & ménager ſes regards avec prudence, ſuivant la qualité & l'importance de la perſonne; diſtinguer les ſujets dont il s'agit; connoître le génie de ceux qui nous écoutent.

☞ *Dufreſne* * lui-même ſans le langage des yeux, ne feroit qu'une légére impreſſion. Tout

* Acteur célèbre.

languit dès que les regards ne ſont point animés: l'œil eſt l'ame du diſcours; rien n'eſt moins perſuaſif que celui qui parle ſans l'aide de ce truchement. Le tonnerre de la parole d'un Orateur ne produit qu'un bruit inutile, s'il n'eſt accompagné de l'éclair de ſes regards. Les expreſſions les plus tendres ne ſont qu'effleurer le cœur, ſi un regard doux & inſinuant ne leur en facilite l'entrée. La compaſſion eſt plus l'ouvrage des larmes que l'on voit couler que du récit de l'infortune qui les cauſe: ainſi le regard eſt la vie de la parole. Les autres geſtes non-ſeulement ſont moins néceſſaires, mais il faut même, autant qu'on peut, s'en abſtenir.

Comme on ne parle que pour ſe faire entendre, il faut toujours ſe ſervir des termes & des expreſſions les plus claires & les plus intelligibles. Point d'ambiguités obſcures, point de ces termes nouveaux & extraordinaires que les *Puriſtes* affectent, croyant par-là ſe donner du relief parmi le beau monde, & paſſer pour capables; ſur-tout point de ces termes bas & populaires qui ſentent le ruiſſeau. Il y a un milieu entre le ſtyle des *Halles* & celui des *Ruelles*.

Quand un homme parle, il ne faut point l'interrompre, fût-il un fat, comme il arrive ſouvent, qui ne débiteroit que des impertinences; mais on peut s'en aller s'il ennuie, ou bien attendre qu'il ait fini ſon diſcours, ſi l'on veut y répondre. La converſation eſt pour tout le monde; l'homme d'eſprit & l'idiot ont droit d'y parler chacun à leur tour.

Un défaut aſſez ordinaire aux femmes & aux eſprits légers, c'eſt de former une eſpèce de converſation entre eux, tandis que quelqu'un

parle, & de gloſer ſur ce qu'il dit. Un autre défaut non moins impertinent eſt celui de ☞ *Triſtan* le viſionaire, qui ſans faire attention à ce que vous lui dites, quoiqu'il ait de grands yeux ouverts & une bouche béante, ne répond jamais qu'à ſes propres penſées, mettant un *oui* où la bienſéance & la raiſon demanderoient un *non* : c'eſt la marque d'un homme abſtrait ou ſtupide. Il faut ſans témoigner aucune impatience, écouter celui qui parle & le laiſſer achever; ceſſer même ſitôt qu'un autre commence, quand il auroit été aſſez impoli pour nous couper la parole, & répondre toujours juſte & en peu de mots à ce que l'on nous demande, évitant ſur-tout & laiſſant aux précieux ces expreſſions guindées & ſottement magnifiques, que le faux bel eſprit a miſes à la mode parmi un certain monde.

L'affabilité qui conſtitue l'eſſence de la civilité, eſt un accueil humain, avec lequel nous recevons avec prudence & diſtinction ceux qui nous abordent. Il n'y a point d'hommes plus ridicules & plus impertinens, que ceux qui proſtituent leurs civilités au premier faquin qui ſe préſente. ☞ *Philinte* rencontre un domeſtique dans l'anti-chambre; il l'accable de tant de complimens & d'honnêtetés, que ce qu'il dit enſuite au Maître, n'eſt preſque qu'une répétition de ce qu'il a dit au valet. Il parle à la Bourgeoiſe comme à la Dame de qualité, & diſtile ſon eau-roſe à tout venant.... Dans toutes les vertus, les extrêmités ſont vicieuſes; du manque d'affabilité nait une ruſticité farouche; de ſon excès, une profuſion inconſidérée de pluſieurs ſoumiſſions mal placées, ſouvent

importunes, toujours baſſes & mépriſables. Il ne faut jamais tomber dans l'indiſtinction. Meſurons, ſuivant le ſujet, l'accueil, le ſalut, le reſpect, les honneurs & les careſſes. On doit donner à tous, mais avec proportion, des ſignes extérieurs de bonne volonté. Je quitte volontiers *Philinte* de tous ſes beaux complimens qu'il vient de prodiguer à un valet-de-chambre ou à un maître-d'hôtel.

Une des parties principales de l'affabilité, eſt d'écouter avec bonté ceux qui ont beſoin de nous, & de leur répondre avec douceur. Comme l'harmonie réſulte de l'union judicieuſe du ton grave & du ton aigu, de même il faut dans l'accueil un mêlange diſcret de douceur & de fierté pour ne point choquer nos égaux, & ne pas nous avilir auprès de nos inférieurs. Le compliment fait partie de l'affabilité. Dans la bouche d'un fourbe, le compliment eſt un piége couvert de fleurs, tendu aux perſonnes crédules, ou qui s'aiment trop. Dans la bouche d'un homme ſincère, c'eſt une expreſſion ſuccinte de l'eſtime & de l'amitié. Le but du compliment eſt de perſuader ceux à qui nous l'adreſſons, que nous ſentons dans le cœur ce que nous leur diſons de bouche, pour les engager à prendre confiance en nous.

Le compliment a auſſi deux extrêmités vicieuſes. Il faut y garder une médiocrité bienſéante & réglée, ſuivant la qualité de la perſonne, la circonſtance du lieu, du tems & de la choſe dont il s'agit. Il ne peut obtenir créance que par ſa ſimplicité & naïveté, parce qu'il doit paroître venir du cœur bien plus que de l'eſprit; c'eſt ce qui fait qu'un compliment étu-

dié ne touche guères. Pour que le compliment ait l'effet qu'on en attend, il faut connoître l'endroit par où l'on peut saisir celui à qui on l'adresse. ☞ *Ménalque*, par exemple, qui complimente un homme de guerre sur sa dévotion, un Magistrat sur sa bravoure, une Dame sur son intégrité, un Cavalier sur sa belle main, & un homme de lettres sur sa dextérité à manier un cheval, prend très-mal son texte.

Celui qui reçoit un compliment, doit être extrêmement en garde sur son amour-propre, afin de ne pas donner dans le panneau du flatteur. Si le compliment roule sur un service rendu, il ne faut jamais s'en applaudir avec orgueil, ni le grossir au delà de ce qu'il est. C'est rendre service à usure que d'exiger des remercimens plus grands que le service.

La raillerie est directement opposée au compliment, & cependant par ses bons mots, elle fait partie de la civilité; mais il faut pour cela qu'elle soit fine, délicate & ménagée avec discrétion : elle ne doit rouler que sur ce qui est plaisant, & jamais sur ce qui est injurieux. La raillerie est le sel de la conversation; sans elle les conversations seroient aussi fades & aussi ennuyeuses que celles du *Cyrus* & de la *Clélie*.* Il faut toutefois en user sobrement, & n'en assaisonner l'entretien qu'avec beaucoup de précaution & de discernement; sans quoi, au lieu de passer pour affable, on se fait regarder comme un bouffon. On ne sauroit plaisanter longtems, & plaisanter agréablement. Il faut, de nécessité, qu'après s'être épuisé en bons mots,

* Romans de Scudery.

on ait recours à la *ſcurrilité*, à la turlupinade & aux pointes froides. Un bon mot bien ménagé, fin, délicat, qui n'eſt ni fade, ni outrageant, eſt un éclair vif qui brille dans la converſation, & qui porte la joie dans les eſprits, en les chatouillant agréablement; mais s'il reparoit trop de fois, il s'évapore & perd toute ſa force. ☞ *Eutiche* eſt comme ces Pièces de théâtre, qui n'ont de beau que le premier acte : on applaudit d'abord, bientôt on ſiffle.

Il faut éviter trois choſes dans la raillerie; l'obſcénité, la médiſance & le reproche piquant d'une vérité honteuſe. La premiére attire le mépris, & ne part que d'un cœur bas & corrompu; la ſeconde eſt d'un eſprit mal tourné, dont il faut éviter la fréquentation; la troiſiéme eſt d'un fou imprudent, qui de cœur gai cherche à ſe faire un ennemi irréconciliable.

Il y a trois ſortes de perſonnes ſur qui il ne faut jamais faire tomber nos railleries; ſur les malheureux, parce qu'ils ſont déja aſſez à plaindre ſans qu'on les inſulte; ſur les méchans, parce qu'ils peuvent ſe venger; & ſur nos proches, parce qu'elle retombe ſur nous. Sur-tout il ne faut jamais ſe jouer à ſon maître : qu'il ſe familiariſe avec nous, à la bonne heure; mais ne nous familiariſons jamais avec lui. Que de favoris ſont tombés de haut, faute de cette précaution! ☞ *Cléanthe* étoit bien venu chez un Grand; il avoit ſon oreille & ſa confidence; un bon mot mal placé l'en a fait chaſſer honteuſement & ſans retour. Ce n'eſt pas une moindre imprudence que de faire des railleries que l'on peut retorquer ſur nous. ☞ *Eutiche* fai-

ſant des plaiſanteries à ſon ordinaire, ſur un homme qui avoit un nez excédent, celui-ci tira un miroir de ſa poche, & fit voir à l'autre qu'il étoit lui-même camard. ☞ *Léonide* raillant un de ſes amis ſur la coquetterie de ſa femme, celui-ci le convainquit que la ſienne étoit plus que galante.

Les diſeurs de bons mots ne ſont pas toujours les plus ſages; ce n'eſt pourtant pas qu'on ne puiſſe être ſage, & railler finement & avec modération; mais on contracte ſi facilement une mauvaiſe habitude, qu'il vaut mieux s'abſtenir tout-à-fait de railler, que de s'expoſer à pleurer après avoir fait rire les autres:

Car tel mot pour avoir réjoui l'Auditeur,
A coûté bien ſouvent des larmes au Railleur.

Politeſſe. Ce que c'eſt.

La véritable politeſſe étoit connue autrefois chez les Romains, en partie ſous le nom d'élégance, & en partie ſous le nom d'urbanité. C'eſt peut-être delà que *Pétrone* a été appellé l'arbitre de l'élégance des plaiſirs de Néron: comme ſi l'on diſoit, l'arbitre de la politeſſe de la Cour de cet Empereur. Quoi qu'il en ſoit, ſi cette politeſſe eſt difficile à connoître, elle l'eſt encore plus à pratiquer exactement. ☞ *Eraſte*, toujours guindé, toujours ſur le cérémonial, toujours ſaupoudré d'anis, croit être poli pour le moins: *Eraſte* n'eſt pourtant que ce qu'on appelle un Dameret. Rien n'eſt plus ordinaire que de confondre la politeſſe avec une certaine fauſſe galanterie.

Par la politeſſe on entend la maniére dont on doit vivre avec ceux qui ſont dans les villes; c'eſt ce que les Romains nommoient urbanité, ou élégance. La ruſticité qui lui eſt oppoſée, eſt le propre de ceux qui habitent les campagnes. L'excès de la politeſſe conduit au *précieux*. Le *précieux* eſt cette affectation outrée qui ſe fait remarquer en certaines gens qui veulent ſe diſtinguer des perſonnes de bon gout, par des maniéres ſottes & ridicules.

La ruſticité eſt une maniére dure & ſauvage, qui nous rend deſagréable dans la ſociété: elle ſe fait connoître par les paroles, les actions, les vêtemens. Le premier effet de la ruſticité s'appelle brutalité, qui vient, ou du naturel, ou des incidens, & quelquefois de tous les deux enſemble: du naturel, comme de la préſomption de ſoi-même, ou d'un tempérament porté à la colère; des incidens, comme de l'amour jaloux, de l'ivreſſe, ou de l'autorité exceſſive. Un préſomptueux eſt preſque toujours brutal, parce qu'il croit que tout lui eſt dû; le moindre obſtacle enflamme ſa bile, & réveille ſa férocité. Un homme qui ne ſait pas maîtriſer ſa colère, n'eſt pas moins en péril d'être brutal; la prudence ſeule ſait faire un bon uſage de la colère. Ce n'eſt pas être brutal que de ne point montrer d'indolence en de certaines occaſions; quoique la patience ſoit une vertu, elle devient lâcheté, lorſqu'elle intéreſſe la conſcience ou l'honneur.

☞ La perte rend *Valére* brutal & querelleur dans le jeu, ou par l'aiguillon de ſon avarice impatiente, ou par un principe de préſomption, qui lui fait croire, ou qu'il poſſéde plus

de capacité que celui contre qui il joue, ou qu'il mérite mieux que le hazard le favoriſe : hors delà *Valère* pourroit paſſer pour un homme poli.

La brutalité qui naît de l'amour jaloux, eſt la plus indomptable, parce que cette paſſion cauſe un plus grand dérangement dans la raiſon, & lui commande avec plus d'empire qu'aucune autre. Ne voyez point ☞ *Léandre* avec des femmes, ſi vous le voulez trouver au moins ſupportable ; ſi vous avez le malheur de l'y rencontrer, ne vous aviſez pas de faire politeſſe à aucune, à moins qu'elle ne ſoit vieille, ou extrêmement laide. Laiſſez jouir ☞ *Léandre* tranquilement du droit que ſon épée & ſa brutalité lui donnent, d'entretenir & de cajoler lui ſeul toutes les jolies femmes. Vous avez la témérité de lui rompre en viſiére, & de lui diſputer le terrain ; après avoir enfoncé ſon chapeau avec audace, il vous regarde d'abord d'un air dédaigneux ; il commence enſuite à vous turlupiner, peu après à vous inſulter. Si vous avez la hardieſſe de lui tenir tête, il vous priera gracieuſement de ſortir pour vous couper la gorge avec lui ; pas moins que cela. Entretenez-vous avec les hommes, s'il y en a, ou avec vous-même, s'il n'y en a point. Jettez quelque coup d'œil ſur les femmes ; dites-leur quelque mot à la dérobée, à la bonne heure ; cela ne tire point à conſéquence. Le hazard vous fait rencontrer *Léandre* avec ſa Maîtreſſe, gardez-vous bien ni de lui parler, ni même de l'enviſager ; ce ſeroit bien pis.

La jalouſie prend ſa ſource dans l'orgueil, qui ne veut ſouffrir ni de ſupérieur, ni de concurrent : elle eſt auſſi quelquefois cauſée par

un amour exceſſif pour la perſonne aimée, comme l'ivreſſe par la trop grande quantité de vin: celui-ci brouille l'imagination, & double les objets par ſes fumées; l'autre de même empêche le jugement d'agir, & groſſit les moindres objets, pour accroître le ſupplice du jaloux. Il eſt preſque impoſſible qu'un homme atteint de jalouſie ne ſoit pas brutal.

La brutalité qui eſt cauſée par l'excès du vin, n'eſt pas moins violente; mais elle a quelque choſe de bas & de plus contraire à la politeſſe. ☞ *Dorante*, naturellement ſage & modéré, devient un autre homme, lorſque les vapeurs d'un vin fougueux lui ont offuſqué le cerveau; il a le tonnerre dans la bouche, l'éclair dans les yeux, & la foudre à la main: il ne diſtincte pas ſes amis d'avec ſes ennemis. Cet homme auparavant ſi doux & ſi pacifique, ſe livre alors à des emportemens terribles, dans la penſée qu'il aura par empire ou par violence, ce qu'on oſe lui conteſter.

La Muſique augmente la joie, ou redouble la triſteſſe, ſelon l'état où l'on ſe trouve; l'autorité de même eſt un aiguillon pour le vice, ou pour la vertu; elle augmente l'un & l'autre à meſure qu'elle croît. Le vicieux lâche la bride à des paſſions que ſon autorité lui donne lieu de ſatisfaire; le ſage voit croître ſes vertus par les occaſions que ſon poſte lui fournit de les pratiquer. ☞ *Philante* étoit doux, prévenant, officieux avant qu'il fût en place; la fortune a fait tomber le maſque, & a découvert l'hypocrite. Le mérite ☞ *d'Orante* lui a obtenu la faveur du Prince; tout le monde avoue que ſa vertu expoſée au grand jour, n'en eſt

que plus brillante. Les dignités accroiſſent la préſomption du naturel ſuperbe, & rendent la brutalité plus intraitable.

La bruſquerie eſt un diminutif de la brutalité, & le premier pas pour y arriver, ſi l'on n'y remédie de bonne heure. L'homme bruſque eſt imprudent, & l'imprudence enfante la brutalité. Ne prenez pas garde à deux choſes lorſque vous avez affaire à ☞ *Dioſcore*, à l'air incivil dont il vous reçoit & à la maniére impertinente dont il vous répond. Si vous vous en offenſez, vous n'y gagnez rien, il s'aigrit, vous n'en tirez aucune raiſon; & de bruſque qu'il eſt, vous le rendez brutal. Vous avez fait une démarche inutile. Ce n'eſt pas tout, vous avez perdu par votre promptitude l'avantage de connoître un homme le plus officieux & le plus traitable dans le fond que vous ayez peut-être jamais connu.

Les autres défauts qui naiſſent de la ruſticité, peuvent ſe réduire à l'aigreur, à l'indécence de la parole, à la médiſance maligne, à l'effronterie dans les diſcours & dans les actions, à la mal-propreté dans les vêtemens & dans la perſonne, à l'oubli du reſpect & des égards que l'on doit à ceux avec qui on eſt obligé de vivre, à la *méconnoiſſance* des ſervices que l'on a reçus, à l'indifférence & à la froideur pour ceux qui ont droit d'attendre de nous quelque faveur ou quelque plaiſir, à l'imprudence des contre-tems qui nous rendent importuns, lorſque nous nous imaginons être agréables, & enfin à ce qui peut en quelque maniére que ce ſoit, choquer l'eſprit de ceux qui nous pratiquent, & à qui nous ſommes obligés de plaire.

N'a-

N'avoir rien de rebutant dans ſes maniéres, n'y mêler rien d'affecté, voilà la véritable politeſſe. La ruſticité nait de la rudeſſe, comme le *précieux* nait de l'affectation. Il eſt néceſſaire qu'un homme ait la politeſſe du corps & celle de l'eſprit. La premiére règle eſt d'examiner ſon âge & ſon état pour s'y conformer. La politeſſe & propreté dans les habillemens conſiſtent à ne rien avoir ſur ſoi qui puiſſe choquer les yeux de ceux devant qui l'on ſe préſente, & pour cela tâchons, comme nous l'avons déja dit, que tout ſoit conforme à l'âge, au revenu, à la qualité.

La décence eſt certainement l'ame de la politeſſe; elle ſe fait remarquer ſur-tout dans les paroles. ☞ *Atticus* ſait parfaitement ſa langue, & ſe ſert ſans affectation, des expreſſions les plus juſtes & les plus propres: il règle le ton de ſa voix & l'action de ſon geſte, & parle d'une maniére différente de différentes choſes, ſuivant les perſonnes avec qui il converſe; il eſt grave avec les perſonnes d'âge & de capacité; ſérieux avec ceux qui impriment le reſpect, ou par leur caractère, ou par l'auſtérité de leur vertu; galant & enjoué avec les Dames, agréable avec la jeuneſſe, ouvert avec ſes amis, réſervé avec ceux qui entrent avec lui en négociation; mais il conſerve toujours dans ces différens caractères un air de douceur, qui le rend cher à tous. Il ſait mêler, à ce qu'il dit, un certain charme inſinuant, qui touche encore plus le cœur que les oreilles; il accompagne ſes diſcours d'un ſentiment de probité, d'honneur & d'équité, & il croit que l'homme qui n'a pas un fonds de probité, & qui ne s'attache qu'à la politeſſe des paroles, en négligeant celle des

ſentimens, n'eſt qu'un poli ſuperficiel, qui n'a que l'écorce.

Voulons-nous être polis dans nos actions, efforçons-nous de plaire à ceux avec qui nous nous trouvons; montrons-nous toujours officieux & bienfaiſans; rempliſſons exactement tout ce qui eſt de devoir; ne négligeons aucune occaſion de rendre volontairement un bon office, auquel dans la rigueur, nous ne ſommes point obligés; évitons avec prudence, tout ce qui peut offenſer. Nous avons choqué quelqu'un par inadvertence, trouvons adroitement le moyen de réparer la faute. Ce qui eſt de devoir eſt indiſpenſable, & ce qui eſt d'office volontaire, nait de la bonté intérieure de l'ame, & de la fuite de ce qui peut déplaire; ce qui eſt aſſurément l'effet d'une politique utile. La dignité, l'excellence de l'objet, ou la force de l'imagination règlent dans les occaſions le dégré d'exactitude que nous devons apporter à remplir nos devoirs. Le premier regarde Dieu; le ſecond, la patrie; le troiſième, les parens; le quatrième, les ſupérieurs; & le cinquième, les amis. Tous ces devoirs ſont remplis par la piété, la fidélité, l'amour, le reſpect & la ſincérité. Soyons encore vigilans pour prévoir & prévenir tout ce qu'on doit attendre de nous; allons au-devant, & ne laiſſons échapper aucune occaſion de montrer que nous nous aquittons, avec plaiſir, de notre devoir. Tout eſprit qui ne ſe fait pas un plaiſir de ſon devoir, ſemble répugner à la loi qui le preſcrit; il agit comme un eſclave, qui ne porte ſes chaînes qu'à regret, & qui fait des efforts continuels pour les rompre.

Pourquoi ☞ *Tite* a-t'il la réputation d'une politeſſe accomplie? c'eſt qu'il ne laiſſe paſſer aucune occaſion favorable ſans faire connoître qu'il a l'ame généreuſe, & que ſa joie eſt d'obliger & de rendre ſervice. *Tite* entre dans les peines de ceux qui ſouffrent, il les conſole; mais ſa conſolation n'eſt point ſtérile, je veux dire, qu'elle ne ſe borne pas aux ſeules paroles, & à de vaines démonſtrations de ſenſibilité : il redouble, s'il peut, le contentement de ceux qui ſont dans le courant de la proſpérité; la joie qu'il leur témoigne, n'eſt pas une joie maligne qui épanouit le viſage, pendant qu'elle reſſerre le cœur; il tend la main à ceux qui ont beſoin de ſon ſecours, & emploie ſon crédit pour détourner les orages qui grondent ſur la tête des autres : il loue les amis d'un homme en ſa préſence, & ſe tait ſur ſes ennemis. S'il offenſe quelqu'un, c'eſt à ſon inſçu.

L'envie eſt de tous les vices celui qui eſt le plus incompatible avec la politeſſe, & plus même encore que la brutalité. A force de douceur & de modération on peut ramener un brutal; mais à force de généroſité, on ne fait qu'aigrir un envieux. Qu'ai-je fait, dites-vous, qui ait pu m'attirer la froideur de ☞ *Rufin?* Je ne parle de lui qu'avec éloge, je le préviens obligeanment ſur ce que je ſais lui devoir être agréable; en quelque endroit que nous nous trouvions enſemble, je lui céde le pas. Je pourrois m'en diſpenſer; c'eſt une grace que ma déférence pour ſon mérite veut bien lui accorder. Arrêtez.... c'eſt cela même qui occaſionne la froideur de *Rufin*; il voudroit que vous lui duſſiez cette grace, & non pas vous la devoir.

L'homme poli agit toujours dans la vue de faire du bien; l'envieux n'a point d'autre but que de faire du mal. Une bagatelle, un rien fait de bonne grace, peut quelquefois nous inſinuer plus avant dans un cœur bien diſpoſé, que des ſervices importans rendus à contre-cœur. L'intention de bien faire eſt le fondement de la politeſſe, & l'exécution de cette volonté, eſt la politeſſe même. La principale partie de cette intention conſiſte dans la complaiſance, ſans laquelle on ne ſauroit jamais être agréable : il n'y a rien qui marque plus notre complaiſance que les petits ſoins rendus à propos; telle choſe nous plaît dans un moment, qui nous déplaît dans celui qui le ſuit. La pénétration & la prudence doivent conduire dans ces occaſions, & faire éviter tous les contre-tems dangereux. ☞ *Léandre* s'aviſe de donner une ſérénade à ſa Maîtreſſe, dans le moment qu'elle eſt au chevet du lit de ſa mere qui expire; c'eſt ce que l'on appelle une muſique importune dans le deuil. ☞ *Ménalque* va complimenter l'Orateur *Théophile* qui eſt demeuré court devant le Roi.

Le véritable caractère du précieux eſt d'affecter de prendre une route différente de la naturelle, dans l'intention de plaire par une voie extraordinaire. ☞ *Philemon* ne penſe point, n'agit point, ne parle point, & n'écrit point comme un autre. Il aimeroit mieux être mort ſur-tout que de s'exprimer comme toutes les perſonnes ſenſées. Il veut ſe diſtinguer, & il en vient à bout. Il a deſſein apparenment de n'être entendu que de ceux qui lui reſſemblent; ſes Ecrits qu'il n'entend pas lui-même, ne doi-

vent donc être lus que des ſots. Il a découvert de nouveaux ſentiers, pour arriver promptement & ſans peine, à ce qu'il croit être le point de la perfection; mais ignore-t'il que ces chemins de traverſe, bien loin de conduire à ce qu'on appelle agrément, ne manquent jamais de précipiter dans le ridicule ceux qui veulent s'y hazarder? Le nombre n'en eſt pas petit en ce tems, ſur-tout parmi les Auteurs, qui, à force de vouloir rafiner ſur la Langue, rendront les François Allemans au milieu de Paris.

Secret & Confidence.

Quelle plus grande imprudence que de dire une choſe, qui, étant divulguée, doit nous faire tort! * *Celui-là ſera cher à Verrès, qui pourra accuſer Verrès quand bon lui ſemblera.* N'eſt-ce pas ſe rendre eſclave d'une perſonne que de lui confier un ſecret de cette nature? Dans quelles appréhenſions ne ſe trouve-t'on pas à chaque inſtant? De quelles complaiſances ſerviles ne faut-il pas uſer pour l'engager à nous être fidèle? A voir ☞ *Lyzandre* accabler *Cratès* de careſſes, le combler chaque jour de nouveaux préſens, le rendre maître chez lui, le mettre de toutes ſes parties de plaiſirs, lui prêter ſon argent, ſon caroſſe, ſa maiſon de la ville & celle des champs; vous croiriez peut-être qu'il eſt le plus cher de ſes amis; vous n'y êtes pas: il a eu l'imprudence de lui confier un ſecret, d'où dépend ſa ruine & celle de toute ſa famille... Cette perſonne a dans le fond toute

* *Carus erit Verri, qui Verrem tempore quo vult Accuſare poteſt.* Juvenal. Sat. III. 53.

la fidélité & la diſcrétion poſſible; c'eſt le meilleur de mes amis; mille accidens, une maladie, une ivreſſe, une vue d'intérêt, une intrigue amoureuſe, une brouillerie, un refroidiſſement, ne ſuffiſent-ils pas pour lui arracher ſon ſecret? Pourquoi d'ailleurs voudrois-je exiger d'un autre plus de diſcrétion que je n'en ai moi-même? Convenons en même-tems, que ſi confier une choſe qui doit être tue, eſt la plus grande de toutes les indiſcrétions, divulguer le ſecret qui nous a été confié, eſt la plus lâche de toutes les trahiſons. Nous n'offenſons que nous-mêmes en divulguant notre ſecret; mais ne briſons-nous pas tous les liens de l'amitié, & ne faiſons-nous pas à notre ami le plus ſenſible & le plus irréparable outrage, en proſtituant le dépôt ſacré qu'il nous a mis dans le ſein?

Plus on a de confidens, & plus on a de ſujets de crainte. ☞ *Pamphile* s'étonne qu'en quelque endroit qu'il aille, il trouve les gens informés de l'affront ſecret qu'il a reçu. Cela me paſſe, dit-il, je m'y perds... Si une choſe confiée à une ſeule perſonne eſt preſque toujours divulguée, que ſera-ce du ſecret de *Pamphile*, dont il a fait confidence à trente de ſes amis?

Nous a-t'on confié un ſecret; qu'il n'y ait ni vue d'intérêt, ni conſidération de fortune, ni complaiſance, ni dépit, ni priéres, ni menaces, ni tourmens qui puiſſent tirer de notre bouche ce que l'on aura confié à notre cœur.

La fauſſe confidence eſt la voie la plus ſûre pour trouver la route du cœur des autres; mais défions-nous de ceux qui viennent nous confier de myſtérieuſes vétilles. ☞ *Théodore* me tire

à quartier; à ſon air affairé, je m'imagine qu'il n'a rien moins que la diſgrace prochaine d'un Miniſtre à m'apprendre. C'eſt pour me dire à l'oreille, & après avoir regardé ſi perſonne ne l'écoute, que la Cour reſtera à Fontainebleau juſqu'à la ſaint Martin; que *Céliméne* a perdu deux cens piſtoles au jeu; & que *Chloé* s'eſt brouillée avec un Sous-Fermier qui l'entretenoit.

Le vin, le jeu, l'amour ſervent encore à découvrir le ſecret d'autrui, & ſeront toujours de mauvais confidens. Que les femmes par leur indiſcrétion ont fait échouer d'affaires importantes, dont le ſuccès étoit certain! La Maîtreſſe d'un grand Prince voulant profiter d'un doux moment pour lui tirer un ſecret de conſéquence : *Vous êtes faite pour l'amour*, lui répondit-il, *& non pour les affaires d'Etat*. Voilà comme les Grands doivent aimer. L'artificieuſe Reine Catherine de Médicis, dans les tems difficiles de la Ligue, ſut profiter ſi habilement de la corruption de la Cour, & ſe ſervit ſi adroitement de ſes filles d'honneur, qu'elle pénétra dans le cœur des principaux Chefs des deux Partis. A-t'on rien de caché pour une femme à qui l'on a donné ſon cœur? Qui ſauroit que ☞ *Nicandre* a ſupplanté ſon concurrent par la plus infame trahiſon, s'il n'en eût pas fait confidence à *Doris*, avec laquelle il a encore eu l'imprudence de ſe brouiller peu de tems après? Nous avons la foibleſſe d'aimer, n'ayons pas du moins celle de confier des choſes délicates à une femme qui peut nous trahir, ou par indiſcrétion, ou par ambition, ou par intérêt, ou par dégout, ou par vengeance, &c.

Le vin eſt encore un moyen bien aſſuré pour découvrir les ſecrets. Au lieu que l'amour ne fait ouvrir le cœur qu'à la perſonne aimée, le vin fait que l'on ſe trahit quelquefois en préſence d'une compagnie nombreuſe, & devant ceux même qui ſont nos plus grands ennemis. La table eſt, au ſentiment d'un Ancien, un excellent creuſet pour y faire faire l'eſſai d'un véritable ami. Le vin entre avec plaiſir; mais dès qu'il eſt entré, c'eſt un ſerpent qui mord & qui répand ſon venin. Le ſecret eſt incompatible avec cette liqueur.

Le jeu fait auſſi quelque choſe d'approchant. Il eſt extrêmement difficile qu'un homme y conſerve ſa diſſimulation; ſon avarice ou ſa libéralité, ſa bonne ou mauvaiſe humeur s'y produiſent, & c'eſt la pierre de touche de ſa patience. L'on n'auroit peut-être jamais découvert l'avarice, l'impiété & l'irréligion de ☞ *Timandre* ſans le jeu. Sage & diſcret lorſqu'il ne joue pas, ou lorſqu'il gagne, il devient par la perte un *Typhée*, dont la bouche vomit des blaſphêmes contre le ciel & la terre, & des imprécations contre lui-même; il dit ce qu'il ſait & ce qu'il ne ſait pas. Malheur à ceux qui ont eu l'imprudence de lui confier quelque choſe d'important, il ſe déceleroit lui-même.

Il n'y a pas de vertu plus eſſentiellement néceſſaire au véritable ami, que la fidélité dans le ſecret; & point de vice plus indigne d'un homme qui veut paſſer pour avoir de la probité dans le monde, que de ne pouvoir le garder. C'eſt le dépôt le plus ſacré dont un ami puiſſe nous charger, & celui que nous devons lui conſerver avec le plus de religion. Le ſecret eſt l'ame

des affaires; ſans le ſecret, elles ne peuvent jamais réuſſir.

Les Anciens ont eu une ſi grande vénération pour le ſilence, qu'ils en ont fait une Divinité, qui eſt repréſentée tenant un doigt ſur ſa bouche, pour recommander le ſecret, & tout enſemble pour menacer ceux qui le violent, en découvrant d'une maniére indiſcrète & lâche ce qu'on leur a confié. Ce doigt n'avertiſſoit-il pas encore de ne point confier témérairement un ſecret?

Dans les choſes que l'on peut exécuter ſeul, qu'eſt-il beſoin d'y employer d'autres perſonnes? Un autre peut-il nous être auſſi fidéle que nous nous le ſommes à nous-mêmes? Confierons-nous à quelque ami que ce ſoit, les choſes qui touchent notre honneur, ou celui de nos parens & de nos proches? Comme ☞ *Damon* qui a révélé à une foule d'amis imprudens le deshonneur ſecret de ſa famille, qu'ils ont révélé à leur tour, & dont le Public s'eſt diverti? C'eſt une faute de conſéquence.

Si lorſque nous révélons un ſecret, nous croyons en être quittes pour prier le confident d'être fidèle; ne peut-il pas ſe donner la même licence? Ainſi le ſecret ne ſera-t'il pas découvert, ſans que perſonne ſoit coupable?

Ne confions jamais nos ſecrets, à moins qu'une telle confidence ne ſoit abſolument néceſſaire à l'exécution d'une grande entrepriſe, ou qu'elle ne ſerve à empêcher un grand mal. Un des complices de *Catilina* s'eſt perdu lui & les ſiens, pour avoir communiqué ſans néceſſité ſes deſſeins à ſa Maîtreſſe. Il y a des ſecrets qu'il ne faut confier qu'avec de très-grandes circonſ-

pections, & ſeulement à ceux dont nous avons éprouvé la fidélité : la vertu comme le crime peut s'éprouver par dégrés. *Catilina* préparoit par de petits crimes ceux qu'il deſtinoit à l'exécution de ſes forfaits. Pour s'aſſurer d'un homme dans les ſecrets d'honneur, feroit-on mal d'en faire une épreuve par des choſes de moindre conſéquence?

Souvent, & preſque toujours, nous nous repentons d'avoir parlé, & rarement d'avoir été trop diſcrets. Plus la langue eſt un tréſor précieux, plus l'abus de ce tréſor eſt pernicieux à celui qui en uſe mal. L'on n'en ſauroit faire un plus grand abus, qu'en divulguant ce qui doit être enſeveli dans un religieux ſilence. Une des plus grandes vertus qui puiſſent rendre un homme eſtimable, c'eſt d'être maître de ſa langue, & de ſavoir avec le frein de la raiſon, en fixer l'inconſtance. Un ſecret échappé eſt ſans retour.

Quelque fidélité que nous ayons remarquée dans un homme, ne lui révélons jamais le ſecret d'un autre. ☞ *Théaméne* veut me confier une choſe importante; il la tient, dit-il, de *Fauſtin*, qui lui a fait promettre, avec les ſermens les plus ſolemnels, de n'en parler à qui que ce ſoit. Il ne me l'apprendra qu'aux mêmes conditions. Quelle témérité préſomptueuſe fait eſpérer à *Théaméne* que j'aurai plus de fidélité qu'il n'en a lui-même?

On rompt la foi du ſecret par trahiſon, par foibleſſe & par indiſcrétion. Il y a certains ſecrets que l'on eſt obligé de révéler. Tels ſont ceux qui regardent l'Etat & la perſonne du Prince; bien loin que cette révélation ſoit une

perfidie, c'eſt au contraire un crime puniſſable que de demeurer dans le ſilence. Mr. *de Thou* en a fourni un exemple bien tragique dans le ſiècle paſſé; il trahiſſoit l'Etat pour ne point trahir ſon ami, & pouſſoit l'héroïſme trop loin. Nous ſommes liés d'un lien plus étroit à l'Etat & au Prince, qu'à pas un ſeul Particulier du même Etat. Le ſalut public eſt la loi ſuprême à laquelle toutes les autres doivent céder. Hors cette circonſtance on ne ſauroit imaginer de crime plus noir, & de perfidie plus exécrable que celle de révéler par une malice déterminée le ſecret d'un ami. C'eſt le caractère de ces gens * qui veulent ſavoir ce que vous avez dans l'ame pour vous faire enſuite acheter bien cher leur diſcrétion.

Il faut cependant convenir qu'il ſe rencontre de certains eſprits foibles & faciles, qui ne découvrent point par un principe de malignité le ſecret qu'on leur a confié; mais ſeulement faute de ne ſavoir pas ſe défendre d'un curieux importun : mais il faut tomber d'accord en même-tems que ces ſortes de gens ont grand tort de ne pas avertir les autres qu'ils ſont attaqués de ce mal. Vrais tonneaux de Danaïdes; tout ce qu'on y met s'écoule de tous côtés. Semblables encore à cet eſclave qui dit dans Térence, qu'il eſt comme un crible, & que dès qu'on lui confie un ſecret, il s'enfuit auſſi-tôt.

☞ *Oronte* eſt droit, franc, ſincére, équitable; ne lui dites rien cependant que ce que vous voulez que l'on ſache à l'heure même. Il n'a que ce défaut à la vérité; mais il rend

* *Scire volunt ſecreta domûs atque inde timeri.* Juvenal. Satyr. III. 113.

lui ſeul toutes ſes vertus inutiles dans le poſte où il eſt.

Diſſimulation; comment permiſe.

La diſſimulation eſt eſſentielle dans le commerce du monde; elle fait même partie de la politeſſe. Qui ne ſait point diſſimuler n'eſt bon à rien, & ignore ce que c'eſt que le ſavoir-vivre. Ce n'eſt point la diſſimulation des fourbes & des hypocrites dont nous parlons; nous la renvoyons à ceux qui ſont des * *Curius* en public, & des *Clodius* dans le particulier. Cette ſorte de diſſimulation eſt le propre d'un cœur corrompu; l'autre eſt d'un eſprit ſage.

La franchiſe exceſſive dégénére en ſottiſe, & le trop de diſſimulation, en fourberie. ☞ *Rodolphe* dit librement ſa penſée, & par-là il s'attire ſouvent de méchantes affaires. Son cœur eſt *diaphane*, & les moins pénétrans y liſent à livre ouvert. Il s'étonne, il ſe plaint que tout le monde le trompe; & dès le premier entretien il vous découvre ſon foible, & vous marque lui-même les endroits par où la place peut être emportée. Il dit qu'il n'eſt point fait pour ce ſiécle-ci; il devroit ajouter, ni pour aucun autre. Il croit être franc; on ſe moque de lui. ☞ *Ruſtique* dès la premiére entrevue vous dit les vérités les plus fâcheuſes & les plus mortifiantes; il cenſure avec une témérité qui effraie les défauts de ceux qu'il devroit reſpecter, & fait main baſſe impitoyablement ſur tout ce qui le choque; il n'y a point de conſidération qui

* *Qui Curios ſimulant & Bacchanalia vivunt.* Juvenal. Satyr. II. 3.

puiſſe arrêter un bon mot dans ſa bouche. Il ne fait diſtinction ni d'âge, ni de ſexe, ni de qualité; amis, ennemis, parens, étrangers, tout eſt égal chez lui; & cela, ſi on l'en veut croire, parce qu'il hait la flatterie, & qu'il eſt ennemi de la diſſimulation. Tout le monde dit qu'il eſt cauſtique & ruſtre, & on le fuit comme un taureau fougueux. ☞ *Arnolphe* eſt indéfiniſſable; ſa femme, ſes amis, c'eſt-à-dire, ceux qui paſſent pour tels, qui le pratiquent depuis trente ans, n'en ſavent pas plus que les derniers arrivés. Auſſi curieux d'apprendre les affaires de tout le monde, que myſtérieux & réſervé ſur les ſiennes, il parle toujours des autres, & jamais de ſoi. Ses vertus & ſes défauts paroiſſent dans un certain jour qui les rend également douteux. Il n'a point de foible, c'eſt-à-dire, qu'on ne le connoit pas. Qui, en effet, pourroit dire ce qu'il penſe, ce qu'il aime, ce qu'il hait, ce qu'il craint? Content d'écouter, il laiſſe aux autres le ſoin de décider. *Arnolphe* croit être prudent..... on ſe défie de lui.

☞ *Ranuce* donne toujours deux ſens à ſon diſcours, afin d'avoir où ſe ſauver en cas de beſoin : il dit en même-tems du bien & du mal d'une perſonne; il aſſure qu'*Eliante* eſt coquette & galante, & peu après, qu'elle a de la vertu, qu'elle eſt enjouée, qu'elle rit & qu'elle badine; mais que c'eſt ſans conſéquence.... que *Paſquin* a été convaincu de pluſieurs friponneries, & enſuite qu'il eſt honnête homme, & qu'on lui en prête bien.

La parole eſt le voile de la diſſimulation, & la diſſimulation eſt la règle de la parole. C'eſt par la parole que la ſociété s'entretient parmi

les hommes; elle eſt la peinture de l'ame & le lien des cœurs : c'eſt elle qui fait les amis & les ennemis, & qui conſéquenment ſert le plus à élever ou à détruire la fortune; c'eſt elle qui eſt l'interprête de la ſincérité, comme le truchement de la perfidie & de la mauvaiſe foi.

Parler juſte & ſe taire à propos, eſt le point capital dans le Commerce du monde. Il y a au moins autant d'art à ſe taire qu'à bien parler. Les hommes enſeignent la parole, les Dieux, le ſilence; qui n'eſt point encore paſſé maître dans l'art de ſe taire, n'eſt pas propre aux affaires importantes. Les plus petites même prendront un mauvais tour entre ſes mains. C'eſt pour cette raiſon que les ſages Vénitiens font obſerver le ſilence pendant un tems conſidérable à leurs jeunes *Eſcoutanti*. Dites ce qu'il faut, & rien davantage; c'eſt la prudence qui doit décider entre le plus & le moins. ☞ *Eraſte* en avoit dit aſſez pour faire croire qu'il ne manquoit pas d'eſprit; deux mots de plus ont découvert le fat.

☞ *Lycas* blâme les amis d'un homme en ſa préſence, & loue ſes ennemis; il parle mal des Dames dans un cercle, & cependant il veut plaire; il ne ſait ce que c'eſt que d'obſerver les circonſtances du lieu, du tems & des perſonnes; il ne quitte point une compagnie qu'il ne s'y ſoit fait au moins un ennemi irréconciliable; il a été, dit-il, offenſé par *Clitus*. Au lieu de diſſimuler, il éclate en menaces; il dit ce qu'il fera & ce qu'il ne fera pas; il avertit *Clitus*, & celui-ci prend ſi bien ſes meſures, qu'il fait trembler *Lycas* lui-même. Ou *Lycas* veut ſe venger, ou il ne le veut pas; s'il le veut, il

ruine ſes projets par ſes menaces; s'il ne le veut pas, ces menaces n'aboutiſſent qu'à une vanité ridicule.

La diſſimulation qui vient de la prudence, eſt d'une néceſſité indiſpenſable dans le Commerce: elle eſt comme le gond ſur lequel roulent les portes du Temple de la Fortune. ☞ *Adraſte* a ſes raiſons pour paroître quelquefois tout autre qu'il n'eſt en effet: il ſait que les Courtiſans reſſemblent aux Joueurs. Celui qui ne couvre point ſon jeu, donne priſe & avantage à ſon adverſaire; au lieu que celui qui ſait mieux le cacher, gagne ſouvent la partie, quoiqu'il n'ait que les moindres cartes.

La diſſimulation eſt de toutes les vertus de Cour la plus eſſentielle: on y maſque en tout tems. La colère y eſt tranquile; la joie y prend un air recueilli; la triſteſſe, un viſage riant; la haine n'y dédaigne point les embraſſemens; l'orgueil y marche les yeux baiſſés & à pas tremblans; les déſirs s'y cachent au fond du cœur: il faut avoir de bons yeux pour y diſcerner l'ami d'avec l'ennemi. Les effets ſont la pierre de touche.

Il n'y a point de vertu qui demande plus de conduite & de préſence d'eſprit que la diſſimulation: elle eſt comme certains poiſons utiles, dont on ſe ſert dans la médecine, & dont la doſe doit être ménagée avec beaucoup de ſageſſe, parce qu'étant mêlés à propos, ils guériſſent, au lieu qu'ils tuent, ſi l'on en uſe avec indiſcrétion. Fine & adroite, elle procure de merveilleux avantages; exceſſive, elle perd un homme par la défiance univerſelle qu'on a de lui. ☞ *Eraſte* à force de vouloir être fin &

ruſé, a donné dans le piège : il s'eſt embarraſſé dans ſes propres filets, & eſt devenu l'objet de la raillerie des moins habiles.

Peu s'en eſt fallu que la trop grande diſſimulation de *Tibère* ne l'ait fait ſuccomber ſous les artifices de *Séjan*. Ce favori auſſi ruſé qu'ambitieux, découvrit le foible de ſon Maître, & le fit donner finement dans tous les pièges qu'il lui tendit.

Louis XI. le plus diſſimulé des Princes, eut de la peine à ſe tirer du faux pas que ſon trop de diſſimulation lui fit faire à Pérone.

Philippe II. à force de trop cacher les défiances qu'il avoit de quelques Seigneurs Flamands, perdit enfin les Provinces-Unies.

Alexandre VI. & Céſar Borgia, ſon fils, étoient les deux hommes les plus artificieux de leur ſiècle. L'un ne fit jamais ce qu'il diſoit; l'autre ne dit jamais ce qu'il avoit envie de faire. Cependant ils ſe perdirent tous deux en voulant pouſſer la diſſimulation trop loin.

La diſſimulation ſe pratique par le ſilence, par les paroles & par les démonſtrations extérieures.

Celle qui s'exécute par le ſilence, eſt la plus innocente de toutes; mais elle eſt auſſi la plus facile à pénétrer. On voit que nous ne nous expliquons point ſur une choſe qui doit nous toucher : on préſume delà que nous ſentons bien la choſe; mais que nous avons nos raiſons pour diſſimuler, & l'on ſe défie : trop de ſilence nuit quelquefois plus à notre projet, qu'il ne lui profite. Lorſque notre intérêt ne ſouffre pas que nous demeurions dans le ſilence, ſeroit-ce un mal que de faire entrevoir par des paroles adroites,

adroites, que nous avons un deſſein tout oppoſé à celui que l'on s'imagine?

On peut être diſſimulé ſans être fourbe. Le fourbe eſt celui qui feint de faire du bien à deſſein de mieux faire du mal. Le diſſimulé n'a d'autre but que de parer le mal qu'on voudroit lui faire.

La plus fine diſſimulation eſt celle qui ſe cache ſous le voile d'une grande franchiſe. ☞ *Cratippe* paroit le plus ſimple & le plus crédule des hommes; tout le monde du moins le croit tel. Nul ne s'en défie; l'on s'en moque; on en a pitié. *Cratippe* n'a-t'il pas un beau champ pour tromper? Que de gens étonnés s'il fait voir quelque jour qu'il n'étoit rien moins que ce qu'il paroiſſoit.

Converſations.

L'entretien lie la ſociété, pourvu que l'on y obſerve trois choſes; la modeſtie, la bienſéance & la briéveté, & que l'on en écarte en même-tems ſix défauts trop ordinaires; la vanité, la médiſance, le menſonge, l'impertinence, l'importunité, le libertinage & l'indiſcrétion.

La différence qui ſe trouve entre la vanité & l'orgueil, eſt la même qui ſe trouve entre la cauſe & l'effet.

L'orgueil eſt un vice de l'ame qui fait qu'on préſume de ſoi beaucoup au delà de ce que l'on vaut. L'eſprit orgueilleux ſe groſſit à ſoi-même l'idée de ſon propre mérite. Si l'on en veut croire ☞ *Béliſe*, avec toutes les grandes vertus, elle n'a que les plus petits défauts. Quel dommage! Un dégré de perfection de plus, & *Béliſe* étoit ſans tache.

☞ La vanité eſt l'expreſſion de cet orgueil, ſoit dans la parole, ſoit dans l'attitude & dans tout ce qui l'accompagne. On eſt ſûr d'être haï avec cette méchante qualité. Pourquoi la même *Béliſe* a-t'elle le don particulier de déplaire à tout le monde? C'eſt qu'elle ſe plaît trop à elle-même, & quand on ſe plaît à ſoi-même, on plaît à un ſot perſonnage. *Béliſe* toujours ornée comme un Temple, ne marche point ſur la terre, qu'elle ne ſoit couverte d'un tapis ou d'un parquet; toujours fière & rechignée, elle ne déride ſon front que quand elle ſe voit au miroir; infatuée, ivre de ſa petite perſonne, elle n'a qu'un ſouverain mépris pour tout ce qui eſt hors d'elle. Ce n'eſt qu'à ſes heures de loiſir, & comme par maniére de délaſſement, qu'elle daigne quelquefois jetter un coup d'œil ſur la vile humanité.... Il eſt auſſi impoſſible que *Béliſe* ſe corrige & qu'elle plaiſe, qu'il eſt impoſſible de la convaincre qu'elle n'eſt rien moins que ce qu'elle croit être, une Dame accomplie, & qu'elle eſt préciſément ce qu'elle ne croit pas être, une prude orgueilleuſe, une ſotte précieuſe.

La vanité eſt le premier & le dernier de tous les vices; il eſt le premier, parce que nous naiſſons avec lui; il eſt le dernier, parce qu'il ne nous quitte qu'en mourant; il fait partie de l'eſſence de l'homme; il n'y en a pas un qui n'ait ſa *Philautie*, c'eſt-à-dire, une certaine opinion qui le flatte en le faiſant paroître à ſes yeux plus parfait qu'il n'eſt, ou moins défectueux. ☞ *Traſimond* n'a point d'eſprit, il eſt petit & mal fait, ſon viſage reſſemble à celui d'un Satyre; il eſt dangereux de l'approcher, & ceux

qui lui parlent de près en ſentent la raiſon. Malgré tout cela *Traſimond* veut plaire; il croit plaire; il ſe *targue* fiérement; la ſuperbe eſt affichée entre ſes ſourcils; il ſe produit avec confiance, & ſur-tout parmi les Dames; il eſt même difficile; il n'aime que les jeunes, & entre celles-ci les plus belles. Pourquoi non? ne vaut-il pas bien ſon pareil? D'ailleurs n'eſt-il pas riche & richement habillé?

La vanité ſe diviſe en deux parties, la vanterie & la préſomption. La vanterie eſt un vice d'amour-propre, par lequel un homme plein de la bonne opinion de ſoi-même, & croyant ſe donner de la réputation, parle de ſoi plus avantageuſement qu'il ne doit & qu'il ne convient, & ſe glorifie de choſes qu'il n'a point faites & qu'il étoit incapable de faire. ☞ *Cléarque* eſt comme cette mouche dont parle *La Fontaine* dans l'une de ſes Fables, qui croyoit faire marcher un coche parce qu'elle ſe donnoit beaucoup de mouvement à tourmenter les chevaux qui le tiroient. Il a fait des prodiges de valeur dans la derniére campagne; à l'entendre, l'Etat lui doit au moins une partie du ſuccès de la guerre. Sans lui tels & tels Bataillons étoient taillés en pièces; telles & telles Places alloient ſe rendre par une compoſition honteuſe.... une querelle ſur le point d'honneur lui a fait tirer l'épée; ſon intrépidité comme ſon adreſſe, lui ont donné tout l'avantage; il a deſarmé, terraſſé ſon ennemi, & l'a contraint de lui demander la vie, qu'il a bien voulu lui accorder.... Il a joué avec *Ariſte* & *Damon* qui ne ſont pas riches; il leur a gagné une ſomme très-conſidérable, dont il leur a

fait généreuſement une remiſe.... *Clearque* eſt bien encore avec *Doriméne* & *Euphroſine*; il en a même des lettres qu'il ne porte point ſur ſoi; mais qu'il vous fera voir ſi vous voulez aller chez lui certain jour qu'il ne s'y trouvera pas.... Voilà ce que c'eſt que la vanterie.

Néarque n'a rien fait de tout cela; mais il eſt homme à le faire; il ne lui manque que l'occaſion. Si pour le bonheur de l'Etat il pouvoit être à la tête des affaires, ou avoir le commandement, tout changeroit bientôt de face. Rien n'eſt au-deſſus de ſa portée : il pèſe, il examine, il décide, il ne ſe trompe jamais; ne l'interrompez pas; vous n'êtes point au fait; écoutez.... Voilà ce que c'eſt que la préſomption; un préjugé favorable que nous avons de notre capacité qui nous fait mépriſer le ſentiment des autres, & nous perſuade que nous ſommes propres à tout, & nous rend pour cette raiſon obſtinés dans notre ſens, que nous croyons toujours & conſéquenment le meilleur.

On peut parler bien diverſement, ou d'une choſe que l'on a faite, ou d'une choſe que l'on n'a pas faite. Dans le premier cas il n'y a proprement que l'excès qui ſoit blâmable; car un honnête homme peut ſans choquer en aucune maniére ſa modeſtie, parler de ce qu'il a fait de bien, & c'eſt ce que Horace appelle * *une élévation d'ame, fondée ſur un mérite ſolide.* Il faut toutefois y apporter bien de la circonſpection. ☞ *Gargilien* cauſe plus de confuſion à ceux qu'il oblige, qu'il ne leur rend de ſervice; c'eſt une flétriſſure que de recevoir un bon

* *Superbiam quæſitam meritis.*

office de ſa part. *Polydore*, dit-il, dans une compagnie, eſt un jeune homme dont je veux avoir ſoin. Je conſidére beaucoup ſa famille, & lui en particulier; je l'ai tiré d'une mauvaiſe affaire, où ſon imprudence l'avoit engagé, & où il n'y alloit pas moins *vertubleu* que de.... je l'ai ſervi chaudement & en ami, & il en a été quitte pour quatre mille piſtoles. Priez *Flavien* de vous rendre un bon office ſi vous voulez que tout le monde ſache vos affaires, & devenir ſon eſclave par la baſſe complaiſance qu'il exigera de vous, ou un ingrat, ſi vous n'avez pour lui qu'une reconnoiſſance honnête & légitime.

Le comble de la vanité conſiſte à ſe vanter d'une action ſuppoſée; ſottiſe que l'humiliation ſuit ſouvent de près. La vanité, & ce qu'on appelle poltronerie, ſont deux ſœurs gémelles, qui ne ſe quittent jamais. Un homme qui a fait quelque choſe de bien, n'en doit jamais parler qu'avec néceſſité & ſans oſtentation : laiſſer aux autres le ſoin de ſa gloire, eſt le meilleur.

La préſomption dans le diſcours paroit à deux choſes également blâmables; l'une, de vouloir par une autorité impérieuſe forcer les autres à condeſcendre à notre avis; & l'autre, de ne jamais vouloir, par une opiniâtreté orgueilleuſe, nous rendre au ſentiment d'autrui : la premiére vient de ce qu'on s'eſtime trop, la ſeconde eſt l'effet du mépris que l'on a pour les autres. Il faudroit éviter trois choſes dans les conteſtations; la hardieſſe, l'opiniâtreté & l'aigreur : toujours uſer de paroles modérées, de termes honnêtes, & plutôt céder avec douceur, que de s'aigrir l'un l'autre par opiniâtre-

té ; c'eſt le parti le plus ſage. ☞ *Ramire* & *Hippolite* s'embraſſent en s'abordant, comme deux amis qui ſe revoient & qui ſont charmés de ſe rencontrer dans une compagnie ; ils s'aſſeient à côté l'un de l'autre, en ſe ſerrant les mains. La converſation vient à tomber ſur *Fulvie* ; *Ramire* en fait l'éloge ; il relève ſes talens, ſa beauté, ſa bonne grace. *Hippolite* n'eſt point du tout de ſon avis ; il déclare, au contraire, qu'elle lui déplaît infiniment, & qu'il ne voit en elle aucune des qualités que *Ramire* lui trouve ; il en parle avec le dernier mépris ; il a de la confuſion que *Ramire* en faſſe tant de cas. Les deux amis s'échauffent ; c'eſt à qui ne cédera point. Ils en viennent d'abord aux railleries, enſuite aux piquoteries, delà aux injures ; enfin les voilà prêts de tirer l'épée & de ſe couper la gorge pour une Comédienne.

Il y a deux ſortes de perſonnes qu'il ne faut point contredire : ceux qui ſont fort au-deſſus de nous, & ceux qui ſont fort au-deſſous. Les premiers par reſpect, de crainte de s'attirer leur haine & leur dégout : qui ne ſait qu'il vaut quelquefois mieux avoir tort avec les perſonnes puiſſantes, que d'avoir raiſon ? Ils nous ſavent gré de la complaiſance que nous avons de leur céder, quoique nous ayons le bon droit. Comme d'un côté nous offenſons par notre contradiction ceux qui ſont au-deſſus de nous, de l'autre nous nous ravalons trop, lorſque nous conteſtons avec nos inférieurs, parce que la diſpute & la contradiction marquent une eſpèce d'égalité entre ceux qui conteſtent. C'eſt tomber dans le défaut que l'on reproche à ☞ *Léandre*, qui diſpute continuellement avec

ſes domeſtiques, & qui ſe fait dire dans la chaleur de la conteſtation, une infinité de vérités auſſi honteuſes que chagrinantes.

L'on eſt infatué dans le monde, que la médiſance eſt le ſel de la converſation, & que celle qui n'en eſt pas aſſaiſonnée, eſt languiſſante & inſipide. La médiſance eſt un ſel, je l'avoue; mais un ſel empoiſonné, qui corrompt tout ce qu'il touche; rien ne peut ſe garantir du poiſon ſubtil que répand la médiſance. La pente que tous les hommes ont naturellement à ce vice, eſt ſi douce, qu'il eſt extrêmement difficile de ne pas s'y laiſſer aller. Tant que la converſation ne roule que ſur le général, il n'y a rien à craindre; mais ſi elle en vient une fois au particulier, la médiſance eſt preſque inévitable; malheur aux abſens.

La premiére & la véritable cauſe de la médiſance, eſt que l'on penſe ordinairement auſſi mal des autres, que l'on penſe avantageuſement de ſoi-même. Ne nous imaginerions-nous pas auſſi quelquefois, & très-ſouvent, qu'en découvrant les défauts d'autrui, nous cacherons, ou du moins nous excuſerons les nôtres? ☞ *Elmire* vient d'apprendre d'une de ſes amies, des choſes particuliéres & tout-à-fait divertiſſantes de *Stratonice*. Elle ſe garderoit bien, ajoute-t'elle, de les découvrir, ſi elles n'étoient ſur le point d'éclater. *Stratonice*, cette femme, continue-t'elle, dont on propoſoit la vertu pour modèle, étoit depuis long-tems en commerce avec le riche *Craſſus*. On ſait à cette heure, ajoute-t'elle en riant, d'où lui venoient les ſommes qu'elle hazardoit ſur une carte, & à quel jeu elle a gagné les parures magnifiques qui ont fait

l'étonnement de toutes celles qui la connoiſſent... Son mari, homme qui y va rondement, & qui n'y prend pas garde de ſi près, vient de découvrir cette intrigue. Un miſérable billet, ſurpris je ne ſais comment, plonge trois perſonnes dans la douleur. L'Amant eſt prêt de ſe pendre; le Mari, qui, quoique ſot, ne laiſſe pas que d'être jaloux de ſon honneur, enrage; & la Dame qui va être renfermée dans un Couvent, ſe déſeſpére.... *Elmire* aſſure qu'elle s'en étoit toujours bien doutée, & que l'air compoſé de *Stratonice* ne lui a jamais fait prendre le change. Là-deſſus elle fait ſes remarques, ſes obſervations, rappelle des anecdotes, & montre enfin autant d'imprudence & d'animoſité, en ſe déchainant contre *Stratonice*, qu'elle fait paroître de diſcrétion & de retenue, en ſe taiſant ſur ſes propres défauts qu'elle croit que l'on ignore.

La bleſſure d'un coup de langue eſt ſans remède, parce qu'il tue dans l'inſtant qu'il frappe. La langue qui médit, eſt une flêche plus empoiſonnée que celle des Spartes; c'eſt une épée qui perce & qui coupe tout à la fois; c'eſt un feu dévorant, qui conſume tout ce qu'il touche. Un ſouris, un coup d'œil, un ſoupir, un mouvement de tête, un ſilence affecté, un air myſtérieux ſuffiſent, & en diſent quelquefois plus qu'un long diſcours. C'eſt ce qu'on appelle la plus délicate & la plus fine médiſance.

Pour ſe corriger de cette paſſion, ſi contraire à la ſociété & au commerce, il faudroit s'accoutumer à regarder les hommes par leur bel endroit; car il n'y en a pas un qui n'ait ſon bon & ſon mauvais endroit; & ſur-tout ſe bien con-

notre ſoi-même. C'eſt du Ciel que nous eſt venu ce ſage précepte : * *Connois-toi toi-même*, étudie-toi, remarque tes propres défauts; corrige-toi, & laiſſe les autres pour ce qu'ils ſont. Un honnête homme n'écoute point les médiſans, & n'applaudit jamais à leurs traits pernicieux.

Rien n'eſt encore plus indigne d'un homme qui cherche la ſociété, que le menſonge. Il ruine ce qui eſt la baſe du commerce & de la confiance mutuelle que l'on ſe doit les uns aux autres; d'ailleurs le menſonge n'a point d'utilité ſolide ni durable. Le tems qui détruit tout, affermit la vérité, & renverſe le menſonge qui s'étoit établi ſur ſes ruines. On n'a plus de crédit, & par conſéquent on ſe ferme toutes les voies qui conduiſent à la fortune, quand on eſt menteur & reconnu pour tel. Il ſe pourroit faire que *Cliton* diſe quelquefois la vérité, cependant ſa réputation de menteur eſt ſi bien établie, que c'eſt aſſez qu'il aſſure une choſe, pour que l'on croie le contraire. Il dit, en parlant de *Ranuce*, que tout ce qui ſort de ſa bouche, eſt frappé au coin de la fauſſeté, & il dit vrai; car *Ranuce* eſt ſon rival dans l'art de bien mentir. Cependant celui-ci arrive, on lui fait place; il n'eſt pas plutôt aſſis, qu'il débite les nouvelles les plus impertinentes, les plus ridicules & les plus éloignées de toute vraiſemblance. *Cliton* le contredit; il démontre avec évidence la fauſſeté, comme l'impoſſibilité de ce que ſon collégue oſe avancer; il rapporte les faits dans un autre ordre, & avec des cir-

* *E cœlo deſcendit : γνῶθι σεαυτόν.* Juvenal. Satyr. XI. 27.

conſtances qui devroient lui donner gain de cauſe ; mais par la fatalité de ſon étoile, inférieure à celle de *Ranuce*, perſonne n'eſt de ſon avis ; tous les ſuffrages ſe réuniſſent au contraire pour ſon antagoniſte ; il n'a rien avancé que de très-croyable & de très-poſſible : *Cliton* ſe fâche, s'emporte, reproche à *Ranuce* que le menſonge lui eſt familier ; celui-ci lui replique ſur le même ton, & c'eſt la ſeule vérité qu'ils aient dite l'un & l'autre.

L'on doit convenir qu'il y a des menſonges de différente nature ; les uns pernicieux & blâmables, les autres indifférens. Mentir pour dire du mal d'un honnête homme, eſt une calomnie criminelle, & digne d'une punition exemplaire ; mentir pour ſe louer ſoi-même, c'eſt le comble de la vanité ; mentir de gayeté de cœur, & par maniére de plaiſanterie dans des choſes indifférentes, c'eſt le propre d'un bouffon, d'un *turlupin*, plutôt que d'un homme d'honneur.

Mais s'il s'agit de procurer un bien, ou d'empêcher un mal ſans que perſonne en ſoit offenſé, le menſonge paroit en quelque façon tolérable, à cauſe du motif droit qui nous engage à l'employer dans une telle conjoncture.

On remarque cinq ſortes d'importunités que l'on devroit tâcher d'éviter, autant qu'il eſt poſſible, dans la converſation. Longueur intolérable, répétitions continuelles, concours tumultueux de paroles, raiſonnemens frivoles & hors de propos, diſcours fâcheux. Les viſites n'étant établies que pour lier & entretenir une honnête ſociété, faut-il abuſer de la patience de ceux que nous viſitons? ☞ *Cléon* vient un

après-midi achever ſa digeſtion chez vous; il s'établit dans un fauteuil; il ſe mêle enſuite dans la converſation, & après avoir offenſé tous ceux qui n'ont pas voulu être de ſon ſentiment, ſans diſtinction du maître ni de la maîtreſſe du logis, il s'endort; bientôt il ronfle. La compagnie ſe diſſipe & le laiſſe ſeul. Les domeſtiques vont & viennent, & rient tout haut de le voir dormir auſſi tranquilement que s'il étoit chez lui. Enfin, un ſonge fâcheux le réveille en ſurſaut; il eſt étonné que la nuit ſoit ſitôt venue; il demande quelle heure il eſt; un valet, le flambeau à la main, lui annonce que minuit va ſonner, & qu'il eſt tems de ſe retirer.

Rien ne donne plus de dégout pour une perſonne qu'une viſite trop longue; rien ne donne moins envie de revoir, que de voir trop ſouvent. J'aime mieux qu'on ne me voie que rarement & avec plaiſir, que de donner de l'ennui par de trop fréquentes & trop longues viſites; laiſſons les gens ſur leur appétit, & n'attendons pas que la converſation languiſſe.

Ce qui eſt réchauffé eſt rarement un mêts agréable; & la répétition de la meilleure choſe du monde, la rend fade, parce qu'elle lui ôte cette nouveauté, qui en fait le principal agrément. ☞ *Philante* dans un cercle débite une hiſtoriette ſi jolie, & avec tant de grace, qu'on le prie d'abord de la recommencer pluſieurs fois, & enſuite à chaque nouvelle perſonne qui arrive; il divertit les derniers venus, ils ſe pâment, les autres dorment ou bâillent.

Eſt-ce ſavoir vivre que de faire de la converſation un *charivari*, c'eſt-à-dire, de parler pendant que les autres parlent? C'eſt là plus

impertinente de toutes les importunités. La nature nous a donné deux yeux & deux oreilles, mais une ſeule langue, comme pour nous apprendre qu'il faut bien moins parler que regarder & écouter. En voyant & en écoutant, on s'inſtruit; & en parlant, on ne fait quelquefois que donner à connoître les défauts que le ſilence auroit maſqués. ☞ *Alidor* eſt bien fait, richement vêtu, ſa mine & ſa phyſionomie ſont ſi avantageuſes, qu'il n'y a perſonne qui ne le crût délicat & ſpirituel, s'il gardoit le ſilence; mais il veut parler.

Les raiſonnemens hors de propos ne ſont pas moins blâmables. Parlons juſte ſur le ſujet dont il s'agit; mais ne perpétuons pas la converſation ſur le même ſujet; que l'un ſoit enchaîné avec l'autre, afin de varier, autant qu'il eſt poſſible, la converſation imperceptiblement, ſuivant que le hazard ou le jugement le fait naître. ☞ *Timandre* nous apprend la mort d'un Miniſtre, la perte d'une bataille, & tout de ſuite, que la nouvelle Actrice d'un Théâtre a fait la conquête d'un riche Etranger.

Un homme de bon ſens devroit-il jamais parler de ce qui peut cauſer du déplaiſir à quelqu'un de la compagnie? Le même ☞ *Timandre* fait l'éloge de la beauté & de la bonne grace d'une Dame devant la maîtreſſe du logis qui eſt à côté d'elle, & qui n'a ni l'un ni l'autre de ces avantages. Il dit qu'il n'aime point les blondes, & il ne s'apperçoit pas que la même Dame dont il vient de relever la beauté, eſt de cette couleur: il ne parle que de jugemens iniques chez l'homme de Robe, qui eſt ſoupçonné d'en avoir rendus; d'exactions chez le Partiſan qui n'a pu

ſe ſauver que par une groſſe taxe.... On peut juger des agitations & des mouvemens intérieurs que ſon imprudence cauſe dans ceux qui l'écoutent.

Le libertinage eſt le plus dangereux, comme le plus blâmable de tous les défauts, & en même-tems le plus à la mode; c'eſt un écueil où l'on ne peut toucher ſans ſe briſer. Il entraine toujours une liberté exceſſive de parler; premiérement, de la Religion; en ſecond lieu, des Puiſſances; & enfin il ſalit la converſation par des obſcénités qui révoltent les honnêtes gens.... On ne voit que des Théologiens & des Médecins, me diſoit un jour un homme d'eſprit; il auroit dû ajouter, & des Miniſtres d'Etat. Etes-vous malade; de cent perſonnes qui vous rendent viſite, il n'y en aura peut-être pas une qui ne raiſonne ſur la cauſe de votre mal, qui ne vous preſcrive un remède & un nouveau régime. Avez-vous quelque doute ſur la Religion, les Docteurs ne ſont pas rares; écoutez-les, & adoptez leur ſyſtême, qui eſt toujours le meilleur & le plus conforme à la raiſon. Le Cavalier parle & décide auſſi hardiment que le Licentié. A l'égard des hommes d'Etat & des Politiques profonds, les Tuileries & le Palais Royal en ſont remplis quand il fait beau, & les Caffés, quand il pleut ou qu'il fait froid. Perſonnages ennuyeux, vains & ridicules diſcoureurs! Parler mal de la Religion, c'eſt le pernicieux défaut de certains petits eſprits, qui auroient peur d'être ou de paſſer pour ce qu'ils ſont effectivement, s'ils avoient un culte & une croyance.... ☞ *Alidor* eſt un de ceux dont Juvenal a dit, Sat. XIII. 88.

Sunt in Fortunæ qui casibus omnia ponunt,
Et nullo credunt Mundum rectore moveri,
Naturâ volvente vices & lucis & anni,
Atque ideò intrepidi quæcumque altaria tangunt.

Il ne ſauroit comprendre qu'on puiſſe être homme d'eſprit, & croire qu'il y ait un Dieu. L'irréligion, ſelon lui, eſt une qualité ſans laquelle on ne peut être de miſe parmi ceux qu'il appelle les honnêtes gens. Il évite avec un très-grand ſoin, non-ſeulement ceux qui ont de la piété, mais même ceux qui ont une religion telle qu'elle ſoit.... Mais cet *Alidor*, me direz-vous, a-t'il du raiſonnement? a-t'il de la ſcience? connoit-il la Religion? ſait-il ce que c'eſt qu'une Religion? a-t'il quelque principe de Philoſophie? a-t'il lu? a-t'il voyagé? quelle eſpèce d'homme eſt-ce? Répondez.... Rien de tout cela. Son raiſonnement fait pitié. Un ſot orgueil lui tient lieu de ſcience : il n'a jamais lu que des Romans & des Comédies.... On pourroit parier qu'il ne ſait pas en quoi différe la croyance des Chrétiens d'avec celle des *Dervis* & des *Bonzes*. Il appelle Religion ce que nous appellons grimace, & prend delà occaſion de décrier la piété.... Il n'a pas l'ombre de Philoſophie; mais il excelle dans la connoiſſance des liqueurs & des ragouts. Ses plus longs voyages conſiſtent à aller à ſa maiſon de campagne, quand les zéphirs ont ramené la belle ſaiſon, & à en revenir quand les aquilons recommencent à ſouffler, ou à faire des parties de plaiſir. Lorſqu'il eſt à la ville, il va aſſidûment & ſucceſſivement aux trois Théâtres, & quelquefois au Temple par maniére de délaſſe-

ment, où il rit, cauſe & badine comme s'il étoit dans une loge ou dans une couliſſe : il ne fréquente que des gens comme lui, ou des *Phrinés :* il eſt pareſſeux, lâche, mou, fanfaron.... Voilà celui qui veut nous perſuader que la Divinité eſt un Etre chimérique.

☞ *Lucile* ſuit une route toute oppoſée : il eſt ſavant, ſtudieux, philoſophe, prudent, ſobre, laborieux, auſtère. Vous diriez qu'il a toutes les vertus : il n'a pourtant point de religion ; mais c'eſt en ſecret, & ſeulement avec ſes amis ; par-tout ailleurs il eſt Chrétien : il ne nie point, à la vérité, l'exiſtence de Dieu ; mais toutes les Religions lui ſont indifférentes. Le *Chartreux* & le *Talapoin*, ne ſont point diſtingués chez lui. La politique, nous diroit-il dans ſon cabinet, a inventé les Religions, & l'intérêt les maintient. Il en admet cependant la néceſſité ; mais ſeulement pour ceux qui, comme lui, ne ſont pas philoſophes. Il ne connoit de bien & de mal que ce qu'il peut entretenir ou troubler l'ordre politique. Rien hors delà...

Celui-ci du moins, me direz-vous, a ſes raiſons ; il a fait ſans doute quelque nouvelle découverte ; parlons-lui, & ſachons ce qui a pu le convaincre de l'abus des Religions : il nous fournira ſûrement quelque argument invincible... Rien moins. Vous n'entendrez que l'écho de tous les Philoſophes de ſa Secte qui l'ont précédé.... La Religion, vous répondra-t'il, ne s'accorde pas avec le ſens commun : elle détruit toutes les notions naturelles, & renverſe les principes de la Philoſophie ; en un mot, on ne peut la prouver comme deux & deux font quatre,... & ce ſera tout....

Ces Docteurs ſublimes, dont les Ecrits auſſi ſavans que pieux, ont défendu la Religion, avoient-ils des raiſons moins fortes pour la croire véritable, que *Lucile* n'en a pour la croire fauſſe ? C'eſt ce que je voudrois qu'il me dît.

L'irréligion conduit à l'extravagance. Rien n'eſt plus ordinaire que de voir ce qu'on appelle un *Athée*, s'exhaler en blaſphêmes contre Dieu, lorſque quelque choſe ne lui réuſſit pas à ſouhait. ☞ *Valère* ayant perdu une ſomme conſidérable au jeu, ſe retira à quartier pour y blaſphêmer à ſon aiſe ; *Théotime*, ſon ami, homme ſenſé le ſuivit, & après avoir écouté une partie de ſon monologue : Croyez-vous, lui dit-il en l'interrompant, qu'il y ait un Dieu ? Non, répondit *Valère* avec fureur... Vous êtes donc fou, lui repliqua *Théotime*, de vous emporter contre une chimère, & de croire que ce ſoit elle qui vous ait fait perdre. Si d'un autre côté vous penſez qu'il y ait un Etre qui puiſſe ſouverainement diſpoſer de notre ſort, vous êtes bien téméraire d'oſer défier la foudre qu'il tient entre ſes mains.

Contre Dieu, il n'y a ni prudence ni conſeil, c'eſt-à-dire, que tout ce qui l'inſulte n'eſt qu'impiété, extravagance & folie. Un homme doit s'abſtenir de tout ce qui peut marquer en lui un défaut de reſpect pour tout ce qui regarde Dieu & la Religion. Il n'eſt pas même d'un homme d'honneur, ſelon le monde, de railler le culte & les cérémonies d'une autre Religion que la ſienne.... Nous devons plaindre ceux qui ſont dans l'erreur ; mais devrions-nous jamais plaiſanter ſur une choſe qui leur

eſt

eſt auſſi ſérieuſe?... Rien n'attire plus d'ennemis, ni plus de mépris de la part des honnêtes gens, que l'irréligion. Quel fond doit-on faire ſur un homme qui n'a ni foi ni loi? Quelle affaire peut-on lui confier? à quoi eſt-il propre?

De l'irréligion & de l'impiété naiſſent la deſobéiſſance & le manque de reſpect pour les Souverains. Le Prince eſt l'image de Dieu; il a l'empreinte de ſon caractère. Les Sujets doivent à peu près à leurs Princes ce qu'ils doivent à Dieu. Un véritable honnête homme a toujours un ſincère amour pour ſa patrie & pour ſon Prince. *Celui qui veut être le ſcrutateur de la majeſté du Souverain, ſera opprimé des rayons de ſa gloire.* ☞ *Tripbon* parle des Princes & de leurs Miniſtres, comme de ſes égaux: il fait l'homme d'Etat; il ſait tous les ſecrets du Conſeil; il entre dans les vues du Miniſtère; il en pénétre toute la politique; il le redreſſe. On s'y eſt mal pris, dit-il, en telle & telle occaſion; il auroit fallu faire ceci, éviter cela. Ils n'y entendent rien; ils ſont pitié, s'écrie-t'il avec emportement.... Quel dommage que le timon de l'Etat ne ſoit pas entre les mains d'un homme auſſi capable que *Tripbon!*

L'indignation des Rois eſt la meſſagére de la mort. On ne les offenſe pas impunément. La fin tragique de tant de fameux téméraires, eſt une leçon terrible.... Ceux qui ſont dépoſitaires de l'autorité des Princes, participent ſans doute à leur caractère; il faut donc avoir pour eux le même reſpect. Quelque lieu que nous ayons de nous plaindre des Souverains, parlons-en toujours ſobrement, prudenment & avec reſpect devant ceux même qui paſſent pour nos meil-

leurs amis. Ne ſont-ils pas obligés de ſe rendre nos accuſateurs ſecrets, s'ils ne veulent point être nos complices? Il eſt bien plus aiſé de nuire que de ſervir auprès de ceux qui ſont élevés; & d'ailleurs chacun croit que la chute d'un autre eſt un dégré pour s'élever ſoi-même.

Du libertinage nait encore l'obſcénité dans le diſcours; défaut commun parmi ceux qui ſe donnent pour ce qu'on appelle des Cavaliers, & qui croient que pour être tel, il faut être Laquais ou Crocheteur. Il n'y a rien qui marque plus un cœur gâté. On eſt rarement honnête homme avec un vice ſi groſſier & ſi honteux. Eſt-il néceſſaire de dire qu'il faut prendre garde comme on parle devant les enfans & les domeſtiques, afin de ne point empoiſonner les uns, & de maintenir les autres dans le reſpect qu'ils nous doivent? Ignore-t'on que la retenue eſt indiſpenſable devant le ſexe, qui doit avoir la pudeur en partage, & devant ceux pour qui l'âge & le caractère demandent des égards? ☞ *Philoſtrate* arrive dans une compagnie; il faut que tout ce qu'il y a de femmes qui font profeſſion d'avoir de l'honneur, déſertent; & *Philoſtrate* en rit. Si l'on ſe permet quelquefois d'égayer la converſation avec ceux qui ſont moins auſtères, l'on doit toujours ſe défendre d'aller juſqu'à la ſale liberté.

L'indiſcrétion eſt une ſuite néceſſaire du libertinage. Il n'y a point de libertin qui ne ſoit indiſcret, & point d'indiſcret qui ne s'attire des affaires périlleuſes: il donne tant de priſes ſur lui, qu'il n'y a pas juſqu'au moindre de ſes ennemis qui ne puiſſe le perdre quand il voudra. ☞ *Hermagore* ſe plaint qu'il a des ennemis,

& que l'envie ne cherche qu'à lui nuire. Pourquoi non? Les plus honnêtes gens ſont dans ce cas auſſi-bien que lui; mais les Ecrits les plus indécens, les plus pernicieux, du moins pour les petits eſprits, dont le nombre eſt infini, les plus contraires aux maximes de la Religion & de l'Etat, ſont des productions de ſon eſprit: il les deſavoue; il les renie pour ſes enfans. Mais la nature parle en leur faveur; leurs traits ne ſont qu'une répétition de ceux de leur pere; ce qu'ils contiennent n'eſt que l'éco de ſes converſations ordinaires. Il a dévoilé ſon impiété dans preſque toutes les compagnies où l'on a voulu le ſouffrir: il y a pris plaiſir à déprimer, à ravaler, à avilir ce que la Religion a de plus reſpectable.... Entre les honnêtes gens, ceux qui ſont d'une vertu ſévère, le regardent comme une peſte, comme un monſtre qu'il faudroit étouffer; ceux qui ſont plus indulgens, comme un hypocondre, un fou qu'il faudroit renfermer; mais tout le monde ſe réunit à dire qu'il eſt un impie, un Athée. Il eſt devenu ſuſpect au Magiſtrat: il a été averti d'être au moins plus diſcret; il ne ſe corrige pas. De quoi *Hermagore* ſe plaint-il?

FORTUNE.

IL a fait ſa fortune, il a manqué ſa fortune. Rien de plus ordinaire dans la bouche de tout le monde que ce diſcours. Examinons ce que c'eſt que cette fortune, & voyons s'il y a un art pour la faire.

La premiére choſe dont il faut tomber d'accord, c'eſt qu'il y a des hommes qui ſont nés très-heureux, & d'autres très-malheureux. ☞ *Frontin* étoit indigent, pareſſeux, maladroit, ſtupide, groſſier, ignorant, ſot & brutal : il avoit en un mot toutes les qualités requiſes pour n'être qu'un gueux toute ſa vie. Il eſt devenu riche ; il a fait une fortune brillante, ſans qu'on puiſſe dire pourquoi ni comment. *Luce* eſt intriguant, ſubtil, prévoyant, politique, actif, économe ; il ne lui manque rien de ce qui eſt néceſſaire à tout homme qui veut s'avancer : il travaille depuis l'âge de vingt ans à faire ſa fortune ; il eſt déja vieux, & il n'y a pas d'apparence qu'il meure riche ; dites-en la raiſon.

On doit cependant convenir qu'entre tous ceux qui ont des talens, il y en a qui ſavent en faire une plus juſte application que les autres, & qui par leur induſtrie abordent heureuſement où les autres échouent. Quelquefois auſſi le hazard ſeul en décide. Pour lors la différence qui ſe trouve entre un homme né heureux, & un homme né malheureux, eſt la même au regard de la fortune, que celle qui ſe trouve entre deux bons nageurs, dont l'un a le bonheur de rencontrer le fil de l'eau qui le porte ſans peine où il veut aller, pendant que l'autre eſt obligé de remonter le courant en nageant à force de bras.

Si un homme ne ſe ſent pas né pour être heureux, il faut qu'il redouble ſa prudence, ſon courage, ſon activité pour ſurmonter ſa mauvaiſe fortune, ou du moins pour la ſoutenir avec plus de conſtance. S'il eſt heureux &

que tout lui réuſſiſſe, il ne faut pas qu'il ſe livre trop à ſa bonne fortune, & qu'il s'endorme ſur la facilité avec laquelle il vient à bout de tout ce qu'il entreprend.

Un Officier de l'Empereur Sigiſmond, ayant ſervi long-tems ce Prince, ſans en avoir reçu de recompenſe, il ne put s'empêcher d'en murmurer. L'Empereur pour lui faire connoître qu'il ne devoit point s'en prendre à lui, mais plutôt à ſa mauvaiſe fortune, fit mettre devant lui deux coffres ſemblables & fermés, dont l'un étoit rempli d'or & l'autre de plomb. Il dit à l'Officier de choiſir, & que ſelon le choix qu'il feroit, il auroit dequoi réparer ſes malheurs, ou qu'il connoitroit l'obſtination de ſa mauvaiſe fortune. L'Officier regarda attentivement les deux coffres, & après avoir balancé quelque tems, il prit juſtement celui qui étoit rempli de plomb.

On peut faire fortune à proportion de ce que l'on eſt dans toutes ſortes de conditions. Il eſt vrai que l'on réuſſit infiniment mieux dans une profeſſion que l'on embraſſe de ſon bon gré, que dans celle à laquelle la volonté des autres nous détermine, & que nous prenons avec répugnance. Dans l'une on ne fait rien qu'avec plaiſir, dans l'autre on fait tout avec chagrin.

La nature fait ordinairement jouer des reſſorts ſecrets qui nous pouſſent & nous inclinent toujours vers la profeſſion qui nous eſt la plus convenable; cela eſt vrai dans le général; le contraire arrive quelquefois dans le particulier. ☞ *Geronte* a deux fils: il a ſouhaité que l'un fût d'Egliſe, & l'autre d'Epée. Conformément aux déſirs de leur pere, ils ont embraſſé

l'un & l'autre deux profeſſions ſi contraires ſans aucune répugnance : cependant ils paroiſſent traveſtis dans leur état. Le Militaire a la douceur, la modeſtie & la modération de l'Eccléſiaſtique, & celui-ci a les maniéres libres, la fierté & l'audace guerriére de l'homme d'Epée ; en ſorte qu'ils ſont un contraſte tout-à-fait ridicule.

Rabelais, qui eſt ſi original dans ſes comparaiſons, dit que la fortune eſt un arbre qui produit toutes ſortes de lames & d'uſtenciles, & que l'eſpace de terre qui l'environne, pouſſe des manches de toute façon. Lorſque les fruits de l'arbre ſont en maturité, ils tombent, & il arrive aſſez bizarrement que la lame d'une épée rencontre le manche d'une étrille, & que celle-ci s'enfile d'elle-même dans la garde d'une épée. Ne voudroit-il pas dire par-là qu'il y en a beaucoup qui ſont Palfreniers qui mériteroient d'être grands Seigneurs, & qu'il y en a pluſieurs parmi ceux-ci, qui ſeroient plus propres à manier l'étrille que l'épée ?

Il ne ſuffit pas toujours d'être né d'un ſang illuſtre & fécond en demi Dieux, pour avoir des inclinations héroïques. On ne voit que trop d'exemples du contraire. Alexandre mit au monde un fils preſqu'inconnu à la poſtérité. Auguſte n'eut qu'une fille qui le deshonora. Cependant c'eſt une maxime reçue, que la vertu des peres ſe communique à ceux qui ſortent d'eux. C'eſt du moins la penſée d'Horace, quand il dit que *l'Aigle généreux n'engendre point une foible colombe.* Mais ces ames lâches qui démentent la gloire de leur origine, ces enfans qui n'ont de leurs ayeux magnanimes que les titres, ne doivent-ils pas laiſſer de grands

ſoupçons d'avoir été dérobés de peres qui ne valoient pas ceux dont on les croit ſortis? *Scaurorum nōmina falſo corpore gerentes*, dit un Satyrique. *

Mais pour revenir à notre ſujet, un pere après avoir repréſenté avec bonté à ſes enfans tous les avantages & les inconvéniens qui ſe rencontrent dans chaque profeſſion, doit leur laiſſer le choix, & ne point les violenter. ☞ *Lucinde* renfermée parmi les Veſtales, y ſéche de langueur. *Elvire*, qui eſt ſucceſſivement à la Cour, aux champs & à la Ville, ne montre qu'une fauſſe joie. L'une eſt où elle ne devroit pas être; l'autre n'eſt pas où elle devroit être.

A parler en général, toute fortune élevée ſur le crime, ſubſiſte difficilement, & n'aboutit, pour l'ordinaire, qu'à une fâcheuſe cataſtrophe. Toute règle commune a ſes exceptions. ☞ *Brontin* s'eſt enrichi par le vol, la friponnerie, la rapine, le dol, la fourbe, l'inhumanité, & il eſt mort riche. *Eudoxe* avoit aquis de grands biens à force d'économie & de probité; il eſt mort pauvre.

Les méchans proſpérent plus aiſément que les bons, parce qu'ils prennent des chemins de traverſe, qui les font arriver au but, avant même que les autres aient achevé la moitié de leur courſe; mais ſoit par des effets de la juſtice du Ciel, ſoit par des reſſorts humains, ces richeſſes prématurées ne ſont point de garde; du moins eſt-il rare qu'elles durent long-tems.

Nous n'établiſſons & nous ne conſervons

* Juven. Sat. VI. 604.

notre fortune que par nos amis & notre réputation; mais il eſt impoſſible de faire ſa fortune par le crime, & de conſerver en même-tems l'un & l'autre; du moins cela n'eſt-il pas commun.

S'il arrive que la fortune d'un homme, que ſes vertus auront élevé, tombe par la violence ou l'artifice des méchans, ce n'eſt ſouvent que pour ſe relever avec plus de gloire. Il falloit ce revers à la probité ☞ d'*Ariſte* qui étoit devenue ſuſpecte pour être élevée & miſe dans un plus grand jour. De quelque malheur dont la fortune d'un homme de bien ſoit accablée, la certitude qu'il a de ſon innocence le venge aſſez de ſes ennemis. S'il arrive qu'il ſe reléve, la gloire qui l'environne & qu'il a ſi juſtement méritée, couvre ſes perſécuteurs d'opprobre & d'infamie.

Lorſqu'un fripon parvenu au plus haut dégré de la fortune, en eſt précipité par les mêmes machines qui l'y avoient élevé, outre la peine du ſupplice que la ſeule cauſe rend honteux, l'horreur de ſa mémoire fait le comble de ſon malheur. Cicéron chaſſé de Rome par les violences de Clodius, eſt regretté, pleuré de tous les gens de bien. Cette République, maîtreſſe du monde, ne dédaigne pas d'en prendre le deuil; mais le nuage ſe diſſipe, la vérité prend le deſſus: il y revient avec plus de gloire qu'il n'en eſt ſorti: on court au-devant de lui: le Peuple, dans ſes acclamations, l'appelle le Pere de la Patrie; il le porte, pour ainſi dire, entre ſes bras, & il doit, en quelque façon, aux perſécutions de ſes ennemis, les honneurs & les témoignages de tendreſſe qu'il reçoit de

ſes Concitoyens. Tandis que Séjan a été dans la faveur, tandis qu'il a été ſouverain dépoſitaire de la confiance & de la volonté de ſon Maître, Rome l'a adoré avec un ſilence rempli de crainte & d'étonnement; mais ſitôt que ce Coloſſe énorme eut été frappé, eut été renverſé d'un coup de foudre, ſitôt que cette même fortune qui l'avoit ſoutenu juſqu'alors, eut retiré ſa main, & l'eut laiſſé tomber avec fracas, il eſt devenu le jouet de la plus vile populace; & comme le vieux Lion de la Fable, il n'y a pas eu juſqu'à l'âne qui ne lui ait donné ſon coup de pied.... Cruelle & terrible leçon, dont les ambitieux n'ont guères profité depuis.

Quelque profeſſion que l'on embraſſe, l'on ne peut s'y pouſſer à la fortune, qu'à force d'amis & de réputation; mais on ne peut ſe faire de vrais amis & une bonne réputation, que par la probité. C'eſt elle qui eſt la premiére vertu dans le commerce du monde : elle comprend la bonne foi, la ſincérité, la *rectitude* dans les paroles & dans les actions; en ſorte qu'on peut la définir, une habitude à toujours bien faire ſelon la juſtice & la vérité. Toutes les vertus ont un tel enchaînement, que l'on ne peut ſe vanter d'être parfaitement honnête homme, c'eſt-à-dire, d'avoir la probité, que l'on n'ait en même-tems toutes les autres vertus; ce ſont elles qui nous élévent à la fortune, lorſqu'elles ont la probité pour appui. C'eſt la probité ſeule qui en fait la ſolidité; ſans elle tout ce que l'on fait eſt ſemblable à ces édifices fondés ſur le ſable, que la moindre ſecouſſe peut ébranler.

Chaque profeſſion a ſon caractère de probité qui lui eſt particulier; un Marchand doit avoir

de la bonne foi; un homme d'Epée, de la bravoure; un homme d'Egliſe, de la piété; un Courtiſan, de la ſoupleſſe; un Juge, de l'équité; un Financier, de l'exactitude.

De toutes les qualités qui conduiſent à la fortune, l'une des plus néceſſaires eſt la vigilance, qui comprend la prudence & l'activité: celle-ci exécute les choſes néceſſaires pour arriver à ſa fin; celle-là les prévoit. De plus, comme la prudence eſt la théorie de la vigilance, l'activité en eſt la pratique. Rien n'éloigne tant un homme du chemin de la fortune, que la pareſſe & l'indolence, qui prennent quelquefois leur ſource dans l'orgueil. ☞ *Caſſandre* s'imagine que parce qu'il a de l'eſprit & des talens, on doit aller le chercher. Les grands hommes, dit-il, ſont mauvais courtiſans; les ſoumiſſions ne ſont point faites pour eux: elles ne conviennent qu'à ceux qui n'ont aucun mérite; que ceux-là ſe remuent, à la bonne heure; qu'ils faſſent des démarches; qu'ils aillent mendier la protection de quelque illuſtre faquin; qu'ils cherchent des emplois. Pour moi, ne ſeroit-ce pas m'avilir? On doit me déterrer dans mon grenier; la gloire de l'Etat y eſt intéreſſée, & ce ne ſera pas une petite tache pour ce regne dans la poſtérité, lorſqu'elle apprendra qu'un *Caſſandre* eſt mort dans l'indigence.... Qu'arrive-t'il après tous ces beaux raiſonnemens? Ceux que cet homme appelle des ignorans & des idiots, ſe pouſſent; ils s'élévent; ils font déranger *Caſſandre* lui-même, & le collent contre une borne, lorſque leur équipage paſſe dans la rue; ils ſont admis avec diſtinction en des lieux dont on lui refuſe l'entrée; pour lui, il continue de

vivre pauvre, miſérable, manquant des choſes les plus néceſſaires ; il meurt enfin en reconnoiſſant, mais trop tard, qu'il n'y a rien de plus mépriſable, rien de plus ſot qu'un gueux ſuperbe.... Ce n'eſt qu'à force de ſoumiſſions que l'on s'éléve : l'orgueilleux doit-il ſe plaindre de ſa baſſeſſe ?

La prudence conſidérée par rapport à la fortune, eſt une capacité de l'ame qui nous fait diſtinguer ce qui eſt avantageux, d'avec ce qui ne l'eſt pas. On péche contre elle en prenant pour certain ce qui eſt incertain, & en négligeant le néceſſaire, pour courir après l'inutile & le ſuperflu.

L'activité en ce qui concerne la fortune, eſt une chaleur d'eſprit qui nous met en mouvement pour agir avec prudence & utilité, ſuivant les différentes conjonctures. Cette activité peut pécher, ou par le défaut, & c'eſt ce que l'on appelle indolence ; ou par l'excès, & c'eſt ce qui fait les eſprits inquiets & brouillons.

On peut tenir pour certain que la grande économie eſt de toutes profeſſions, & que celui qui la mépriſera, n'arrivera que très-difficilement à la fortune. L'avarice & la prodigalité ſont deux extrêmités vicieuſes, également nuiſibles à la fortune. L'une attire la haine, l'autre le mépris.

L'économie ne conſiſte pas ſeulement à épargner le ſuperflu des biens que l'on aquiert ; mais à régler une famille, de maniére que rien ne puiſſe faire obſtacle au cours que l'on donne à ſa fortune.

Trois choſes au dedans d'une famille peuvent déranger la fortune la mieux établie ; les do-

meſtiques, les enfans & une femme. Nous pouvons perdre notre fortune par nos domeſtiques, lorſqu'avec trop de négligence de notre part, & trop de licence de la leur, nous leur abandonnons le maniement de nos biens. ☞ *Mélite* étoit aſſez riche pour occuper un Hôtel & entretenir un caroſſe; un honnête Intendant, à qui elle avoit donné toute ſa confiance, l'a réduite à deux petites chambres de plein pied, à une ſervante, & à ſortir en fiacre pour rendre viſite.

On perd ſa fortune par ſes enfans, lorſque l'on ſouffre que leur ambitieuſe prodigalité diſſipe ce qu'une ſage économie avoit amaſſé. Comme ☞ *Pandolphe* qui vit en petit Bourgeois, pour donner le moyen à ſon fils d'entretenir un équipage, une Maîtreſſe, de jouer gros jeu, & d'avoir toujours les premiéres loges à l'Opéra & à la Comédie.

Enfin, une femme nous abime & nous ruine ſans reſſource, lorſque nous fomentons ſon orgueil, en fourniſſant à ſon luxe & à ſa vanité. Comme ☞ *Nicoſtrate*, que l'on prend pour le laquais de ſa femme, lorſqu'il oſe paroître avec elle, qui n'eſt jamais vêtu que de gros drap, pour lui procurer le plaiſir innocent de porter de riches étoffes & des pierreries, d'avoir bonne table, de jouer, d'aller aux ſpectacles, & d'entretenir un Avanturier qui a meilleure mine que lui, qui eſt mieux vêtu, & dont elle fait ſon Chevalier d'honneur.

Cette ſottiſe eſt ſur-tout familiére aux petits Bourgeois & aux Artiſans. Les uns & les autres ſe ruinent, s'habillent mal, vivent chichement pour donner à leurs femmes, (& à quel-

les femmes?) des robes & des parures plus brillantes que n'en portoient les Reines au commencement du siècle passé. S'ils croient par-là s'en faire aimer, je les avertis qu'ils sont bien loin de compte. Elles les mépriſent, elles les dédaignent; il n'y a ſi petite Bourgeoiſe ou Artiſane, lorſqu'elle eſt *endimanchée* & vêtue en Dame d'importance, qui ne ſe flatte de faire au moins la conquête d'un *Plumet*. Ces idiots font-ils attention qu'ils fourniſſent à leurs femmes des armes contre eux-mêmes? ☞ *George* ſeroit-il la fable de ſon quartier, s'il n'avoit pas eu la fatuité de faire porter à ſa ſervante, qu'il a épouſée, un colier de perles & des girandoles?

La plupart, & preſque tous les hommes, s'imaginent que le moyen le plus court pour faire ſa fortune, c'eſt d'épouſer ce qu'ils appellent un bon parti, c'eſt-à-dire, une femme riche. Il eſt néanmoins conſtant que l'on voit plus de fortunes faites & bien établies parmi ceux qui ſe ſont mariés à leur gré, & ſans aucune vue d'intérêt, que parmi ceux qui ſe ſont laiſſés éblouir par l'éclat d'une riche dot. Il eſt bien rare qu'une femme riche plaiſe long-tems; parce que ſe perſuadant que ſon mari lui a obligation de ſa fortune, elle en conçoit dans ſon intérieur un orgueil qui la porte à exiger de ſon mari une injuſte & baſſe ſervitude. *Une femme riche* eſt un mal inſolent*, dit un Ancien. Il y en a peu, il n'y en a point qui ne veuille dominer quand ſon mari lui doit ce qu'il a, & ce qu'il eſt. Or dès qu'une femme veut dominer, elle eſt néceſſairement haïe. ☞ *Fabrice* après cinq ans d'aſ-

* *Intolerabilius nihil eſt quàm fœmina dives.* Juvenal. Satyr. VI. 460.

ſiduités & de ſoins, eſt enfin reſté maître du champ de bataille. Il a *débuſqué* tous ſes rivaux, & depuis ſix mois ou environ, *Iſméne*, cette riche héritiére, lui a donné ſa main avec cinquante mille livres de rente. *Fabrice* parle déja de ſe ſéparer; il ne peut vivre avec elle; & la raiſon, me direz-vous? c'eſt qu'il lui doit ſa fortune.

Si une femme que nous épouſons avec rien, & que nous mettons ſur le bon pied, devient aſſez ſouvent d'une inſolence inſupportable, à combien plus forte raiſon, celle qui procure le même avantage à un homme, ſera-t'elle impérieuſe, arrogante, altiére?

Une femme d'un eſprit docile, doux, complaiſant, avec peu de bien, eſt ſans doute préférable à une femme riche & fiére. Il n'y a que la complaiſance mutuelle qui opére le bonheur du mariage, & par une ſuite néceſſaire l'élévation à la fortune. Tout homme troublé au dedans, ne peut jamais ſe pouſſer au dehors. C'eſt ce que *Plaute* fait dire à un de ſes Acteurs: *J'ai échangé ma liberté contre une dot.* Ne devroit-on pas examiner avant toutes choſes, non le bien d'une femme que l'on recherche, mais le caractère de ſon eſprit & de ſes mœurs, & préférer la douceur & la complaiſance à ſon bien tel qu'il ſoit? C'eſt par cette heureuſe qualité que *Livie* charma *Auguſte*, & qu'elle regna ſur le Maître du monde, au lieu que l'impérieuſe *Scribonie* en fut répudiée.

On dit que quand les Africains veulent acheter un cheval, ils font mettre ſur lui une couverture qui en cache la tête & le corps, & n'en laiſſe voir que les jambes, de crainte qu'un

corps bien fait ne leur faſſe acheter des jambes vicieuſes. On pourroit, ce ſemble, par comparaiſon, uſer de cette précaution dans le mariage. Il faudroit mettre un voile ſur les richeſſes de la femme avec laquelle on veut ſe lier, & n'examiner que ſon caractère & ſon cœur, de peur que ſon bien ne nous aveugle, & ne nous faſſe tomber dans les liens d'un hypocondriaque.

La patience & la hardieſſe ſont auſſi d'une néceſſité indiſpenſable pour avancer ſa fortune; la patience ſur-tout, afin d'attendre ſans ſe rebuter le moment favorable; la hardieſſe, pour que notre timidité ne nous le faſſe pas manquer lorſqu'il ſe préſente.

Ce qui perd la plupart des aſpirans à la fortune, eſt l'impatiente avidité qu'ils ont de la faire promptement. *Celui qui veut devenir riche, veut le devenir tout-à-coup.* Et voilà la cauſe fréquente de leur ruine. Le chemin qui conduit au Palais de la fortune, eſt gliſſant; celui qui ſe hâte trop, ne manque pas de tomber, & d'ailleurs on n'a pas ordinairement bonne opinion de ceux qui deviennent trop tôt riches. ☞ *Fabien*, dans un état médiocre, étoit regardé comme un modèle de probité; tout le monde élevoit ſa droiture, ſon équité, ſa candeur. Il eſt devenu ſuſpect; ſa fortune a été trop prompte.

La patience conſiſte non-ſeulement à ne point précipiter nos déſirs, mais encore à ſouffrir patiemment les injures, remerciant même quelquefois ceux qui nous les font. Il eſt non-ſeulement avantageux pour l'ordinaire de ne point relever une injure, mais ſouvent il eſt à

propos de n'en point parler. Il n'y a rien qui apporte plus d'obſtacle à notre avancement, que de déplaire à ceux qui ont du crédit; rien qui nous attire plus leur haine, que de vouloir nous ériger en cenſeurs de leurs actions. ☞ *Marcel*, après pluſieurs années d'aſſiduité auprès de ſon Patron, s'eſt brouillé avec lui, lorſqu'il étoit ſur le point d'en obtenir un emploi conſidérable. Il a reſſemblé à ces valets qui ſe font chaſſer la veille des étrennes.

Lorſque nous attendons un ſervice important de quelqu'un, la prudence veut que nous diſſimulions adroitement ſes impertinences & ſes bruſqueries. Soyons aſſidus auprès de lui, & ne nous rebutons pas d'une lenteur qu'il n'affecte quelquefois que pour nous éprouver. Cette aſſiduité doit être fondée ſur trois raiſons. La premiére, afin de mieux marquer notre zèle; l'autre, pour empêcher que nos ennemis ne profitent de notre abſence; la derniére, afin d'être toujours à portée de ſaiſir les occaſions favorables qui ſe préſentent.

La hardieſſe eſt une liberté de ſe produire ſoi-même auprès de ceux qui peuvent ſervir à notre avancement: elle a pour défaut la honte niaiſe, & pour excès, l'effronterie jointe à l'importunité. ☞ *Eraſte* & *Valére* faiſoient leur cour au même Miniſtre; le premier, timide, honteux, emprunté, n'y alloit que rarement; il a été oublié; l'autre, ſuffiſant, préſomptueux, libre, effronté, y alloit trop ſouvent; il s'eſt fait chaſſer.

La hardieſſe honnête ſoutient la patience, & empêche que l'on ne ſe rebute des premiers refus: jointe à la perſévérance, elle nous procure

cure tôt ou tard ce que nous demandons; mais il faut que cette hardieſſe ſoit prudente, & accompagnée d'une grande modeſtie. Son propre eſt d'empêcher qu'une lâche timidité ne rende inutiles les heureuſes conjonctures.

L'art d'aimer & celui de faire ſa fortune, eſt à peu près le même. Les amans & les aſpirans à la fortune ont cela de commun, que les uns & les autres ſont pour l'ordinaire auſſi conſternés, lorſque le ſuccès n'a pas répondu à leur attente, qu'ils deviennent fiers & inſolens lorſque tout leur rit.

Fortune dans l'Epée.

La gloire que l'on aquiert par les armes, eſt celle qui fait les Héros : elle eſt infiniment ſupérieure à toute autre, puiſqu'on ne l'obtient qu'au prix du ſang, & d'une vie que l'on expoſe mille fois pour y parvenir.

Celui qui veut réuſſir dans cette profeſſion, doit y entrer par la voie du cœur, & ſe mettre au ſervice dès qu'il peut monter à cheval. Comme le plus ſouvent l'on ne s'avance que ſelon ſon rang, plutôt on part, & plutôt on arrive au but. La nuit ſurprend ceux qui attendent le déclin du jour pour ſe mettre en route.

La vocation à l'état militaire, que j'appelle la voie du cœur, eſt la véritable bravoure : elle conſiſte dans une intrépidité d'ame, qui fait que quoique nous voyions & connoiſſions le péril, nous ſommes toutefois déterminés à nous y expoſer avec prudence & par un principe d'honneur. Celui qui s'engage dans le péril avec diſcernement & par devoir, y conſerve toute

ſa préſence d'eſprit. C'eſt un avantage que ne peuvent avoir trois ſortes de perſonnes; le téméraire, le poltron & le faux brave.

Le téméraire eſt celui qui ſe jette dans le péril ſans le connoître, & ſans y être guidé par la prudence, qui conſiſte à meſurer avec juſteſſe ſes forces à celles de ſon ennemi. Ce n'eſt pas que la témérité ſoit toujours & en toute occaſion à rejetter; car, à tout conſidérer, il vaut mieux qu'un ſoldat péche par excès que par défaut. D'un ☞ *Léandre*, d'un téméraire, on en pourroit faire un vrai brave, en retranchant ce qu'il y a de trop; mais d'un ☞ *Cratin*, d'un poltron, l'on n'en pourroit jamais faire un vaillant homme. Il eſt plus aiſé de retrancher que d'ajouter.

Cratin eſt donc un poltron en ce que la connoiſſance du péril l'excite intérieurement à l'éviter. Son jugement & ſon imagination préoccupés par la crainte, le lui groſſiſſent à meſure qu'il approche, & lui donnent une entiére défiance de ſes forces. Il ne dit pas que c'eſt parce qu'il craint; mais il ſe retranche ſur la prudence; il éléve cette vertu, & en fait l'éloge. Une retraite honnête, dit-il, n'eſt-elle pas quelquefois plus avantageuſe qu'une victoire? Si nous avançons, tout eſt perdu. Quelle témérité d'oſer attaquer l'ennemi avec des forces ſi inégales! c'eſt chercher à lui donner une victoire complette... Il enviſage l'armée ennemie; la peur eſt une ivreſſe qui double, qui triple les objets; dix mille hommes lui en paroiſſent trente mille, & nous n'en avons pas quinze, s'écrie-t'il, & encore tous ſoldats neufs! Il découvre au loin des troupeaux de bœufs & de moutons

qui arrivent au camp; ſon imagination les habille auſſi-tôt en hommes de guerre, il diſtingue la cavalerie d'avec l'infanterie, il voit même flotter les drapeaux; ils approchent, il entend déja le bruit des tambours & des trompettes; c'eſt un renfort qui vient à l'ennemi; il faut périr, ſi on l'attend; ſauve qui peut... Alors ſans ſe ſoucier, ni de la honte, ni de l'infamie, il prend la fuite, & il eſt à dix lieues delà qu'il tremble encore.

Un ☞ *Thraſon*, un faux brave, un hypocrite, en matiére de cœur, eſt d'une toute autre eſpèce, du moins en apparence. Il eſt *Cratin*, c'eſt-à-dire, poltron au fond de l'ame; mais il ne met pas comme lui, ou plutôt il ne croit pas mettre ſa lâcheté en évidence; il parle au contraire en homme intrépide, que l'honneur & la belle gloire emportent. Il tonne, il foudroie; la vie ne lui eſt rien. Il encourage ceux qui paroiſſent craindre, & qui n'ont pas ſi peur que lui. Il traite leur prudence de foibleſſe, il s'en moque. Quoi de plus glorieux, dit-il, que d'être trouvé parmi les morts, étendu généreuſement ſur le champ de bataille, ou mieux de revenir chez ſoi couvert de lauriers, de palmes & d'illuſtres bleſſures! La victoire eſt certaine, l'ennemi eſt beaucoup plus foible, moins nombreux, moins aguerri, plus mal poſté.... Il tremble, il plie, il recule, il va ſe diſſiper de lui-même, ſans que l'on ſe donne la peine d'en venir aux mains, (il ne ſeroit pas fâché que l'on prît ce dernier parti.) Il n'y a perſonne de tous ceux qui ne le connoitroient pas, qui ne prît *Thraſon* avant l'action, pour un *Bayard*; tant qu'il ſe perſuade, qu'il eſt bien convaincu

par ſes propres yeux, qu'il n'y a rien à craindre; c'eſt un *Tancrède*, un *Roland*, dont on ne peut modérer l'ardeur bouillante & martiale: il pouſſe ſa prétendue bravoure juſqu'à la fureur, juſqu'à la frénéſie.... Mais cependant l'ennemi approche, & en bonne contenance; il fait mine de vouloir attaquer; il faut avancer & en venir aux mains; *Thraſon* eſt commandé pour aller envelopper un détachement; il héſite, il tremble, il pâlit, le maſque tombe & laiſſe voir *Cratin* à découvert.... Un *Thraſon* eſt encore un homme terrible, redoutable dans une Ville emportée d'aſſaut; en tems de paix, dans un quartier d'hyver; dans un paſſage, il eſt le fléau du Bourgeois & du Payſan, & la terreur de ceux à qui il commande. Il eſt dur, cruel, impitoyable, inhumain, barbare; il foule, il accable les foibles... Eſt-il en différend avec quelqu'un qui lui reſſemble, qu'il croie encore plus poltron que lui, il eſt inſolent, fier, altier, intraitable: mais s'il ſe trouve avec un homme qui ne le craigne point, qu'il connoiſſe pour un vrai brave, *Thraſon* eſt ſouple, doux, traitable; il plie, & ſouffre même lâchement ce qu'il fait ſouffrir à ceux qui ont la foibleſſe de le craindre. Il eſt comme le baſſin d'une balance.

Quoique ☞ *Clitandre*, ou le vrai brave s'expoſe au péril avec connoiſſance, jugement & prudence, ce n'eſt pourtant pas ſans émotion intérieure. Tout homme, tel qu'il puiſſe être, (à moins qu'il ne ſoit un fou,) ſent la nature ſe remuer à la vue du danger. Il y a dans tous les hommes un déſir général de ſe conſerver, que la Nature elle-même leur a imprimé, &

que tout raiſonnement imaginable ne peut ſupprimer. *Clitandre* ſent donc cette ſecrète émotion; mais l'honneur dont il eſt plein, la confiance raiſonnable qu'il a en ſes propres forces, le déſir de vaincre ſon ennemi, qu'il ſait n'être point invincible, la vue de ſon devoir, tout cela réuni, triomphe de ſon émotion. Ce mouvement ſecret ne l'agite que lorſqu'il marche à l'action; mais il ne la connoit plus dans l'action même. Au lieu que le poltron & le faux brave ſont plus conſternés dans l'action qu'auparavant. Le faux brave a une langue pleine de vent, & des pieds qui ne ſont propres qu'à fuir. Le poltron ſent plus d'émotion, parce que l'appréhenſion du mal eſt plus forte en lui qu'auparavant; mais ils redeviennent hardis l'un & l'autre, lorſque le calme a ſuccédé à la tempête.

Pour s'élever par le vrai mérite plutôt que par le miracle d'une faveur aveugle, il faut poſer pour premier fondement, que ſi l'on veut faire ſa fortune dans l'Epée, on doit avoir ſur toutes choſes une valeur à l'épreuve; mais on ne ſe la donne point; elle ne s'aquiert pas même. On a donné au courage & à la bravoure le nom de *valeur*, parce que c'eſt par-là que l'on détermine ce que vaut un homme d'Epée. La bravoure eſt l'attribut eſſentiel du militaire; mais cette qualité doit être accompagnée de prudence & de modération, les occaſions de faire des folies étant plus fréquentes dans cet état qu'en tout autre.

L'Amour, la table, le jeu, le point d'honneur, dont on ſe fait ſouvent une idée auſſi ſotte que fauſſe, le déſir aveugle de paſſer pour

brave, ſont autant d'écueils où la fortune de l'homme d'Epée vient ſe briſer.

Le véritable point d'honneur n'eſt point de ſe couper la gorge pour un ſujet frivole, quelquefois honteux; mais de vouer ſon ſang au ſervice de l'Etat, & non pas de le prodiguer par une fureur criminelle & brutale dans des querelles particuliéres. La furie du duel a été inconnue dans la République Romaine; du moins n'en trouve-t'on pas un ſeul exemple dans l'hiſtoire entre deux Romains. L'unique endroit où l'on en apperçoit quelque ombre, eſt à l'occaſion de deux Officiers, dont l'un qui ſe croyoit offenſé par l'autre, voulut, ſur le point qu'on alloit livrer un combat, obliger ſon ennemi à ſe battre contre lui; mais le ſage Romain lui fit cette réponſe: Nous allons charger nos ennemis communs, combattons avec vigueur, à qui en tuera le plus.

Cette fureur ne s'eſt donc fait connoître dans l'Empire Romain, qu'après l'inondation des Gots, & autres Barbares qui y amenerent cette frénéſie avec l'ignorance, & le mépris des arts & des ſciences.

Le premier & le véritable honneur conſiſte à ne point violer avec la Loi de l'Etat, les ordres du Souverain. L'infraction de cette Loi, en nous rendant criminels, donne une plus grande atteinte à notre honneur, que toutes les offenſes que nous pourrions recevoir d'un particulier. L'injure peut être réparée; mais l'infraction de la Loi ne le peut être que par la peine qu'elle impoſe.

La circonſpection dans les paroles eſt extrêmement néceſſaire, en ce qui regarde ceux

que l'autorité éléve au-deſſus de nous. C'eſt dans l'Epée principalement que l'on doit obſerver préciſément & à la lettre, la règle monachale : *Semper benedicere de Domino noſtro Priore.* Car il ne faut qu'un mot échappé indiſcrétement, pour renverſer la fortune la mieux diſpoſée. Nous n'avons que trop d'exemples de la vérité de cette maxime.

Un homme d'Epée ne doit point négliger les exercices propres à lui rendre le corps agile, ſouple, adroit, comme la Sale & le Manège. Ces exercices ſont le noviciat du Militaire. Il doit après cela s'appliquer à aquérir la connoiſſance de quatre choſes préliminaires, qui dans la ſuite aideront beaucoup à ſon avancement; la Géographie, l'Hiſtoire, les Mathématiques dont les Fortifications ſont la partie principale, & les Langues voiſines, ſur-tout l'Allemande. La Géographie eſt la bouſſole de l'Hiſtoire, & l'on ne ſauroit prendre aucun gout à l'une, ſi l'on n'a aucune connoiſſance de l'autre. La meilleure méthode pour bien apprendre la Géographie, eſt de commencer par l'Hydrographie.

Il eſt certain que dans l'Hiſtoire, un homme d'Epée peut prendre les ſentimens propres à ſoutenir ſon caractère avec honneur. Il y trouvera des modèles parmi les grands hommes, dont elle a immortaliſé le nom & les actions. C'eſt là que nourriſſant ſon eſprit d'un aliment auſſi agréable qu'utile, il fortifie ſon courage, forme ſon jugement, éveille ſon génie, anime ſon émulation, & s'affermit dans l'habitude heureuſe de toutes les vertus qui font les grands Capitaines. ☞ *Clitandre* joint à un courage élevé, une ſcience qui ne lui eſt point infé-

rieure; il ſeroit difficile de dire s'il manie mieux la plume que l'épée, s'il eſt plus propre au Camp qu'au Cabinet. Ici il eſt ſavant, là il eſt Héros. *Clitandre* eſt fait pour commander. ☞ *Léandre* eſt vaillant, intrépide, plein d'honneur; mais ignorant, il ne peut être que Soldat.

Les Guerres ſont l'ame des Hiſtoires. Alexandre avoit toujours l'Iliade ſous le chevet de ſon lit. C'étoit dans la lecture des combats d'Achille & des autres vaillans Grecs qu'il trouvoit le modèle de ſon intrépidité. Scipion faiſoit de l'Hiſtoire d'Alexandre, ce que celui-ci avoit fait de l'Hiſtoire d'Achille. Céſar pleura de jalouſie de ce qu'il n'avoit encore rien fait à l'âge qu'Alexandre avoit conquis la moitié du Monde. Les actions de ce même Céſar, qu'il a écrites lui-même avec une ſimplicité ſi noble, ont été d'utiles leçons aux grands hommes qui l'ont ſuivi depuis.

Lorſqu'un homme qui entre dans l'Epée ſe ſent aſſez de cette intrépidité & de ce génie qui eſt propre aux Mathématiques, & ſur-tout aux Fortifications, il ne doit pas manquer d'en faire le principal inſtrument de ſa fortune. Cette voie à la vérité eſt plus périlleuſe que les autres; mais elle abrége bien plus le chemin; & pourvu que le mouſquet ou le canon donnent un peu de loiſir à l'ingénieur, il ſe voit bientôt avancé.

La Langue Allemande eſt d'une grande utilité au Militaire; elle eſt preſque entendue partout, & la quantité des Etats qui la parlent, donnent à un homme qui la ſait parfaitement, une grande facilité pour ſe traveſtir dans les occaſions. Avec la Langue Françoiſe & la Lan-

gue Allemande on peut certainement voyager par toute l'Europe. Sans celle-ci on ne peut être bon Eſpion, & ſans l'autre, on ne peut être habile Négociateur.

Un jeune homme qui entre dans les troupes & qui voudra s'avancer, ne fera pas un pas ſans ouvrir les yeux pour s'inſtruire; il étudiera ſoigneuſement, non pas pour les critiquer, comme il eſt aſſez ordinaire; mais pour en faire ſon profit, les démarches des Chefs; il en pénétrera, s'il ſe peut, les raiſons; il réfléchira ſur les avantages & les inconvéniens qui en arrivent.

Entre les grands Officiers, il s'en propoſera un dont la conduite lui paroîtra la plus digne d'être imitée, & qui aura le plus de rapport à ſon génie, pour en faire ſon modèle. ☞ *Théaméne* a étudié *Clitandre* avec tant de ſoin; il a ſi bien corrigé ſes propres défauts ſur les vertus de ce grand homme, que l'on reconnoit le modèle dans la copie, & la copie dans le modèle.

Les qualités eſſentielles dans un homme d'Epée peuvent ſe réduire à cinq. Maintenir le ſoldat dans la diſcipline avec une ſévérité qui tienne le milieu entre la dureté & la facile indulgence. Il y a des occaſions où il faut affecter de la dureté; d'autres, où il faut être ferme & rigoureux; & quelques-unes enfin où il faut un peu ſe relâcher: c'eſt la néceſſité qui doit preſcrire des règles à la prudence. La bonne diſcipline parmi le ſoldat, eſt le fondement de toutes choſes. Le ſoldat mal diſcipliné, perd ſon Officier par ſa deſobéiſſance & ſa déſertion, ſans que celui-ci en puiſſe appeller. Que l'Officier ſe faſſe tout à la fois craindre & aimer de

ſon ſoldat; qu'il ſoit bon, mais fier avec lui, compatiſſant lorſqu'il ſouffre, rigoureux lorſqu'il péche; qu'il l'entretienne dans un travail aſſidu, afin de ne pas le laiſſer amollir par l'oiſiveté; qu'il ait ſoin de le faire ſubſiſter, & de l'entretenir proprement.

Un bon Officier ne manquera pas d'obſerver avec attention la marche générale d'une armée; il examinera quelles meſures prennent les Généraux, ſuivant la force ou la foibleſſe de leur armée, ſuivant le poſte qu'elle occupe; il remarquera avec ſoin l'ordre de la marche, la ſûreté & commodité du campement.

Pour aquérir la capacité ſur le fait des batailles, il ne ſuffit pas d'étudier avec une attention extraordinaire, quelle eſt la conduite des grands Capitaines, non-ſeulement dans les actions d'éclat, mais dans les moindres rencontres, qui bien ſouvent ſont en petit les images fidèles des grandes batailles.

Perſonne n'ignore qu'une telle capacité ſe diviſe en trois tems; en ce qui précéde l'action, en ce qui l'accompagne, en ce qui la ſuit. Ce qui précède l'action conſiſte à bien connoître ſes forces, & celles de ſon ennemi; à choiſir un terrain avantageux, à diſpoſer ſon monde avec jugement, à entretenir les eſprits dans une aſſurance preſque certaine de la victoire; à quoi l'on peut ajouter l'utile précaution de s'aſſurer d'une bonne retraite, en cas que l'on ſoit battu.

La capacité dans l'action peut ſe réduire à ſavoir charger à propos, ſoutenir avec fermeté, ſecourir ce qui peut s'affoiblir, rallier ce qui eſt rompu, enfoncer l'ennemi, profiter de ſon déſordre, & rétablir le ſien promptement.

Quant à ce qui ſuit l'action, il ſe réduit, ſelon les événemens, à deux points uniques; pouſſer ſa victoire, ou aſſurer ſa retraite. C'eſt la prudence & la néceſſité qui doivent décider.

Que l'on ne déſeſpère point pour la perte d'un combat. Tel eſt battu aujourd'hui qui battra demain. Les Romains après la bataille de Cannes qui leur fut ſi funeſte, complimenterent le Conſul ſur ce qu'il avoit fait une retraite glorieuſe avec les débris de ſon armée. Il y a bien plus de gloire & d'utilité dans une retraite faite à propos, que dans une victoire mal ménagée. Capoue fut l'écueil du bonheur d'Annibal.

Pour l'attaque ou la défenſe d'une Place, un Officier doit être inſtruit de trois choſes. Qu'il ſache premiérement ce qu'il lui faut de troupes, ſoit pour attaquer, ſoit pour défendre, quelles munitions de bouche & de guerre lui ſont néceſſaires, & d'où il peut les tirer.

Un Officier qui veut s'avancer doit abſolument ſe faire des Patrons qui prônent & qui faſſent valoir ſes ſervices. Il eſt très-néceſſaire qu'il ſe faſſe connoître de ceux qui peuvent l'élever, & qui ſont prépoſés pour la direction de la guerre. ☞ *Licandre* paſſe pour un aſſez mauvais ſoldat; il n'a point de capacité, & il doit plus au bonheur qu'à ſon habileté le ſuccès de quelques entrepriſes. Il s'avance cependant, il ſe voit en paſſe de prétendre à des poſtes diſtingués. Ce qu'il a fait, bien examiné, peut ſe réduire à rien; mais il a fait valoir ce *rien*. Il a eu des gens qui l'ont fait remarquer, qui l'ont groſſi aux yeux de ceux qui ſont les Maîtres de la fortune, & les diſtributeurs des graces. ☞ *Argaſte* a de la valeur, de la

capacité, de la prudence; il a tout ce que *Licandre* n'a pas : mais comme il ſe contente de bien faire, & qu'il en reſte là, il n'a pas auſſi tout ce qu'a *Licandre*.

Qu'un Officier ne montre point de dépit, & ne faſſe point paroître de chagrin, lorſqu'on lui préfère ſes inférieurs; lorſqu'il voit des *Therſites* lui paſſer ſur le ventre. ☞ *Licaſte* à la veille d'être avancé s'impatiente; il ſe plaint hautement qu'on lui fait un paſſe-droit, qu'on l'oublie; il vante ſes ſervices, il les étale. Un jour de plus, une indiſcrétion de moins, & *Licaſte* avoit ce qu'il demandoit.

Les graces du Prince ſont gratuites comme celles du Ciel; & d'ailleurs lorſqu'un Souverain fait marcher à grands pas à la fortune, ceux qu'il diſtingue, il a ſans doute ſes raiſons; & ces raiſons telles qu'elles ſoient, ce n'eſt pas à nous à les pénétrer. Qu'a fait ☞ *Cléanthe*, direz-vous, qui puiſſe lui mériter une diſtinction ſi glorieuſe? Il a donné un avis ſecret & important; il s'eſt aquitté avec autant de prudence que de bonheur d'un emploi qui n'a point paru à vos yeux; il en a plus fait que vous.

Doit-on exiger de l'équité de ſon Maître, ce que l'on ne doit attendre que de ſa bonté?.. Nous ne ſommes plus dans ces tems malheureux où l'on s'enfermoit dans une Place pour y capituler avec ſon Souverain. La juſte puiſſance du Monarque a établi un ſi bel ordre dans ſes Etats, une harmonie ſi admirable de ſubordination, que l'on ne peut concevoir l'idée de la dérégler ſans ſe perdre.

Chaque Sujet peut rendre utilement ſervice; chaque Officier porte ſon bras pour ſoutenir la

gloire de la Monarchie; mais il n'y a point de Sujet, il n'y a point d'Officier en particulier qui oſe ſe croire néceſſaire, & dont l'Etat ne puiſſe fort aiſément ſe paſſer. ☞ *Dorante* s'eſt retiré par mécontentement; mille autres qui le valoient bien, ſe ſont préſentés pour le remplacer, & n'ont point été agréés. Le chagrin n'opére de mal qu'à celui qui le conçoit.

Enfin, une des principales qualités que doit avoir un Officier, c'eſt d'être attentif à la ſubſiſtance des troupes. Le Grand *Guſtave*, qui fut la terreur de l'Empire, diſoit qu'une armée étoit un monſtre, dont le ventre étoit la partie la plus importante; que l'on n'avoit pas tous les jours beſoin de bras; mais qu'il falloit manger tous les jours.

Qu'un Officier pour derniére maxime emploie rarement ſa faveur & ſon crédit pour des Sujets qui n'ont rien par eux-mêmes qui puiſſe les pouſſer & les mettre en état de lui rendre la pareille dans l'occaſion. Tout ce qu'on demande à la Cour, tient lieu de quelque choſe. On n'a ſouvent pas trop du crédit de ſes patrons pour ſoi-même. Il ne doit cependant pas faire difficulté de s'employer pour le mérite: la faveur que l'on procure à un homme dont ſes qualités le rendent digne, fait honneur, & la reconnoiſſance qu'il en conſerve paie avec uſure le ſervice qu'on lui rend.

Fortune dans la Robe.

La Robe eſt plutôt le lit de repos d'une fortune déja faite, que la porte pour y parvenir. Tout homme qui embraſſe la profeſſion de la

Robe, & qui ne ſe ſent pas dans ſa bourſe de-quoi ſe pouſſer au plus haut dégré, doit mettre toute ambition ſous ſes pieds, & ne penſer qu'à maintenir tranquilement par ſa probité la fortune qu'il a dans le poſte où il ſe trouve. Toute Charge qui s'achéte & qui ſe vend, ne fait point la fortune d'un homme, puiſqu'avant de l'acheter, il en a le prix qui le rend auſſi riche, & ſouvent bien plus que la Charge même.

Il y a quatre états différens dans la Robe; le premier eſt de ceux qui pénétrés d'ambition, aſpirent à une fortune élevée; le ſecond eſt de ceux qui ſans ambition ne penſent qu'à couler tranquilement leurs jours dans les Charges qu'ils ont priſes, & à y maintenir avec honneur la fortune dont ils jouiſſent. Le troiſième eſt de ceux qui ne pouvant ou ne voulant acheter aucune Charge, s'efforcent par leur génie de rendre leur fortune meilleure : & le dernier eſt de ceux que l'argent a revêtus de certains Emplois qui n'ont pour but que l'intérêt.

Dès que l'on entre dans la Robe avec quelque ambition, l'on ne doit pas ſe moins propoſer que de ſe mettre en état d'obtenir le poſte le plus éminent. Comme à Rome le ſacré Collége eſt la porte la plus prochaine & la plus ordinaire pour parvenir au Pontificat, de même le Conſiſtoire ſacré du Monarque eſt le pas le plus prochain pour arriver à ce qu'il a de plus élevé. ☞. *Fauſte* à qui ſon mérite & ſa probité invariable, ont fait obtenir l'Intendance d'une Province, y ſoutient cette même réputation de vertu que perſonne ne lui conteſta jamais. Il y tient une conduite qui, ſans préjudicier aux intérêts du Prince, le rend agréable, aimable,

cher aux Peuples. Il a trouvé un ſecret inconnu à beaucoup d'autres, qui conſiſte à ne rien négliger de ce qui regarde le Prince ſans devenir odieux aux Sujets ; un fonds de deſintéreſſement & d'équité le lui a fourni. *Fauſte* a une connoiſſance parfaite de la Province ſur laquelle il a inſpection ; il ſait ce qu'elle peut & ce qu'elle ne peut pas ; les commerces qui l'enrichiſſent, & ceux qui l'épuiſent : il facilite les uns, & empêche les autres. Il pénétre le génie des Peuples, & entre dans la diſtinction particuliére de ceux qui ont le plus de crédit dans les Villes de la Province, afin de connoître les ſervices que le Prince en peut tirer dans l'occaſion. Il leur rend à la Cour les bons offices que leur zèle & leur fidélité ont droit d'en attendre. *Fauſte* apporte une diligence exacte à la prompte expédition des affaires, & en rend un compte précis & fidèle au Miniſtre. Il remplit les fonctions de ſa Charge avec une fermeté inébranlable. Sa vigilance prévient tout ce qui pourroit apporter du trouble ou du retardement au ſervice public, & ſa ſageſſe y trouve les remèdes les plus convenables. Inſenſible aux attraits de l'or, l'intérêt de l'Etat eſt l'ame de toutes ſes actions. Il ſoutient ſa dignité, non-ſeulement ſans avarice, mais encore avec ſplendeur ; & cette ſplendeur doit tout à la gravité, rien à l'orgueil ni au faſte. Il a un abord aiſé, l'oreille patiente, l'accueil doux & engageant ; il eſt toujours prêt à faire plaiſir, tant que ſon devoir n'y eſt pas intéreſſé ; en ſorte que lorſque le tems ſera venu de recompenſer ſes ſervices, par des places plus diſtinguées, la Province ne le verra partir qu'avec douleur, & le regrettera

long-tems, ſi ſon Succeſſeur ne lui reſſemble pas.

Le Roi ne peut faire un plus grand honneur à un Sujet, que de lui donner un caractère repréſentatif de ſa perſonne, en lui faiſant confidence de ſon ſecret, & en dépoſant entre ſes mains l'intérêt général de ſon état; ce qui ſe fait par l'Ambaſſade.

Il y en a de deux ſortes; l'une eſt préciſément pour l'honneur & la cérémonie; l'autre proprement pour la Négociation. La premiére demande ordinairement des gens d'Epée, & quelquefois d'Egliſe; l'on confie preſque toujours la derniére aux gens de Robe. ☞ *Félix*, qui parmi ceux-ci a été revêtu du caractère d'Ambaſſadeur, a tout à la fois le jugement très-profond & l'imagination fort vive. Par celle-ci, il a démêlé les pièges que l'on a voulu lui tendre, & a trouvé des expédiens pour aider & faciliter ſa négociation; par l'autre, il a diſcerné avec ſolidité tout ce qui pouvoit contribuer à l'avantage de ſon Maître, juſques dans les moindres circonſtances. Il a été d'un ſecret impénétrable, comme d'une adreſſe ſubtile à pénétrer le ſecret des autres & à démêler ce qu'on a voulu lui cacher: il poſſède à fond la connoiſſance des intérêts, non-ſeulement de l'Etat où il a été envoyé, mais généralement de tous les Princes: il a l'eſprit ſouple; mais il a accompagné cette ſoupleſſe de prudence, afin d'éviter toutes les occaſions de commettre mal à propos ſon caractère, qu'il a ſoutenu avec une fermeté rigoureuſe, n'ayant rien relâché des honneurs qui lui étoient dûs: il ſavoit que la molleſſe d'un Ambaſſadeur ſur ce qui lui appartient, entraîne ſouvent de fâcheuſes conſéquences.

quences. Afin de faire honneur à ſa dignité, & de montrer en même-tems aux Peuples chez leſquels il réſidoit, qu'il a l'ame grande, généreuſe & libérale, ſa dépenſe a été ſplendide ſans profuſion : il eſt vrai qu'il n'a pas épargné l'argent pour avoir des gens affidés qui ne le trompaſſent point, parce qu'il n'ignoroit pas qu'un tel avantage ne ſe peut trop acheter. *Félix* de retour de ſa Négociation, qu'il a heureuſement terminée, a reçu de ſon Maître des recompenſes proportionnées à l'importance des ſervices qu'il lui a rendus.

Il n'y a rien de ſi borné que la fortune d'un homme de Robe dans le ſecond Etat. Tout ce qu'il peut faire, eſt de ſe donner une Charge ſuivant le bien qu'il poſsède, & de prendre garde de ne point ſe ruiner, en ſervant le Public dans un Emploi infructueux. Il doit auſſi ſe faire une grande & bonne réputation. L'honneur & la probité ſont le partage de la Robe : elle laiſſe à la Finance & au Commerce l'intérêt qu'elle met au-deſſous d'elle.

Si l'homme de Robe n'a pas aſſez de bien pour ſoutenir la dignité de ſa Charge, il faut néceſſairement qu'il ſe ruine, ou qu'il la vende pour payer ſes dettes, ou bien qu'il prenne des travers pour s'enrichir, & c'eſt ce qu'il doit éviter. La premiére diſpoſition à bien faire, c'eſt de n'avoir pas beſoin de mal faire; *ſouvent l'extrême juſtice eſt une extrême injuſtice.* Si la prudence, le bon ſens, & la *rectitude* d'ame ne tempéroient pas quelquefois la rigueur du droit, à force de vouloir être juſte, on deviendroit injuſte. L'on peint ordinairement la Juſtice ſans yeux, afin que la conſidération des

perſonnes ne puiſſe la détourner du chemin de l'équité.

Il y a des circonſtances où le Magiſtrat peut & doit faire diſtinction du mérite, afin de ne pas confondre par des Jugemens ſemblables, l'honnête homme & celui qui ne l'eſt pas. La prévention eſt un dangereux écueil qu'il doit éviter : elle nait de trois choſes; de la préſomption qu'a le Juge que l'on n'oſeroit lui en impoſer, à cauſe des égards & du reſpect qu'on lui doit; de la pente naturelle que l'on a à croire plutôt le mal que le bien; & enfin de la vaine gloire, ou plutôt de la mauvaiſe honte que nous avons de condamner un ſentiment que nous avons une fois pris.

Si ſur un premier rapport, nous prenons une impreſſion fixe, nous ne laiſſons point de place à la vérité; & de quelques preuves qu'elle s'appuie, elle trouve que toutes les entrées lui ſont fermées.

Fortune dans le Commerce.

La richeſſe du Marchand eſt celle de la Monarchie; plus le Commerce fleurit dans un Etat, & plus ce même Etat eſt riche, puiſſant & invincible.

Le Roi de Perſe a érigé une Charge ſous le titre de Directeur-Général du Commerce, avec la qualité de Conſeiller d'Etat, ayant ſéance dans le Conſeil, & que l'on peut appeller le Miniſtre du Négoce. On choiſit pour remplir cette place, un homme qui après avoir paſſé par tous les dégrés & honneurs que peut donner le Commerce, s'eſt aquis des lumiéres & une ca-

pacité qui le rendent propre à s'aquitter avec ſuccès d'un Emploi auſſi important. Il eſt le Chef d'une Compagnie compoſée de vingt-quatre hommes, qui ſont comme ſes Conſeillers, & que l'on choiſit entre les plus anciens Marchands, les plus habiles, & de la plus grande probité, âgés du moins de cinquante ans, qui en aient paſſé vingt-cinq dans le négoce, & qui ſoient devenus riches dans l'état qu'ils quittent. On les prend de toutes les Provinces & de différens négoces. Ils ont chacun mille ſequins d'appointemens; le Surintendant en a ſoixante mille : ce qui monte à la ſomme de ſoixante mille écus, qui eſt payée par le Corps de Marchands d'Iſpaham, ſur un fonds établi pour ce ſujet. Ils s'aſſemblent de deux jours l'un, & quelquefois plus ſouvent, ſelon la néceſſité, pour examiner tout ce qui peut être ou avantageux, ou préjudiciable au Public & aux Particuliers dans toutes ſortes de Commerces.

Les Négocians peuvent s'adreſſer à eux pour leur donner des mémoires remplis d'avis & de propoſitions, qui tendent à établir ou à ſupprimer certains négoces. Le Conſeiller qui s'eſt chargé du Mémoire, ſelon ſon Département de Province ou de Négoce, en fait ſon rapport à la Chambre; ſur quoi, après avoir délibéré, le Surintendant du Commerce, bien inſtruit de tout, entre au Conſeil, & après avoir rapporté l'avis de la Compagnie, le Roi en ſon Conſeil, prend telle réſolution qu'il juge à propos.

La premiére & la principale vertu d'un Négociant, c'eſt la bonne foi; c'eſt elle qui donne le crédit, & le crédit la fortune. Sitôt qu'un

Marchand fait le moindre faux pas, ſitôt qu'il montre le moindre biaiſement, dans ſa bonne foi, toute ſa réputation tombe, & avec elle, tout ce qu'il a de crédit.

Le mérite produit parmi les Négocians deux mauvais effets; l'envie & la crainte. L'envie, dans ceux qui ne peuvent atteindre à un ſemblable mérite; la crainte, dans ceux qui ſont établis & qui ont peur qu'en avançant un homme qui a plus d'eſprit & de mérite qu'eux, ils n'en ſoient à la fin ſupplantés. ☞ *Jourdain* avoit tout ce qu'il faut pour faire un parfait Négociant; de la droiture, de l'intelligence, de l'activité, de l'économie, de la douceur. Un ſeul point lui manquoit, un peu d'avance; il l'eût trouvée, s'il l'eût moins méritée; la rareté dans ſes talens les lui a rendus inutiles.

Le Négoce eſt, ou de choſes abſolument néceſſaires, ou de choſes abſolument ſuperflues, ou de celles qui tiennent le milieu entre ces deux extrêmités. Le Négoce de choſes qui ſont abſolument néceſſaires, produit ordinairement une fortune plus aſſurée, mais moins grande & moins prompte. Celui, au contraire, des choſes ſuperflues, produit un profit plus grand & plus prompt; mais plus hazardeux, parce qu'il n'eſt fondé que ſur la mode, le caprice & la fantaiſie. ☞ *Rollet* s'eſt ruiné en très-peu de tems, parce qu'il a voulu devenir riche en très-peu de tems: il a cru que la mode fixeroit ſon inconſtance en ſa faveur.

Un Marchand doit travailler à paſſer pour honnête homme & pour aiſé dans ſes affaires: ſans ces deux points, ſon crédit tombe. ☞ *Paul* eſt riche, puiſſant, bien fondé, perſonne ce-

pendant ne veut avoir affaire à lui : ſon avidité n'auroit-elle pas fait tort à ſon avarice? ☞ *Jaquin* eſt honnête homme, perſonne n'en doute; mais il n'a point de fonds. Sa probité lui eſt inutile, & fait à ſon égard le même effet que la fourberie.

La réputation d'honnête homme ne ſauroit être fondée que ſur la bonne foi. Celle d'homme aiſé dans ſes affaires, s'établit par une grande ponctualité à payer. Sans bonne foi, un Marchand ne va pas loin; il ſe fait connoître tôt ou tard, & il perd quelquefois en un ſeul jour, ce que la fraude n'avoit pu lui faire aquérir qu'en pluſieurs années. ☞ *Jérôme*, aſſocié depuis vingt ans avec un fourbe qui lui reſſembloit, étoit arrivé au Temple de la Fortune par un eſcalier à la dérobée. Opulent, il comptoit ne pouvoir jamais manquer, lorſque ſon fidèle Aſſocié lui a emporté les trois quarts de ſon bien par une banqueroute. Perſonne ne le plaint; oſeroit-il ſe plaindre?

La bonne foi & la ponctualité ſont, pour ainſi dire, les deux pivots ſur leſquels roule le crédit du Marchand. Quatre autres qualités lui ſont encore néceſſaires; la connoiſſance parfaite des marchandiſes, une grande prudence dans ce qu'il entreprend, beaucoup d'économie, la paix domeſtique, & le bon ordre dans ſa famille. ☞ *Chriſtophe* fait de grands gains en peu de jours; ſa femme dépenſe beaucoup en peu d'heures : l'un compenſe l'autre.

Nous revenons à la bonne foi, parce qu'elle eſt la maîtreſſe roue du Commerce, qui fait mouvoir & tourner toutes les autres, & que c'eſt ce qui manque quelquefois aux Marchands.

C'eſt ſur elle qu'eſt fondée la juſtice expéditive établie pour terminer toutes les conteſtations qui naiſſent entre les Négocians ſur le fait du Commerce : elle doit être la ſeule règle de leurs jugemens ; c'eſt elle qui en bannit la chicane & les formalités que la mauvaiſe foi a introduites dans les autres Tribunaux, où l'on ne cherche qu'à tromper les yeux des Juges, pour faire ſuccomber le droit ſous la formalité ; c'eſt elle qui eſt cauſe que le plus ſouvent les deux parties ſortent contentes de la Juriſdiction des Conſuls, & toutes deux mécontentes des autres Tribunaux, parce que la bonne foi portant une clarté vive, celui qui a ſuccombé aux Conſuls, ſe fait juſtice à lui-même, & reconnoit au moins intérieurement qu'il a tort.

En Turquie, c'eſt le ſeul bon ſens & la ſeule bonne foi qui vuident toutes les conteſtations.

Il y a certains Peuples qui ſe haïſſent mortellement, & qui, ſans aucune communication, négocient de la meilleure foi du monde. L'un de ces Peuples charge ſon vaiſſeau des marchandiſes qu'il veut vendre à l'autre. Les vaiſſeaux arrivent ; on deſcend ſans rencontrer qui que ce ſoit ; les marchandiſes débarquées ſont étalées ſur le bord ; les vaiſſeaux ſe retirent en mer pendant quelques jours ; la Nation vient, examine les marchandiſes ; chacun met à part ce qu'il déſire acheter, puis met à côté ce qu'il veut donner en échange, ou bien l'argent qu'il en offre pour le prix. Lorſque tout eſt en cet état, ils diſparoiſſent en donnant un ſignal. Les autres reviennent alors ; chacun va voir ce qu'on offre de ſa marchandiſe, ſoit en argent, ſoit en échange, & ſi la choſe propoſée l'accom-

mode, il l'emporte, & laiſſe ce qu'il avoit apporté : ſi, au contraire, ce qu'on lui propoſe n'eſt pas ſuffiſant, il le laiſſe ſur la place, & reprend le ſien.... Si ces deux Peuples, qui, quoique ennemis l'un de l'autre, en uſent avec tant de bonne foi, voyoient ce qui ſe pratique ici entre gens de la même Nation, de la même Profeſſion, entre parens & amis, que pourroient-ils penſer?

ENGAGEMENS.

Amour.

A Qui cette paſſion que nous nommons Amour, n'eſt-elle pas connue? A qui n'eſt-elle pas inconnue? Tout le monde en parle, tout le monde l'ignore, tout le monde la ſent, perſonne n'en peut donner une juſte définition, parce qu'elle ne ſe fait pas ſentir à tous, & toujours de la même maniére. Chaque homme a une façon d'aimer qui lui eſt particuliére, & qui ne ſe retrouve preſque jamais dans un autre.

La différence des tempéramens, des caractères, des états, des conditions, des profeſſions, des âges, conſtitue aſſez la différence des Amours. Un homme lent & froid, n'aime point comme celui qui eſt bouillant & impétueux; l'homme franc & ouvert, comme celui qui eſt myſtérieux & caché; l'homme de Cour n'aime point comme le Magiſtrat, ni celui-ci comme l'homme d'Epée; le Marchand, comme

ni l'un ni l'autre; & l'Artiſan, comme aucun d'eux.

Le même homme n'eſt plus le même amant dans ſes différens âges; les périodes climatériques y apportent des changemens ſenſibles. Il y a quinze ans que ☞ *Cléanthe* brûloit pour *Clarice :* il ne pouvoit être un jour ſans la voir; depuis quelques années, il n'y va que rarement; bientôt il n'ira plus.... Ce n'eſt pourtant pas qu'il en aime une autre, ou qu'il y ait moins de perfection dans *Clarice;* elle eſt preſque toujours la même.

On peut aimer en quatre maniéres. Ou l'on n'aime que la beauté, ou l'on ne recherche que la perſonne, ou l'on recherche l'un & l'autre, ou l'on ne recherche ni l'un ni l'autre. ☞ *Syphon*, par exemple, n'eſt pas difficile dans ſes amours; il eſt, au contraire, très-accommodant. Que croyez-vous qu'il lui faille? une jeune? une vieille? une belle? une enjouée? une ſpirituelle? une blonde? une brune? une grande? une petite? une griſette? une Demoiſelle? Non. Eh, quoi donc, me direz-vous? Une femme, & rien plus.

☞ *Clytophon* ne ſe propoſe d'autre but en aimant *Témire*, que de l'aimer, de lui dire qu'il l'aime, & de le lui faire connoître par des attentions toujours nouvelles. *Témire* avoit de la beauté; un accident la lui a ravie; elle fait peur. *Clytophon* eſt le ſeul qui oſe la voir & s'entretenir avec elle. Vous vous en étonnez! Ce n'eſt point la beauté de *Témire* que *Clytophon* cherche, c'eſt *Témire* elle-même.

☞ *Lyſandre* aime dans *Calliſte* la beauté, la jeuneſſe, l'eſprit & l'enjoûment : ſi *Calliſte* vient

à perdre les deux premiers avantages, croyez-vous qu'elle aura assez des deux autres pour retenir *Lysandre?*

☞ *Valère* n'aime pas plus *Isabelle* qu'une autre femme; il ne l'aime point; il est incapable d'aimer; il fait semblant d'aimer. *Valère* s'est apperçu que l'on recherchoit *Isabelle*; que c'étoit à qui auroit la gloire de sa conquête. Le plaisir qu'il s'est imaginé à triompher de mille rivaux, la vanité de faire dire de lui qu'il a une Maîtresse que tout le monde voudroit avoir, est précisément ce qui le rend assidu auprès d'*Isabelle*. Peut-être ne la quittera-t'il que lorsqu'elle ne pourra plus lui faire craindre de rivaux.

La première passion qui attaque le cœur d'un jeune homme qui se produit dans le monde, c'est ordinairement l'Amour. Pallas le couvre en vain de son Egide: quoi qu'on en dise, si le tempérament ne se met entre deux, le bouclier de cette sage Déesse ne se trouvera pas d'une trempe assez fine pour repousser les traits que la beauté, soutenue de l'art, sait lancer à propos. La morale, les préceptes, peuvent tenir bon quelque tems; mais enfin cette crainte qu'une longue dépendance a rendue comme naturelle au jeune homme, s'efface; la timidité se change insensiblement en liberté, la liberté en hardiesse, & celle-ci en témérité. ☞ *Hylas*, au sortir du Collége & de l'Académie, s'est trouvé au milieu des femmes, comme un papillon au milieu de plusieurs flambeaux: il en a peur d'abord; ensuite il s'en approche; la lumière & la chaleur le réjouissent: il y brûle le petit bout de son aîle; cet accident ne le re-

bute point : il vole à celui-là, il revient à celui-ci ; enfin, il tourne tant de fois autour du feu, qu'on le voit s'y conſumer, & tomber par terre dépouillé de tout ce qui ſervoit à l'élever.

S'il y a quelque moyen ſûr pour éviter le malheur d'*Hylas*, c'eſt de ne pas s'y expoſer. On tombe preſque toujours dans le précipice, lorſqu'on veut marcher avec trop de confiance ſur le bord. Il n'y a point d'occaſion où la préſomption ſoit plus dangereuſe.... Le cœur d'un jeune homme eſt ſi foible, les traits dont on veut le percer ſont ſi ſubtils, qu'il eſt preſque moralement impoſſible qu'il puiſſe s'en garantir. L'âge lui-même, ſoutenu de l'expérience, s'y mécompte aſſez ſouvent, quand il ſe laiſſe aveugler par la confiance. ☞ *Perrin*, preſque ſexagenaire, n'avoit encore été qu'effleuré par les traits que pluſieurs Belles lui avoient décochés. On le croyoit invulnerable ; il ſe le perſuadoit lui-même ; & dans cette perſuaſion, il s'expoſoit ſans crainte, & railloit les autres. Une petite *Grizette*, qui, avec peu d'eſprit, n'a ni beauté ni jeuneſſe, a trouvé le défaut de ſa cuiraſſe, & l'a rendu la fable de ceux dont il ſe moquoit. Il ſemble que l'âge au lieu d'affermir le cœur de certaines perſonnes, l'amollit au contraire, & le rend plus ſuſceptible. ☞ *Angélique* à vingt ans, à trente, ne trouvoit perſonne à ſon gré ; les Amans les mieux faits, lui venoient de toutes parts ; elle a congédié les uns, & rebuté les autres.... L'amour, que dis-je ? *Angélique* elle-même les a vengés, en ſe donnant à quarante ans pour maître, celui qu'elle n'auroit pas voulu pour valet à trente-cinq.

Il arrive rarement, il n'arrive preſque jamais

qu'un jeune homme qui entre dans le Commerce du monde, ne prenne pas un petit air de contagion. La prudence demanderoit que l'on s'appliquât à connoître ſon panchant, à le prévenir, en évitant de ſe trouver trop fréquenment avec ce qui plait, en étouffant l'étincélle, de crainte qu'elle ne devienne un feu, & ce feu un embraſement; mais pour cela il faudroit du moins que la jeuneſſe voulût réfléchir avant de s'engager; & c'eſt ce qu'elle n'a coutume de faire que quand il n'y a plus de remède. Rompons le panchant avant qu'il ſe forme en habitude, & l'habitude en néceſſité.

Les premiéres émotions de l'Amour ſont ordinairement foibles; le premier trait qu'il nous lance, ne ſauroit pénétrer fort avant, & on peut l'arracher ſans beaucoup de douleur. L'Amour n'eſt qu'un Nain lorſqu'il ſe préſente; mais il ne s'eſt pas plutôt établi dans le cœur, qu'il devient un Géant qui commande avec hauteur & inſolence.

Que faut-il donc faire, demandera-t'on, pour n'être point enveloppé dans les filets de cet Oiſeleur? Il faut premiérement ne pas chercher l'occaſion; c'eſt déja un grand point: elle ne ſe trouve que trop tôt, ſans que l'on ſe donne la peine de la chercher, & de la faire naître. En ſecond lieu, fuyons-la lorſqu'elle ſe préſente; mais fuyons-la ſans délibérer, ſans regarder derriére nous; précipitons-nous à l'eau, comme *Mentor* fit avec *Télémaque*, ſi elle nous pourſuit; évitons enfin ceux qui ſont atteints de ce mal contagieux. ☞ *Hyacinthe* a déſiré de voir *Clytie*, dont on lui avoit vanté les graces, l'eſprit & la beauté; il n'étoit pas aiſé de l'approcher.

De trente démarches, vingt-neuf ont été inutiles; il a vu *Clytie*. Voir *Clytie* & l'aimer, mais l'aimer à la fureur, ç'a été la même choſe pour *Hyacinthe*. Il a formé le deſſein de lui parler; l'exécution en paroiſſoit impoſſible. Quel obſtacle l'Amour ne ſurmonte-t'il pas! Il lui a parlé; il a fait plus, il a trouvé le moment de lui déclarer la violence de ſa paſſion. *Clytie*, dont le cœur étoit pris ailleurs, a congédié *Hyacinthe* avec dédain, & il s'en déſeſpère.

Les attraits ☞ d'*Eliante* ne firent qu'une légére impreſſion ſur le cœur d'*Alphonſe* la premiére fois qu'il la vit: on s'en étonna; il s'en étonna lui-même; car *Eliante* a tout ce qu'il faut pour allumer une grande paſſion. Il lui rendit pluſieurs viſites, & revint toujours avec ſa liberté: il s'applaudiſſoit, il triomphoit, lorſqu'un coup d'œil particulier, que cette Belle lui gardoit comme une *botte de Maître*, lui a percé le cœur, dans le tems même qu'il étoit en garde, & l'a rendu le plus malheureux de tous les hommes. *Eliante*, qui eſt une jeune volage, une aimable coquette, n'en demandoit pas plus. Satisfaite de ſa victoire, elle en a abandonné le fruit à qui l'a voulu.

☞ *Elize* ne ſe ſentoit point faite pour l'amour: elle ne pouvoit même comprendre que l'on pût aimer. *Chloé*, ſa compagne, étoit d'une humeur toute différente; elle ne pouvoit comprendre que l'on pût s'en paſſer: elle faiſoit la guerre à ſon amie de ſa froideur; elle lui peignoit les douceurs de l'amour ſous les couleurs les plus vives & les plus riantes. *Elize*, plus curieuſe que ſenſible, a voulu faire ſon coup d'eſſai ſur le beau *Cérinthe*; il a été heu-

reux; elle s'en eſt bien trouvée; elle a blâmé ſon indifférepce.... *Cérinthe* s'aime trop pour aimer beaucoup & pour aimer long-tems. *Élize* eſt convaincue de ſa perfidie; elle regrette ſon indifférence.

L'oiſiveté eſt la mere de l'Amour. Il faut étouffer la mere, ſi l'on ne veut pas que ſon fruit vienne en maturité. Pour cela, il faudroit donner à ſon eſprit quelques occupations ſérieuſes & réglées qui l'employaſſent utilement. L'eſprit eſt un feu qui veut toujours être en action. Si vous ne prenez ſoin de lui donner des occupations qui tendent à la vertu, il en cherchera qui le conduiſent au vice. Appliquons-nous à la lecture de certains Ouvrages, qui, en nous amuſant agréablement, puiſſent nous inſtruire, & nous inſpirer l'amour de la vertu. Tous les livres qui ne conduiſent pas à ce but, doivent être rejettés comme des *fatras* inutiles, & comme des poiſons aſſoupiſſans qui endorment l'ame, & la jettent dans une eſpèce de létargie. Les Romans ont plus fait de vicieux, que les bons Livres n'ont fait de vertueux; & les bons Livres ont moins corrigé de vicieux, que les Romans n'ont corrompu de vertueux. Il eſt rare qu'un homme qui aime l'étude ſoit débauché. Faiſons choix d'amis ſages & diſcrets. Lorſqu'un jeune homme vertueux s'allie avec un débauché, il faut, ou que le bon amène le méchant à la vertu, ce qui eſt rare, ou que le méchant corrompe le bon, ce qui n'eſt que trop ordinaire.

☞ *Gnaton* étoit né avec les plus heureuſes qualités : ſa douceur, ſa prudence, ſa modération ne devoient rien à l'art ni aux précep-

tes : il ſe portoit de lui-même à la vertu; elle étoit ſon élément. Le voiſinage lui a fait connoître *Aſcylte*, jeune homme perdu, qui, ſous de faux dehors de ſageſſe, s'eſt inſinué ſi adroitement dans l'ame de *Gnaton*, & lui a tellement infecté l'eſprit & le cœur de l'air contagieux de *Petit-Maître*, qu'il ſeroit difficile de diſtinguer lequel des deux eſt préſentement le plus corrompu.

Voilà des préceptes pour prévenir le mal, dira-t'on; mais n'y en a-t'il point pour y remédier? Peu... c'eſt le Rameau d'or que le remède ſpécifique à cette maladie. Elle ne ſe guérit preſque jamais qu'elle n'ait eu ſon cours; elle eſt comme le feu qui ne ceſſe de brûler que quand il n'a plus rien à conſumer. Beaucoup ſont morts ſans pouvoir en guérir, & l'ont emportée au tombeau avec la rage & le déſeſpoir. Ovide qui a traité de l'art d'aimer & du remède d'amour, eſt auſſi mauvais Médecin dans l'un, qu'il eſt habile Aſſaſſin dans l'autre. Il ne faut qu'un moment, qu'un clin d'œil pour donner un coup d'épée à travers du corps; mais des années entiéres ne ſuffiſent pas quelquefois pour le guérir; & toute l'habileté du Chirurgien ne peut ſouvent empêcher que nous n'en mourions, ou que nous n'en ſoyons incommodés le reſte de nos jours.

Cependant afin de ne pas tomber dans le défaut pédanteſque que La Fontaine reproche à ſon Maître d'Ecole, voyons ſi nous pourrions tendre la main à ceux qui ſe noyent.

Celui qui par foibleſſe, ou par quelqu'autre raiſon que ce ſoit, ſe trouve pris dans les piéges de l'Amour, & qui veut s'en débarraſſer ſin-

cérement, trouve toujours des remèdes dans ſon propre fond; je dis ſincérement; car il eſt rare qu'il y ait bien de la ſincérité chez les Amans. ☞ *Léandre* eſt à bout; il a juré qu'il ne reverroit plus *Céliméne*; il a rompu pour jamais avec elle; c'en eſt fait, il n'y a plus de retour. Ses rigueurs, ſa fierté, ſes caprices lui ont autant & plus donné d'averſion, que ſes attraits ne lui avoient inſpiré d'amour.... Le moyen d'y tenir en effet! il eſt aſſidu auprès d'elle depuis pluſieurs années, & il ne ſait pas encore s'il en eſt aimé! Elle ſe moque de moi, dit *Léandre*, elle m'amuſe (peut-être ne ſe trompe-t'il pas.) Quoi qu'il en ſoit, comme il eſt ordinaire aux Amans de rechercher leurs amis quand ils ſont brouillés avec leurs Maîtreſſes, ſon dépit le conduit un jour chez moi; il m'aborde avec un air auſſi effaré que s'il avoit fait un mauvais coup; il s'aſſied, & ſe relevant auſſitôt: N'abandonne point, dit-il, en m'embraſſant, le meilleur de tes amis comme le plus infortuné de tous les Amans: j'ai quitté *Céliméne* après avoir enfin découvert ſa mauvaiſe foi; je ne veux plus la voir; je veux l'oublier; je ne veux plus parler d'elle; je ne veux plus qu'on m'en parle. Je ſerois un grand ſot, après ce que j'en ai appris, & elle auroit encore bien plus lieu de ſe rire de moi. Non, non... Pour cette fois... Fortifie-moi dans ma réſolution, continue-t'il; aide-moi de tes conſeils; rens ma guériſon certaine & totale; peins-moi les femmes avec les couleurs les plus noires, elles ne le ſeront jamais tant que leur eſprit. Moi, qui crois que *Léandre* me parle à cœur ouvert, je le conſole, je lui dis ce que je peux de plus fort pour

l'affermir dans ſon généreux deſſein, je le félicite même ſur ce que cet heureux malheur lui fait recouvrer ſa liberté. Il m'écoute, il me remercie, il me quitte en faiſant les ſermens les plus ſolemnels de ne plus revoir *Céliméne*. Le lendemain ils ſe promenoient enſemble aux *Tuilleries*, & on les a vus le même jour à *l'Opéra* dans la même loge.

Dire que l'on ne voudroit plus aimer, n'eſt-ce pas dire que l'on aime encore beaucoup? Dire que l'on voudroit guérir, & vouloir guérir effectivement, ſont deux choſes très-différentes. Ceux qui voudroient, mais qui n'ont pas encore la force de vouloir, doivent obſerver trois points. Le premier, c'eſt de faire une ſérieuſe réflexion ſur la Fortune dont la jalouſie ne peut ſouffrir de Rivale. La fortune veut un cœur tout entier; & ſitôt qu'elle peut découvrir que nous encenſons deux objets à la fois, elle devient extrêmement réſervée dans ſes faveurs.

Faiſons-nous des occupations & des divertiſſemens qui nous diſtraient, qui nous diſſipent.

La Fable ne nous a feint Diane chaſte & chaſſereſſe, Hippolite chaſſeur & inſenſible aux ardeurs criminelles de Phédre, que pour nous apprendre que l'eſprit donne peu dans deux paſſions en même-tems, & que l'une étouffe néceſſairement l'autre.

Il faudroit encore ſe faire à ſoi-même une fidèle peinture des défauts qui ne manquent jamais de ſe trouver dans la perſonne aimée.

A l'égard du premier moyen, il n'eſt pas le moins efficace des trois. Il eſt certain qu'on ne peut guères aimer & faire ſa fortune tout à la fois.

fois. L'un fait obſtacle conſéquenment à l'autre. Si une fortune, quoique bien établie, ſe détruit quelquefois par l'amour, que ſera-ce de celle qui eſt à peine commencée? ☞ *Pamphile* a tout négligé pour gagner le cœur de *Dorimène*. Il y a réuſſi; mais il a perdu la bienveillance & la protection de ſes patrons. Ce n'eſt pas tout; *Dorimène* qui n'a ſouffert ſes aſſiduités que dans l'eſpérance qu'il lui feroit à elle-même ſa fortune en l'épouſant, voyant qu'il manquoit à ſa parole, & qu'il n'avoit toujours que des ſoupirs & des proteſtations à lui offrir, a cru que de ſon côté elle n'étoit pas obligée à tenir la ſienne, & a congédié l'Amant. *Pamphile* a perdu ſa fortune, & n'a pas gagné ſa Maîtreſſe.

Le deuxième moyen peut avoir auſſi de grandes utilités. Le changement d'occupations, de lieux, d'objets, cauſent néceſſairement des révolutions dans le cœur. L'homme de Cabinet, le Joueur, le Chaſſeur, ne ſont pas ordinairement fort amoureux. Il eſt vrai auſſi qu'il faut extrêmement prendre garde qu'en voulant éviter une extrêmité, l'on ne donne dans l'autre. ☞ *Eraſte* n'avoit encore mangé que la plus petite partie de ſon bien avec *Glicére*, lorſqu'il l'a quittée; il a voulu devenir joueur pour ceſſer d'être amoureux; *Eraſte* a perdu ce qui lui reſtoit en trois coups de dez.

L'abſence, l'éloignement, les voyages ſont des remèdes preſqu'infaillibles. Comment s'abſenter, comment s'éloigner, dira-t'on, comment ſe ſéparer d'un objet qui charme? Diſpoſez-vous peu à peu à ne le plus voir en le voyant rarement: ſi vous pouvez gagner huit

jours, vous pouſſerez bien juſqu'à quinze, avec un peu d'effort, & de quinze jours, en redoublant l'effort, on peut bien aller juſqu'à un mois ſans en mourir. Or celui qui peut ſupporter volontairement l'abſence de ſa Maîtreſſe pendant un mois, peut certainement gagner ſur lui de ne la plus revoir; ſur-tout s'il en a de juſtes ſujets de mécontentement.

☞ *Valère* partant pour une Campagne, maudiſſoit *Mars* & *Bellone*. Il ſe ſépara de *Lucinde* avec autant de douleur, que ſi on l'eût ſéparé de lui-même. Que de larmes! que de tendres ſentimens! que de proteſtations mutuelles! que de ſermens d'une fidélité inviolable! Il eſt toujours prêt de monter à cheval & de lui faire ſes derniers adieux; mais il a encore oublié de lui dire ceci & cela, & vraiment le plus eſſentiel. Enfin, le voilà parti... La campagne ſe termine, *Valère* revient; il ne s'informe pas de *Lucinde*; on lui en parle; il demande qui elle eſt.

Le troiſième moyen ne le cède point aux deux autres. Rien ne nous deſabuſe tant de l'opinion favorable que nous avions conçue d'une perſonne que la découverte de quelques-uns de ſes défauts, ſur-tout s'ils ſont bas, ſordides & mépriſables. Ils ſervent de correctifs à l'eſtime immodérée que nous lui avions accordée indiſcrétement. Cent vertus frappent moins quelquefois qu'un ſeul défaut. Une légère imperfection, une bagatelle, une bêtiſe échappée de la bouche d'une Belle, un rien, en un mot, a quelquefois donné plus de dégout, que mille qualités brillantes n'avoient pu inſpirer d'amour.

Le mal eſt que la plupart, & preſque tous les

Amans groſſiſſent toujours les perfections de leurs Maîtreſſes, & *amoindriſſent* leurs défauts. Ils veulent rarement convenir que celle qui a ſu les charmer, les ait charmés ſans raiſon. Si on leur montre quelque choſe de défectueux en elle, ce n'eſt rien, moins que rien; & d'ailleurs n'eſt-il pas remplacé par mille autres belles qualités? L'orgueil & l'amour-propre leur faſcinent les yeux, & les empêchent de voir au grand jour ce que les moins pénétrans apperçoivent dans l'obſcurité.

☞ *Dorilas* avoit prié *Cléon* ſon ami de lui dire du mal de ſa Maîtreſſe, pour l'en guérir & l'en dégouter. *Cléon* s'en eſt aquitté à merveille; il n'a pas même eu beſoin de recourir à la fiction; *Dorilas* a voulu tuer le Médecin.

Un homme ne ſouffre qu'avec impatience que l'on parle mal de ſa Maîtreſſe; pour ſes amis il les ſacrifie plus volontiers; & c'eſt en quoi l'Amour montre autant d'équité que de diſcernement.

Les rigueurs dans une Maîtreſſe ne ſont pas aſſurément ce qui nous en détache; au contraire lorſqu'une femme ſait y apporter la *doze* convenable; lorſqu'elle ſait ſe défendre avec enjoûment; lorſqu'elle eſt ingénieuſe à trouver des défaites, des prétextes auxquels elle a le ſecret de donner une teinture de vérité, elle eſt beaucoup plus dangereuſe; & les rigueurs ſont un éperon qui fait marcher l'Amour plus vite, quoiqu'il ne puiſſe s'empêcher d'en murmurer.

☞ *Cephiſe* a perdu en un jour par une facilité & une indulgence trop prompte, celui que ſes rigueurs lui avoient conſervé pendant pluſieurs années.

La ſévérité, ſur-tout celle qui fait faire naî-

tre à propos dans le cœur d'un Amant la crainte d'un Rival, eſt un ſel en amour qui l'empêche de ſe corrompre; mais il faut qu'une femme ſache habilement le ménager, & connoître les endroits où il en faut davantage, & ceux où il en faut moins. Il y en a peu qui poſsédent bien ce talent, & c'eſt un bonheur pour les hommes; car jamais ils ne ſe deſabuſeroient.

Tandis que ☞ *Damon* a cru aimer dans *Mirtale* une Daphné, ſon amour a été tendre, ſincère, reſpectueux; il eût ſans doute été conſtant, ſi *Mirtale*, laſſe de toujours maſquer, ne lui eût fait voir une *Laïs*.

A voir ☞ *Clitandre* ardent, empreſſé à faire ſa cour à *Thimelé*, on jureroit qu'il eſt le plus heureux de tous les amans; il ne l'eſt pourtant, que parce qu'il eſpère le devenir: quand il le ſera devenu, il ceſſera de l'être; d'ailleurs il craint que ſa négligence ne donne occaſion à quelque Rival de le ſupplanter & de recueillir avec autant de promptitude que de facilité, le fruit que ſes longs & pénibles travaux n'ont encore pu lui produire. En faut-il davantage pour rendre un Amant conſtant?

L'Amour eſt un enfant extrêmement délicat, à qui il faut peu de nourriture: il ne ſe repait la plupart du tems que d'eſpérance, de vent, & de chimères. Un aliment ſolide & réel l'étouffe & le tue.

Ce ne ſont donc point les rigueurs qui peuvent nous détacher, à moins qu'elles ne tiennent de la groſſiéreté, de la férocité & de la barbarie. Une femme belle & fiére n'en eſt que plus dangereuſe; mais une femme belle & féroce, porte avec elle ſon antidote.

La coquetterie, l'infidélité, la mauvaiſe foi, ne ſont pas toujours capables de nous faire prendre notre parti en amour; à moins que nous n'en ayons des preuves convaincantes : mais pour peu qu'elles ſoient douteuſes, pour peu qu'une femme y puiſſe jetter un faux jour, pour peu qu'elle puiſſe leur donner un certain tour de ſa façon, la vérité s'évanouit; on en vient à un éclairciſſement; une Maîtreſſe ſe juſtifie, nous met dans notre tort, & nous fait promettre d'avoir plus de docilité dans la ſuite à nous laiſſer tromper.

☞ *Eraſte* n'avoit été qu'averti des infidélités de *Nictiméne*; il a pris auſſi-tôt ſon parti en homme de cœur : mais avant de la quitter, il a été bien-aiſe, & avec raiſon, de l'accabler des reproches les plus ſanglans, & de lui faire connoître qu'il étoit informé. Qu'eſt-il arrivé? *Eraſte* avant cette démarche a cru ſans voir; *Eraſte* verroit aujourd'hui qu'il ne croiroit pas.

Un défaut qui ſaute aux yeux, & qui ſeul comprend tous les autres, c'eſt l'avarice. Une femme n'aime guères, n'aime point ſans connoiſſance de cauſe. Il faut ou qu'un homme ſoit bien fait, ou ſpirituel, ou riche. La bonne mine plait à beaucoup de femmes, l'eſprit à pluſieurs, la richeſſe à toutes. L'utile chez elles l'emporte toujours ſur l'agréable.

Pour un homme qui n'a que du mérite, c'eſt un formidable Rival qu'un riche. Il faut qu'une femme ait bien du gout, du diſcernement, de la nobleſſe d'ame, s'il n'en eſt pas ſupplanté.

☞ *Liſandre* a tout ce qu'il faut pour plaire; il eſt jeune, grand, bien fait, ſpirituel; mais il n'eſt pas riche; il ne ſauroit même eſ-

pérer de le devenir; la femme la plus foible peut lui réſiſter ſi elle veut. ☞ *Ergaſte* a tout ce qu'il faut dans ſa perſonne pour déplaire; mais il a de l'argent; ce n'eſt pas ſans ſe faire violence que la vertu oſe lui réſiſter.

L'argent eſt un fard admirable pour les défauts du corps & de l'eſprit. ☞ *Aminthe* trouvoit *Argante* déplaiſant, haïſſable, & elle avoit raiſon. De grands biens dont il a hérité, le lui ont rendu ſupportable, agréable.

☞ *Cléanthe* attribue les rigueurs d'*Elmire* à ſa ſageſſe. Elle ne lui a jamais rien accordé. Doit-il trouver mauvais qu'elle lui rende la pareille?

On s'étonne que *Pyrame* avec toutes les qualités qui font le cavalier accompli, ait perdu ſon tems auprès de *Doris*. L'on ne s'en étonnera plus, quand on ſaura que *Doris*, comme cette Courtiſane de Plaute, *a les yeux aux mains*.

☞ *Béliſe* eſt mitigée, je veux dire, qu'elle eſt ſenſible au mérite & à l'argent: elle ſouffre *Créſus* à cauſe de l'un, & voit *Dorante* à cauſe de l'autre.

Règle générale, l'eſprit, le mérite, la bonne mine ſe morfondent à la porte des Belles, s'ils ne ſont pas en état de paroître avec décence, c'eſt-à-dire, avec dépenſe. Un homme qui veut aimer & être aimé, doit faire vœu de pauvreté, & ne plus compter à ſoi tout ce qu'il poſsède.

☞ *Elien* s'eſt ruiné pour entretenir *Fulvie*; il ne lui reſte que peu de choſes de ſes richeſſes immenſes: s'il veut le conſerver, il faut qu'il rompe avec elle; s'il le lui abandonne, elle rompra avec lui.

Une femme n'aime point un riche qui ne veut rien donner : elle dédaigne un homme de mérite qui ne peut rien donner.

Un homme qui aime, & qui a dequoi donner, fût-il le plus avare de tous les hommes, devient libéral ; & c'eſt un hazard s'il ne donne pas dans la prodigalité. L'avarice eſt identifiée avec ☞ *Chryſanthe :* elle conſtitue ſon eſſence ; on ne peut le concevoir ſans elle. Qui dit *Chryſanthe*, dit avare ; & qui dit avare, dit *Chryſanthe*.... Mais, ô prodige ! *Célie* renverſe l'ordre de la nature : elle change l'eſſence des choſes. D'un *Chryſanthe*, elle a fait un prodigue ! *Chryſanthe* ne paie ſes dettes qu'à regret, que le plus tard qu'il lui eſt poſſible, jamais, s'il peut vous ſurprendre en défaut de formalité, & voilà qu'il donne des ſommes conſidérables à *Célie* qu'il ne lui doit pas ! On connoit mal *Chryſanthe ;* il eſt encore plus voluptueux qu'avare.

Quelquefois l'Amour opére des merveilles toutes contraires. ☞ *Fabrice* étoit généreux, officieux, libéral juſqu'à la profuſion. *Clorinde* l'a rendu farouche, dur, économe juſqu'à l'avarice ; il n'eſt plus pour elle ſeule que ce qu'il étoit auparavant pour ſes amis.

Oh ! il y a des bornes, dira-t'on ; oui, il y en a ; mais ce n'eſt pas en amour. Il eſt plus aiſé de s'abſtenir en amour, que de ſe contenir. ☞ *Criſpe*, homme ſage & tempéré, n'a voulu donner d'abord à *Lucette* que ce qu'il lui falloit pour l'entretenir honnêtement. *Criſpe* a ſi bien fait à force de modération, de prudence & d'économie, que *Lucette* peut le mettre hors de chez lui quand elle voudra.

Une choſe à laquelle il faudroit encore faire une extrême attention, & à laquelle on n'en fait pourtant point, c'eſt à la fin ordinaire de tous les engagemens; les uns ſe terminent par la perte de la vie ou de la ſanté; ceux-ci par la perte des biens; ceux-là par la perte de l'honneur. C'eſt un hazard s'ils ne ſe terminent pas par l'une de ces cataſtrophes.

☞ *Alphonſe* & *Hippolite* qui étoient rivaux, s'en vouloient depuis long-tems: ils ſe ſont cherchés; ils ſe ſont trouvés; ils ont tiré l'épée. *Hippolite* eſt demeuré étendu ſur le champ de bataille. *Alphonſe* a été obligé d'abandonner ſa patrie, ſa famille, ſes biens, ſes amis. Eh! pour qui? pour une *Lyciſque!*

Pour ſavoir combien de mauvaiſes affaires l'amour traine à ſa ſuite, je ne voudrois conſulter que les Regîtres du Greffe criminel.

A l'égard de la perte de la ſanté, c'eſt la moindre choſe qui puiſſe en arriver; du moins à conſidérer la conduite des jeunes gens, auroit-on lieu de le croire. Ces fléaux de débauche, pour être devenus communs, n'en ſont pas moins terribles; & ce qui doit confirmer dans cette penſée, c'eſt que les hommes ſenſés & intelligens, les redoutent: ils ont aſſurément leurs raiſons; & les raiſons d'une perſonne ſage ſur cet article comme ſur tout autre, valent bien celles d'un étourdi, d'un fou, qui ne peut apprendre qu'à ſes dépens, combien la ſanté eſt une choſe précieuſe.

Perſonne de tous ceux qui s'y expoſent, ne peut ſe garantir de cette contagion. Les plus habiles connoiſſeurs ont ſouvent éprouvé qu'ils étoient très-ignorans ſur ce point. Les Empe-

reurs & les Rois en ont été plus d'une fois les victimes. Les bains particuliers que l'on faiſoit à *Auguſte*, la retraite de *Tibère* dans l'Iſle de Caprée, font aſſez voir qu'elle ne tient pas beaucoup de compte de la qualité des perſonnes. Il y a une infinité de paſſages dans *Horace*, *Juvenal*, *Martial*, *Pétrone*, *&c.* qui ſous différens noms, font connoître qu'elle n'eſt pas nouvelle, & que de tout tems on a pu dire : *Adeo nulla eſt ſincera voluptas.* Notre ſiècle en particulier nous fournit un ſi grand nombre d'exemples de cette vérité, que nous pouvons fort bien nous paſſer du témoignage des Anciens. L'on ne voit que trop, de ceux qui, comme dit Juvenal : *Vultu, morbum inceſſuque fatentur.* L'on s'étonne, par exemple, que ☞ *Névole* ſoit plus caſſé à vingt-cinq ans, qu'*Umbrice* ne l'eſt à ſoixante & dix ; mais ceux qui ſavent comme l'un a vêcu, & comme l'autre vit, ne s'en étonnent pas.

A combien de petiteſſes d'ailleurs, à combien de baſſeſſes l'amour aveugle ne nous expoſe-t'il pas ? Qui croiroit que le grand, que le ſage, que le ſavant ☞ *Calliſtrate* ſe laiſsât maîtriſer par une *Cypaſſis* qui le traite comme un valet, & qui lui donne des valets pour rivaux ?

Que de bruits peu avantageux à la réputation, & par conſéquent à la fortune ! Que de déſordres ! Celui-ci eſt mal avec ſa femme, dont il a été obligé de ſe ſéparer ; celui-là a été renfermé ; celui-ci s'eſt brouillé avec ſes Patrons, qui ne veulent plus le voir ; celui-là, avec ſes amis, qui rougiſſent de ſa compagnie.

Les femmes qui ſe livrent à cette paſſion, courent encore de plus grands riſques. Il eſt

vrai que l'honneur, la crainte, l'intérêt ont plus d'empire ſur elles que ſur les hommes, & les retiennent plus puiſſamment.

Il y a telles femmes qui par leur chaſteté naturelle & par les notions rigoureuſes qu'elles ont conçues de l'honneur, ſont inacceſſibles. On peut les comparer à des Villes que la nature & l'art ont fortifiées également; l'on ne peut les prendre de force; il faut une trahiſon, ou du moins un ſiège long & régulier, pour lequel il y a peu d'hommes qui aient aſſez de patience.

Il y en a d'autres qui n'ont qu'une vertu artificielle, c'eſt-à-dire, qui ſont, à la vérité, ſenſibles à l'honneur; mais cependant ſans être inſenſibles à l'amour. Une femme de cette eſpèce reſſemble à une ville qui auroit une bonne garniſon, mais dont les habitans, mutins & ſéditieux, auroient beaucoup de panchant à la révolte. Il eſt vrai qu'avec beaucoup de ſoin & de vigilance, ces femmes peuvent appaiſer les mutineries, & que l'honneur tiendra longtems la paſſion en bride; mais qu'il eſt à craindre que les ſentinelles poſées par l'honneur, ne viennent à s'endormir ou ne ſe laiſſent corrompre!

Quoique nous regardions l'amour & l'honneur comme deux combattans égaux, & que nous ajoutions même que dans une bataille rangée où l'un & l'autre paroitroient avec toutes leurs forces, l'honneur auroit l'avantage; néanmoins il eſt impoſſible que dans le cours d'une longue guerre civile, l'amour ne gagne la victoire un jour ou l'autre; car il a ce malheureux avantage, qu'au lieu d'être affoibli par la ſujettion,

il en prend de nouvelles forces : au contraire, l'honneur une fois mis en déroute, ne ſe rallie jamais.

L'honneur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords: On n'y peut plus rentrer quand on en eſt dehors.

L'honneur a beſoin d'une longue enchaînure de raiſonnemens forts & ſolides, avant que de pouvoir ranger ſes troupes en bataille ; au lieu que l'amour eſt d'abord ſous les armes.

Certaines femmes ont le ſecret de concilier l'honneur avec l'amour, ou du moins elles l'engagent à demeurer neutre.... D'autres croient que la réſiſtance les juſtifie ; c'eſt une eſpèce d'échappatoire pour leur honneur & pour leur conſcience.

Ce que l'on appelle honneur dans la plupart des femmes, n'eſt que l'amour de la réputation, & quelquefois leur propre intérêt. Tant que la fortune de ☞ *Céliane* a dépendu de ſa réputation, elle a été au-deſſus de l'amour & femme d'honneur ; ainſi, il n'eſt pas difficile à préſent de deviner pourquoi elle a été ſi ſage, ſi diſcréte avant ſon mariage, & ſi peu après... L'honneur & l'intérêt, conſidérés comme gardiens de la chaſteté des femmes, ſont termes ſynonimes. Le point d'honneur, ſans l'intérêt, ſeroit un frein aſſez foible.

Il y a dans l'amour une certaine criſe fatale, à laquelle il n'y a guères de femmes qui échappent. La ſeule différence qui ſe trouve entre elles, c'eſt que celles qui ont le plus de vertu, ſe ſoutiennent plus long-tems, & ne ſuccombent enfin que quand une foule de circonſtances fâcheuſes ſe réuniſſent.

Ce qui devroit entiérement détourner les femmes de l'amour, c'eſt que preſque toujours elles ſont les victimes, ou de la perfidie de leurs Amans, ou du reſſentiment de ceux dont elles dépendent.

Il eſt aſſez difficile de fixer un état où la vertu d'une femme puiſſe ne rien craindre. A-t'elle de la beauté? que d'attaques! que d'embuches! que de ſouterrains par où l'on tâche d'arriver juſqu'à elle! Si elle eſt laide & qu'elle ait peu d'Amans, il y a des hommes aſſez bizarres, aſſez vains pour ſe faire un plaiſir de la nouveauté d'une pareille conquête; ſi elle eſt mariée, la liberté dont elle jouit, expoſe ſa vertu à de fréquens riſques; ſi elle eſt fille, ſimple, ſans expérience, il eſt aiſé de la tromper; ſi elle eſt riche, l'abondance rend l'amour indomptable; ſi elle eſt pauvre, eſt-il difficile de la gagner?

Quoi qu'il en ſoit, il faut tomber d'accord, que ſi les hommes doivent craindre les ſuites de l'amour, les femmes doivent les redouter, puiſqu'elles leur ſont preſque toujours plus funeſtes qu'aux hommes.

Tout le monde convient, répondra-t'on, que l'amour débauché conduit à de grandes extrêmités; mais un amour ſage & raiſonnable, une inclination réglée n'expoſent, pour l'ordinaire, à aucun inconvénient. Quel eſt-il cet amour raiſonnable? Eſt-ce celui qui ſe propoſe un but légitime? Je n'en connois point d'autre. Quoi de plus légitime que le mariage! Que l'on ne s'y trompe pas; combien y en a-t'il, qui, conduits par cet amour raiſonnable, ont fait autoriſer par les Loix de l'Egliſe & de l'Etat, la

plus grande ſottiſe qu'ils aient faite en leur vie? Le mariage n'eſt la plupart du tems, qu'un prétexte ſpécieux, qu'un voile honnête, dont on prétend couvrir ſa honte & ſon déſordre; mais quoiqu'autoriſé par l'Egliſe & l'Etat, ni l'un ni l'autre ne garantiſſent pas des ſuites toujours fâcheuſes d'un engagement imprudent.

☞ *Téléphe* n'avoit point de bien; mais il en avoit à eſpérer de *Géronte*, ſon oncle, qui n'avoit que lui d'héritier; & qui étoit prêt de mourir. Le bon homme voulut lui faire épouſer un parti ſortable & auſſi riche qu'il devoit l'être. *Téléphe* étoit pris ailleurs; une fille de rien, qui n'avoit rien, poſſédoit ſon cœur; il voulut encore lui donner ſa main. Qu'eſt-il arrivé? *Géronte* eſt mort, & a laiſſé un couſin ſon Légataire univerſel. *Téléphe* eſt aujourd'hui dans l'indigence, & fait mauvais ménage. Paſſons à quelque choſe de plus illuſtre.

Quand, au rapport de Procope, l'Empereur *Juſtinien* épouſa une *Théodora*, une Comédienne, une Baladine, une Danſeuſe, qui ſe faiſoit donner un ſoufflet pour un ſol, ce mariage ne le couvrit-il pas d'infamie? Il étoit pourtant légitime.

Quoi qu'il en ſoit, aimera qui voudra; l'on ne prétend point donner ici des préceptes, encore moins des loix. Ce ne ſont que quelques obſervations ſur le préjudice que l'amour peut cauſer à celui qui s'y livre. ☞ *Paulin* a de la nobleſſe, de grandes richeſſes; il a de l'eſprit & de l'enjoûment, de la propreté, de la jeuneſſe; il eſt bien fait. Il peut certainement avec tout cela attaquer hardiment les femmes, par tous les endroits par où elles peuvent être attaquées,

& faire des progrès rapides & immenſes; mais auſſi ce ſera un grand bonheur, ſi notre jeune Conquérant n'eſt pas accablé ſous le poids de ſes propres trophées.

Mariage.

Voyons ſi le Mariage a des inconvéniens; de quelle nature ils ſont; ſi on peut les éviter; s'il y a du remède; ſi c'eſt un avantage que de ſe marier.

Il eſt indubitable que le mariage eſt d'une néceſſité abſolue, non-ſeulement pour la propagation réguliére de l'eſpèce, & pour procurer une éducation ſage aux enfans, mais encore pour conſerver cette diſtinction de rang, qui autrement ſe trouveroit à la fin confondue par des ſucceſſions incertaines. Il n'eſt pas moins évident que toutes ſortes de débauches, telles qu'elles ſoient, ſont ennemies du mariage, en ce qu'elles épuiſent les ſources même de l'amour, qui doit en faire le lien principal.

La plupart des jeunes gens accordent trop à leurs paſſions, pour qu'ils puiſſent, je ne dis pas conſerver de l'inclination pour le mariage, mais même ſe trouver capables de répondre aux fins de cet état.

Beaucoup ſe marient pour ſe procurer une ſatisfaction qui leur ſoit commune avec la perſonne à laquelle ils ſe lient; quelques-uns différent de ſe marier pour leur ſatisfaction particuliére, & pour jouir plus long-tems de l'état joyeux de garçon, c'eſt-à-dire bien ſouvent, de libertin.

Quand un homme & une femme ſe choiſiſ-

sent l'un & l'autre d'entre le reste des hommes, pour s'unir par le lien conjugal, ce n'est pas toujours la propagation de leur espèce qu'ils ont en vue; c'est même ordinairement la moindre de leurs pensées. Leur dessein est plutôt de couler leur vie dans les caresses réciproques l'un de l'autre; de partager leurs joies & leurs chagrins, & de contribuer autant qu'ils peuvent à leur bonheur mutuel. Les enfans viennent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes, & sans que l'on y songe. Les parens les élévent naturellement comme ils ont été élevés eux-mêmes autrefois.

Si l'on regarde le mariage par ce qu'on appelle le siècle, c'est-à-dire, par l'abus que l'on en fait, il est le filet à prendre les dupes; il est la chausse trappe de l'intérêt; il est le voile du désordre, & le contract d'adoption de quantité de fruits illégitimes.

Lorsque l'on considére avec quelle fureur on court à ce joug, avec quelle ardeur ceux qui ne l'ont pas encore subi, le désirent, on se persuaderoit presque, si l'on n'avoit point l'expérience devers soi, que c'est l'état du monde le plus heureux; cependant si l'on recueilloit les suffrages de tous ceux qui ont couru la carriére, & qu'ils voulussent dire leur pensée sincérement, on pourroit parier pour la négative.

Tous les mariages peuvent se réduire à trois. L'un se fait par intérêt; l'autre par amour; celui-ci par raison; mais il est aussi rare que les deux autres sont communs.

La plupart des jeunes filles se marient par une sotte vanité. Une fille encore simple, qui voit sa compagne se marier, lui porte envie à peu près comme un oiseau libre, qui voyant

ſon ſemblable dans une belle cage, s'imagine qu'il eſt le plus heureux oiſeau du monde... La fatuité de quelques-unes va encore plus loin.

☞ *Lydie* n'enviſage le mariage que par les beaux vêtemens; par l'appareil de la cérémonie; par la pompe avec laquelle elle ſera conduite à l'Autel, comme une victime ornée de bandelettes & de couronnes de fleurs; par les grands préparatifs, les feſtins, les complimens, les careſſes dont elle ſera accablée au moins ce jour-là.... *Lydie* croit que c'eſt là le mariage.

☞ *Agnès* veut ſe marier aujourd'hui, & demain elle ne le veut plus; que dis-je, demain? dans l'inſtant même ſa volonté varie & ſe trouve dans une ſituation diamétralement oppoſée. Elle ne ſe ſent, me dites-vous, ni gout ni inclination pour le mariage? l'aſpect d'un homme la fait tomber en ſyncope? Qu'*Agnès* ne ſe marie pas. Mais on lui propoſe un parti vraiment avantageux; un homme bien dans ſes affaires, à qui on doit beaucoup, & qui ne doit rien; réglé, économe; un homme fait d'ailleurs, quoiqu'il n'ait encore que cinquante-cinq ans. *Agnès* a peu de bien; elle n'en a point... Qu'elle ſe marie donc. Une ſeule choſe lui fait de la peine; car il faut vous dire tout: celui qui lui a fait parler eſt un homme dur, ſerré, qui veut tout avoir en maniement, & ne rien laiſſer à la diſpoſition d'une femme; il eſt ſombre avec cela & de mauvaiſe humeur; on a bien peu d'agrément avec un pareil caractère.... *Agnès* le ſait, elle ſe connoit; qu'elle décide, & qu'elle me laiſſe en repos.

On propoſe à ☞ *Fabulle* le brave *Rodolphe*; elle l'aime, elle en eſt aimée. Le mariage doit être

être inceſſamment conclu.... Tant pis.... Pourquoi? me répondrez-vous. *Rodolphe* n'a rien que d'agréable. C'eſt pour cela même, vous dis-je, que *Fabulle* ne doit point l'épouſer; car ſitôt qu'elle lui aura donné ſa foi & vendu ſa liberté, il n'aura rien que de déplaiſant. Mais *Fabulle* a une mere fâcheuſe, qui la tient ſous la domination la plus dure.... N'en dites pas davantage, je vous entens. *Fabulle* aime mieux obéir au plus violent, au plus emporté, au plus brutal de tous les hommes, que de dépendre de ſa mere; elle veut reſſembler à certains garçons libertins qui s'enrôlent pour ſe ſouſtraire à la juſte autorité de leurs parens, qui les corrigent avec tendreſſe: ils aiment mieux recevoir des coups de canne, & ſouvent quelque choſe de plus d'un Officier ou d'un Sergent.

Les maniéres & la bonne mine de *Dorante* ont fait impreſſion ſur le cœur ☞ d'*Iſméne*: elle a réſolu de ſe donner à lui avec tout ſon bien. *Dorante* d'ailleurs eſt d'une qualité diſtinguée, & en paſſe de parvenir à des poſtes élevés; mais il lui faut de l'argent.... *Iſméne* ſait-elle que c'eſt cela même que *Dorante* cherche, & qu'il la quitteroit volontiers de ſa perſonne, ſi elle vouloit lui faire généreuſement un don de ſa bourſe?.... Un homme n'a point d'obligation à une femme qui lui fait ſa fortune en l'épouſant; ſans cela il lui en auroit. Il ſemble que ſa perſonne ſoit moindre que ſes biens, & qu'elle gâte le préſent.

☞ *Angélique* eſt aimée, adorée de *Valére*; il brûle pour elle depuis ſix mois au moins; elle veut enfin couronner ſa perſévérance, & le rendre heureux en l'épouſant. *Valére* eſt en place;

il a de l'eſprit, & dequoi fixer le cœur d'une femme. *Angélique* peut-elle ſe flatter d'avoir le même avantage? Quelle demande! *Angélique* eſt une Beauté; elle a les maniéres les plus douces, les plus engageantes; toutes les vertus lui ſont naturelles; elle eſt riche... C'eſt beaucoup: mais ce n'eſt pas là le point dont il s'agit... Que lui manque-t'il donc? Le pouvoir de changer l'eſſence des choſes. *Valére* eſt né voluptueux, inconſtant, perfide, libertin. La poſſeſſion d'*Angélique* ſera le tombeau de l'amour dont il brûle aujourd'hui pour elle, & il la mettra bientôt au rang de celles dont il a ſéduit la crédulité; à cela près, qu'elle ſera obligée de reſter avec lui; & c'eſt ce que j'y trouve de pire.

☞ *Clytie* eſt promiſe à *Léandre*; il ne lui plait guères; elle ne laiſſera pourtant pas que de l'épouſer. Il a de la conduite & du bien; & c'eſt ce qu'il faut pour rendre une femme heureuſe... Cela ſeroit vrai, ſi *Léandre* n'étoit pas d'une jalouſie qui va juſqu'à la fureur. Ses amis, les amies de ſa femme, ſon ombre le fera trembler.... *Clytie* ne s'en eſt jamais apperçue! je le crois; elle ne s'en appercevra peut-être jamais, ſi elle ne l'épouſe pas.

Il ſe préſente un parti pour la belle ☞ *Agathe*; c'eſt le bon homme *Geronte*, riche ſi jamais il en fut. Il eſt vrai qu'il eſt âgé, & que ſa perſonne n'eſt pas des plus revenantes. Dites qu'il eſt ſeptuagénaire, & que ſa figure eſt des plus déplaiſantes; mais ce ne ſeroit encore rien, ſi c'étoit là tout. *Geronte* eſt infirme, mal-ſain, ſon commerce eſt contagieux. Il a dix mille louis en eſpèces, &.... Si j'en avois

vingt mille, & que je fuſſe à la place de celle qu'il recherche, je les donnerois pour ne point l'épouſer.

Il y a des hommes qui ont à peine la figure d'homme, auxquels d'autres hommes ne voudroient pas toucher; ils trouvent cependant des femmes, & d'aimables femmes. Il faut que celles qui s'en accommodent, aient une furieuſe envie de ſe marier, ou une prodigieuſe paſſion pour l'argent! & c'eſt ce qui m'étonne; s'il ne s'agiſſoit que de demeurer ſous le même toit, & de porter ſimplement le nom d'un tel mari, je m'en étonnerois encore.

Propoſer à la jeune, à la belle, à la ſage, à la riche ☞ *Lucinde* un Laquais, un Cocher, un Palfrenier! quel ſacrilège! quel blaſphême! s'écrieroit-on. Qui oſeroit ſe charger de faire une propoſition ſi extravagante, & en même-tems ſi injurieuſe!... Que l'un des trois perſonnages que je viens de nommer, ait beaucoup d'argent, & je m'en charge.

Il vient un Epouſeur à ☞ *Galatée* de cinq cens lieues d'ici; elle ne l'a jamais vu; elle ne le connoit que de nom. Il a fait ſon entrée à Paris hier au ſoir par le Coche. *Galatée* l'a vu; il lui déplait infiniment; cependant ſitôt que les habits de noces ſeront faits, *Galatée* ſera à lui.... Il eſt riche.

Afin d'avoir un homme ſans partage, dit ☞ *Glaphyre*, je veux le prendre laid. *Glaphyre* ſe mécompte; croit-elle être la ſeule femme qui ait le gout dépravé?

☞ *Pamphile* eſt ſur le point d'épouſer *Elianthe*, qui eſt riche, jeune, belle & ſpirituelle. Que d'avantages tout à la fois! que de jeunes

gens portent envie à *Pamphile !* Mais à qui *Pamphile* voudroit-il céder ſa place ? Il brûle d'impatience que cet heureux jour, qui doit le rendre paiſible poſſeſſeur d'un objet accompli, ne ſoit déja venu ; ne viendra-t'il point ? Lorſque *Pamphile* connoitra qu'il a en partage une Coquette, une Glorieuſe, une Impérieuſe, une Furieuſe, il voudra qu'il ne fût jamais venu.

☞ *Alphonſe* veut donner ſa main à *Dorimène.* Elle n'a pas de bien ; mais il aime cette fille ; il eſpère que les douceurs de cette union le dédommageront amplement de quelques milliers de piſtoles ; il n'eſt pas intéreſſé ; il préfére le contentement du cœur à la richeſſe. *Alphonſe* a raiſon ; mais ignore-t'il que *Dorimène* eſt jalouſe, & avec d'autant plus de fondement, qu'elle ſait par une expérience ſecréte, & peu glorieuſe pour elle, combien les hommes ſont perfides ?

☞ *Aſtolphe* a du bonheur ! *Célimène* qui eſt une veuve, déja d'un certain âge à la vérité, mais cependant encore fraîche, & qui plus eſt, riche & ſans enfans, veut bien l'épouſer, quoiqu'il n'ait que la cappe & l'épée. Il ne l'aime pas autrement ; mais c'eſt une fortune pour lui. Il ſe verra tout d'un coup à ſon aiſe, & par-là bientôt en état de s'avancer. *Aſtolphe* peut-il mieux faire ? Non, ſi *Célimène* ne devoit pas plus qu'elle n'a vaillant ; ſi elle n'aimoit pas le jeu, la bonne chère, les ſpectacles, la magnificence des habits ; ſi avec tout cela elle n'avoit pas contracté l'habitude d'être galante.

☞ *Rodrigue* épouſe aujourd'hui la fille de *Sanga*, qui lui apporte cent mille écus en argent & de riches fonds ; mais elle eſt au moins

auſſi laide qu'elle eſt pécunieuſe. *Rodrigue* ne ſeroit point abſolument à plaindre, ſi elle n'étoit pas infiniment plus mauvaiſe qu'elle n'eſt laide.

☞ *Oronte*, vieux, caſſé, valétudinaire, infirme, s'ennuie de ſe voir toujours ſeul, à la merci de deux enfans déja grands qui le tourmentent, d'une ſervante, & d'un valet qui le pillent, qui le volent; il trouve toujours quelque choſe d'égaré, de perdu. Cela mérite attention. Pour remédier à de ſi fâcheux inconvéniens, *Oronte* a pris le parti de ſe remarier; & à qui? à *Célamiſe*, femme adroite & entendue.... Bon! *Oronte* va faire juſtement comme le Jardinier de La Fontaine, qui fit entrer une meute de chiens dans ſes vergers pour détruire un malheureux lapin, qui auroit moins fait de dégât en dix ans, que les chiens n'en firent en un jour.

Voilà une partie des inconvéniens auxquels s'expoſent ceux & celles qui ſe marient; nous en paſſons bien d'autres ſous ſilence. Voilà quelques eſquiſſes entre mille portraits plus achevés que l'on pourroit faire ſur ce ſujet. Ce ne ſont point des fables controuvées, des jeux d'imagination, des contes faits à plaiſir; ce ſont des faits; c'eſt ce qui arrive tous les jours, & ſous les yeux de tout le monde.

Mais il s'en trouve pourtant, me dira-t'on, parmi ceux qui ſe marient, qui rencontrent très-heureuſement. Oui dà; entre cinquante ſoldats qui montent à la brêche, il s'en trouve auſſi quelquefois quatre ou cinq qui ont le bonheur de n'être pas eſtropiés ou tués. Sur ce pied-là, répondra-t'on, il ne faudroit donc

pas ſe marier; car tout le monde court le même riſque. Mauvaiſe conſéquence. Diſons plutôt qu'il faudroit apporter plus de précautions que l'on n'en apporte ordinairement dans une affaire auſſi ſérieuſe, d'où dépend tout le bonheur ou le malheur de la vie.

L'on ne doit ſe mettre enſemble, je crois, que pour faire réciproquement ſa félicité. Quelle peut être la félicité de deux perſonnes qui ſe haïſſent, parce qu'elles reconnoiſſent qu'elles ſe ſont trompées mutuellement, en ſe montrant l'une à l'autre toutes autres qu'elles n'étoient?

Si ceux qui ſe marient vouloient au moins continuer d'être diſſimulés après l'engagement, ils vivroient heureux; mais l'on ne ſauroit toujours maſquer.

Deux perſonnes s'aiment ordinairement beaucoup quand elles ne ſont pas encore enſemble, & recommencent quelquefois à s'aimer quand elles n'y ſont plus : le tems du mariage eſt une eſpèce d'intermède.

Je ne ſuis pas à beaucoup près ſi étonné que les hommes ſe marient; tout l'avantage eſt de leur côté : quelque choſe qu'il arrive, ils ſont toujours les maîtres; j'entens ceux qui ſont hommes.

Les femmes rejettent ſur la ruſe dont les hommes ſe ſervent pour les tromper, ce qu'elles ne devroient attribuer qu'à leur propre foibleſſe. C'eſt vaine gloire. Elles ſavent qu'il n'y a point de honte à être vaincu par un ennemi plus fort & plus artificieux : elles trouvent mieux leur compte à nous faire paſſer pour ce que nous ne ſommes pas, qu'à paſſer elles-mêmes pour ce qu'elles ſont.

Il faut qu'une femme ait une patience plus qu'humaine, pour ſouffrir la domination de certains maris ; mais il faut qu'elle ſoit moins qu'une Automate, lorſqu'après en avoir été heureuſement affranchie, elle s'y rengage de nouveau.

☞ *Dorothée* s'eſt mariée une fois; je n'en ai point été ſurpris. L'on a eu beau lui dire que les femmes n'étoient pas à beaucoup près ſi heureuſes dans le mariage qu'elle ſe l'imaginoit; elle s'eſt flattée, comme toutes les filles, qu'elle ſeroit exceptée de la règle commune; elle a voulu ſe convaincre par elle-même. Elle a été convaincue, & plus que bien d'autres, qu'on ne lui avoit dit que trop vrai. Le ſort a eu pitié d'elle, il l'a délivrée d'une longue & pénible captivité. L'on aſſure cependant qu'elle cherche à ſe remarier. *Dorothée* ſe flatteroit-elle encore?

Quand on me dit qu'une fille ſe marie, j'entens que c'eſt à ſon choix & ſelon ſa volonté; quand on me dit, qu'on va la marier, j'entens que c'eſt au choix & ſelon la volonté de ſes parens.

Quelle plus grande injuſtice! quelle plus grande cruauté, que de traiter une fille comme une criminelle, en ne lui laiſſant pas au moins le choix de ſon ſupplice! C'eſt ce qui arrive cependant, tous les jours. Deux hommes également mauvais recherchoient ☞ *Emilie*. L'un lui étoit odieux; l'autre lui plaiſoit. Elle a été livrée à celui qu'elle haïſſoit; elle a langui quelque tems avec lui, & eſt morte enfin. Elle n'eût pas eu ſans doute un meilleur ſort avec celui qu'elle aimoit; mais elle auroit

eu du moins la conſolation de mourir à ſon gout.

Elle ne l'aime pas, diſent les parens en parlant d'une fille qu'ils marient contre ſon gré; mais elle l'aimera. Quelle téméraire préſomption! comme ſi l'on ne voyoit pas tous les jours que ceux qui s'aiment en s'épouſant, ſe haïſſent quand ils ſe ſont épouſés?

Le cœur de l'homme ne veut dépendre que de lui-même; l'on ne peut le contraindre dans ſes affections. C'eſt aſſez qu'il y ait une loi qui lui commande d'aimer pour qu'il haïſſe. Si l'on vouloit faire d'heureux mariages, il faudroit commander aux époux de ſe haïr à la mort; ils s'aimeroient à la fureur.

La loi qui ſoumet la femme au mari, ne ſeroit-elle pas la même que celle qui aſſujettit le foible au fort? Les hommes ont toute l'autorité dans le mariage; nous l'avons déja dit; mais ils ont auſſi tout le deshonneur; voilà ce que nous n'avons pas dit.

Il y a cependant des femmes qui s'élancent de la ſphére commune, & qui commandant au lieu d'obéir, deviennent par leur fermeté ce que leurs maris n'ont pas le courage d'être: elles jouiſſent des privilèges que donne la loi du plus fort.

Il faut qu'un homme n'ait qu'une certaine portée d'eſprit pour être propre au mariage: il y a tant de petiteſſe, tant de bizarrerie, tant d'ignorance, tant de baſſeſſe dans la plupart des femmes, que l'idée ſeule de reſter avec elles toute la vie, devroit en dégouter les génies ſupérieurs.

Une ſageſſe humaine avoit établi le divorce

chez les Romains, afin de prévenir les inconvéniens qui naiſſent de la mauvaiſe humeur des femmes, & par-là, rendre ce ſexe qui eſt naturellement altier, plus ſouple & plus complaiſant. Je ne vois pas en quoi conſiſtoit cet avantage, puiſque les femmes avoient également la liberté de quitter un mari dont elles n'étoient point ſatisfaites. Témoin cette Dame Romaine dont parle Juvenal, qui en avoit changé huit fois en cinq ans. *Titulo, res digna ſepulchri*, ajoute ce Poëte.

La Loi Mahométane a établi dans le mariage deux choſes également oppoſées à ce qui fait l'eſſence du nôtre : l'une en permettant le divorce, l'autre en ordonnant la pluralité des femmes. Il faut, ou que les Turcs ſoient plus modérés & plus patiens que nous, ou que leurs femmes ſoient plus dociles que les nôtres. Si nous ne pouvons vivre en union avec une ſeule femme, que ſeroit-ce ſi la multiplicité nous en étoit permiſe ? Si les plus riches d'entre nous ne peuvent quelquefois fournir au luxe & à la dépenſe d'une ſeule femme, que ſeroit-ce s'ils en avoient des troupeaux ? Il faudroit donc néceſſairement leur retrancher la magnificence des habits, & mille autres ſuperfluités dont elles ſont en poſſeſſion depuis ſi long-tems, que la preſcription leur en a aquis le droit inconteſtable. Un tel projet peut-il, je ne dis pas s'exécuter, mais ſeulement ſe propoſer ? Il n'y a qu'à comparer la maniére dont vivent nos femmes, avec celles dont les Turcs gouvernent les leurs.

Les femmes Turques ſont renfermées dans l'intérieur de la maiſon, où elles ont chacune

leur chambre tapiſſée de toile peinte, & dont tous les meubles conſiſtent en un lit de repos, un tapis & quelques carreaux. On ne leur donne que deux habits; un d'une belle étoffe qui leur dure toute leur vie, un autre de toile peinte, que l'on renouvelle une fois l'an, & qu'elles mettent tous les jours. Elles ne ſavent ce que c'eſt que beau linge ou broderie. On leur porte à chacune dans leur petite chambre une portion de ris, un morceau de mouton ou de volaille bouillie, avec du pain & de l'eau à diſcrétion; on y ajoute quelquefois des fruits ſelon la ſaiſon. Toutes leurs promenades & leurs divertiſſemens ſe réduiſent à aller aux bains, maſquées & ſuivies d'une vieille Eſclave, dont la tête répond de leur conduite.

Je demande préſentement s'il ſe trouveroit parmi nous, je ne dis pas une Dame ni une Bourgeoiſe, mais une Artiſane qui voulût s'accommoder d'un pareil genre de vie?

Quoiqu'il y ait pluſieurs Etats bien policés, qui permettent aux hommes la multiplicité des femmes, il n'y en a jamais eu qui aient accordé aux femmes la pluralité des maris, & l'on ne peut rien imaginer de plus impertinent, de plus inſolent que cette communauté de biens, de femmes & d'enfans que Platon avoit établie dans ſa République imaginaire. Quand tous les hommes ſeroient autant de Platons, je ne ſais ſi elle pourroit ſubſiſter.

La ſource de la plupart des diviſions qui troublent les mariages, vient de ce qu'une femme eſt impérieuſe, emportée, joueuſe, aimant la magnificence des habits, prodigue, avare, prude, ou peu curieuſe de ſon honneur; ſou-

vent auſſi de ce qu'un mari eſt jaloux mal à propos, ivrogne, brutal, chicanneur, &c. Si l'on examine toutes les guerres inteſtines qui diviſent les familles, on trouvera qu'elles ſont occaſionnées par l'un de ces méchans caractères.

Il eſt difficile de ne pas tomber dans l'un de ces fâcheux inconvéniens. ☞ *Timante* ne craignoit rien tant que de s'engager dans les liens d'une joueuſe. Il a conſulté, peſé, examiné murement avant que de ſe marier; il a même paſſé les trois quarts de ſa vie à délibérer : enfin il a pris ſa réſolution, & a choiſi un jour heureux pour l'exécuter. O merveilleux effet de la prudence humaine! *Timante* a en partage la femme du monde la moins joueuſe : elle a même une ſouveraine averſion pour le jeu; c'eſt perdre le tems, ſelon elle, bien triſtement; elle ſait l'employer plus agréablement.

Deux raiſons devroient engager les hommes à ne ſe marier que fort tard. La premiére, c'eſt que s'il leur tombe une mauvaiſe femme, ils reſteront peu de tems avec elle; l'autre eſt, que s'ils ont le bonheur de rencontrer une femme parfaite, ils pourront avoir la ſatisfaction de mourir avant que ſa vertu ſe démente.

Il faut dire néanmoins ce que Métellus diſoit aux Romains : Si l'on pouvoit vivre ſans femme, ce ſeroit un avantage que de s'en paſſer; mais puiſque l'homme eſt tel, que quand il ne poſsède pas une choſe, il croit ne pouvoir s'en paſſer, & que ſitôt qu'il la poſsède, il croit en reconnoître les imperfections, il vaut mieux céder à la nature, puiſque l'utilité publique en dépend.

☞ *Alcippe* s'étonnoit qu'il y eût des hom-

mes qui ne vouluſſent pas ſe marier. *Alcippe* a pris une femme; il s'étonne qu'il y ait des hommes qui veulent ſe marier.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que de tous les malheurs qui peuvent arriver à un honnête homme, celui d'être mal marié eſt le plus grand.

Il ſeroit à ſouhaiter que l'on pût connoître l'amour par expérience avant que de s'engager dans le mariage, ſans quoi l'on court riſque de ſe former une idée extravagante des douceurs que l'union maritale promet; d'où il arrive aſſez ſouvent que l'on tombe dans une fâcheuſe ſurpriſe, lorſque l'épreuve ne répond pas à l'opinion que l'on en avoit conçue.

☞ *Timas* ne ſauroit comprendre que ſa nouvelle épouſe ait encore les mêmes charmes qui le raviſſoient à lui-même, il n'y a pas plus de huit jours. Il s'imagine avoir découvert en elle une multitude de défauts qui lui étoient échappés auparavant, & il attribue à cette fatale découverte le refroidiſſement de ſon amour pour elle. Il eſt pourtant vrai que la cauſe de ce changement eſt en lui-même, & non pas en ſon épouſe, qui ſemble avoir aquis de nouveaux charmes.

Quand un homme brûle d'amour, il ſe jette comme une humeur *peccante* ſur ſes yeux: c'eſt alors que la beauté de chaque trait de la perſonne qu'il aime, aquiert de nouveaux charmes en paſſant par cet organe vicié, & que toute femme devient une Déeſſe; mais lorſque cette humeur qui cauſoit ſon éblouiſſement vient à ſe diſſiper, les yeux alors commencent à voir. La Déeſſe n'eſt plus qu'une miſérable mortelle dépouillée des apparences brillantes & trompeu-

ſes dont la paſſion l'avoit revêtue. Dans une pareille occaſion, le mari rejette la faute ſur ſa femme, & s'attache à quelque autre qu'il s'imagine n'avoir pas les mêmes défauts que la ſienne ; dès lors il ne faut plus eſpérer de paix dans le mariage.... Un homme qui auroit l'expérience devers ſoi, & qui connoitroit les femmes, ſauroit qu'elles ſe reſſemblent toutes en un point, & que la violence de l'amour eſt toujours ſuivie d'un calme profond : ainſi, quand il ſe marie, préparé contre les inconvéniens de cette nature, il ſeroit prêt à pardonner les imperfections inſéparables de la condition humaine..... Mais autant cette expérience pourroit être utile avant le mariage, autant ſeroit-elle dangereuſe après.

Un jeune homme infatué d'amour, s'imagine que ſon bonheur futur dépend de la poſſeſſion d'une Demoiſelle d'une certaine taille, & avec des traits arrangés d'une certaine maniére. Quand il a le malheur de ne pas trouver cette figure dans la proximité auſſi charmante qu'il ſe l'étoit dépeinte dans l'éloignement, quel chagrin pour lui de ſe trouver lié à une femme qui ne peut lui procurer de ſatisfaction ! L'on ſait ce qu'il arrive alors : lits & tables à part ; ſéparations de corps & de biens ; procès honteux.

Pour rendre juſtice au beau ſexe, il a plus de conſtance en amour que le nôtre. Il faut convenir du moins que les paſſions des femmes, pour l'ordinaire, ſont moins aiſées à exciter, & qu'on ne les voit point ſe fixer en un moment à un objet, & de celui-là paſſer à un autre, comme les hommes font tous les jours ;

mais en recompenſe, quand la tendreſſe s'eſt emparée du cœur d'une femme, elle y aquiert plus de force, & s'y conſerve mieux que dans celui des hommes; il ſemble même que par la poſſeſſion, elles reprennent tout l'amour qu'elles ont donné; en quoi elles différent extrêmement des hommes, qui ſont ſuſceptibles des moindres impreſſions que fait ſur eux la premiére Beauté qu'ils rencontrent : ſoit qu'ils aient un tour d'imagination différent des femmes, ſoit qu'occupés de leurs affaires, ils ne prennent de l'amour qu'en paſſant & comme par maniére de récréation, il eſt toujours certain qu'après le mariage, une femme ne conſerve, pour l'ordinaire, que la moindre partie de l'affection de ſon époux.

La jouiſſance change bien les idées que l'on avoit de la beauté. Ce qui porte la plupart des jeunes gens à un mariage diſproportionné, ce ſont les idées romaneſques & chimériques qu'ils ſe font de la tendreſſe: voilà ce qui les aveugle en leur faiſant croire que l'amour ſeul eſt ſuffiſant pour rendre un mariage fortuné.

Quand on ne s'eſt marié que par amour & aux dépens de ſa fortune, les premiers feux ne ſont pas plutôt éteints, que l'on regarde ſa femme avec plus d'attention, & que l'on commence à entrevoir en elle la cauſe des infortunes; ce qui produit une froideur qui aboutit peu à peu à une rupture ouverte.

Quelque femme que l'on prenne, il y a des chagrins à eſſuyer.

☞ *Plotin* vient d'épouſer une femme accomplie pour le caractère; mais elle eſt d'une foible ſanté; il craint de la perdre.

Celle de ☞ *Philanthe* eſt d'une ſanté de fer, & dans le printems de ſon âge; mais c'eſt une *Mégère*; il aura beſoin d'une grande & longue patience.

☞ *Chryſolithe* attendoit de grands biens de la ſienne, & il ne l'a épouſée que ſur ce pied-là. Un revers de fortune le renvoie à cent lieues par delà ſes eſpérances. Il ſe voit chargé de l'entretien d'une femme, & point de bien.

☞ *Cornélie* a fait le nom & la fortune de ſon mari; mais elle eſt dédaigneuſe, ſuperbe, impérieuſe, inſolente: il voudroit peut-être pour le double de ce qu'elle lui a apporté, ne l'avoir jamais connue.

☞ *Lépide* n'avoit rien; tout lui manquoit excepté le mérite. Il a épouſé *Elpénice* qui avoit tout, & à qui rien ne manquoit que la figure d'une femme. C'eſt un prodige de laideur; l'on ne peut la regarder ſans effroi.

☞ *Lesbie* eſt ſans contredit la plus belle femme de ſon quartier, & peut-être de toute la ville. Elle ne peut ſortir qu'elle ne faſſe naître des vœux dans le cœur de tous ceux qui la regardent. Tout le monde exagère le bonheur de ſon mari. Si c'en eſt un, elle le lui fait certes bien acheter par les inquiétudes horribles & continuelles qu'elle lui donne.

Tout homme qui veut s'engager, doit avoir trois ſages & prudentes idées: vivre tranquillement & heureux dans la ſociété d'une femme; établir ſolidement ſa maiſon ſelon ſon état; donner une honnête ſatisfaction à ſon cœur.

Le premier motif doit autant l'emporter ſur le ſecond, que celui-ci doit l'emporter ſur le

troiſième. Mais par un renverſement d'ordre, le ſecond l'emporte toujours ſur le premier, & très-ſouvent ſur le dernier. Mal à propos; la richeſſe ſe diſſipe, & ne laiſſe qu'une idole dépouillée de l'or qui en faiſoit tout le prix. La beauté s'efface ou devient inſipide par une tranquile poſſeſſion. Mais la fortune & le tems qui détruiſent l'un & l'autre de ces avantages, ne peuvent rien ſur l'eſprit & la vertu qui ne ſont point de leur juriſdiction.

Une femme doit avoir trois principales qualités pour faire le bonheur d'un homme : de la religion; (la vertu d'une femme ſans religion ne tient à rien;) un eſprit ſolide; une parfaite complaiſance. Joignez à cela de la richeſſe & de la beauté, & les choſes n'en iront pas plus mal.

La ſolidité de l'eſprit d'une femme ne conſiſte pas dans le caractère enjoué & brillant; il n'eſt pas néceſſaire qu'elle atteigne aux grandes Sciences : *Femme qui compoſe, en ſait plus qu'il ne faut*, ſelon Moliére. Il conſiſte encore moins à ſavoir diſtinguer la magnificence, le bon gout, la propreté d'une étoffe; mais dans une ſage & juſte prévoyance de l'avenir, dans un diſcernement prudent de tout ce qui peut être avantageux ou préjudiciable à la fortune de ſa maiſon, en une grande facilité à trouver des expédiens dans les affaires imprévues qui peuvent ſurvenir à ſon mari : voilà en quoi conſiſte l'eſprit d'une femme.

A l'égard de la douceur, l'on ne peut guères la connoître qu'à l'épreuve. Une femme que l'on veut épouſer, & qui ſait intérieurement combien cette douceur a de puiſſans charmes pour attirer les cœurs, ne manque preſque jamais

jamais d'en mettre un vernis ſur toute ſa perſonne. Dès qu'une femme a pris un peu d'amour, elle s'applique à en donner beaucoup. Elle ſait combien la modeſtie eſt propre à cela; elle s'en ſert donc comme d'une arme offenſive & défenſive. Ce qu'il lui en coute pour gêner ſes déſirs eſt pleinement recompenſé par le plaiſir ſecret qu'elle tire de l'extrême paſſion qu'elle excite dans le cœur de ſon Amant, & dont l'excès, à ce qu'elle croit, lui prouve la ſincérité. *Ardeat ipſa licet tormentis gaudet Amantum.* * Mais ſi elle rencontre un homme qui ſache feindre comme elle, ne riſque-t'elle pas d'être la dupe de ſon propre artifice?

L'excès de douceur dans une femme, eſt un défaut; on doit prendre garde de ne pas s'y tromper. ☞ *Valère* a cru d'abord que *Mélanie* avoit de la douceur; il l'a examinée de plus près, & il a reconnu que cette douceur provenoit de bêtiſe, & que ſa bonté n'étoit autre choſe qu'une certaine lâcheté mépriſable, qui expoſe ſouvent un mari à de fâcheuſes inſultes.

Il eſt rare, il n'arrive jamais, que toutes les perfections ſe trouvent réunies dans une femme. Un homme peut choiſir entre une vertueuſe, une belle, ou une riche. S'il s'eſt déterminé ſelon ſon inclination, de quoi ſe plaint-il?

Règle générale. La félicité & l'indigence ne ſe rencontrent que difficilement dans un même endroit. L'on ſait par expérience, que la pauvreté eſt une ſource intariſſable de fâcheux débats & de querelles entre maris & femmes. Et d'ailleurs telle que ſoit la vertu d'une femme,

* Juvenal. Satyr. VI. 209.

ſi elle n'eſt étayée d'un peu de richeſſe, elle court riſque au moins de chanceler, lorſque l'amour l'attaque avec des armes d'or.

Entre deux objets également vertueux, il n'y a point à balancer; la différence du bien doit fixer le choix; & entre deux filles également vertueuſes & riches, la plus belle doit l'emporter.

Il y a encore trois choſes à conſidérer par rapport à l'utilité & à l'intérêt : les alliances dont on peut tirer de l'appui; le bien préſent & actuel; les ſucceſſions futures.

L'on éprouve que ſi un gendre veut avoir la paix avec ſon beau-pere, il ne doit point laiſſer de queue au payement de la dot de ſa femme. Les parens veulent tout faire quand leur fille eſt à marier, & rien quand elle l'eſt. ☞ *Chyſargire* promettoit une ſomme immenſe à *Lizimond* en lui donnant ſa fille. Celui-ci trop crédule l'a épouſée ſur ſa parole; il a été obligé de plaider avec ſon beau-pere, pour avoir une ſomme aſſez médiocre.

Choſe étrange en un certain ſens, qu'une fille en ſe donnant ſans réſerve à un homme, ſoit encore obligée de lui apporter de l'argent!

Que celui qui ſe marie ne néglige pas ſa propre ſatisfaction; que l'intérêt ne lui faſſe pas prendre un monſtre, ni la beauté une femme qui n'ait rien. Toutes choſes étant d'ailleurs à peu près égales, une très-belle femme doit l'emporter ſur celle qui n'eſt que médiocrement belle. Il faut encore diſtinguer. Une femme vertueuſe parfaitement belle, doit être préférée à une femme vertueuſe qui n'a qu'une médiocre beauté; au lieu qu'une femme vertueuſe

qui n'eſt que paſſablement belle, doit l'emporter inconteſtablement ſur celle qui avec toutes les qualités brillantes du corps, joint toutes les mauvaiſes qualités du cœur; à moins que l'on ne fût de l'humeur de ☞ *Nauſicrate*, qui a cherché une belle femme qui pût avancer plus promptement ſa fortune, & à qui certains talens tinſſent lieu de vertu.

A parler en général, il y a peu de maris qui vivent tranquiles avec une belle femme; eût-elle de la vertu. La ruſe & la force ont fait ſuccomber Lucrèce. La plus belle eſt la plus déſirée, & conſéquenment la plus attaquée; mais parmi ceux qui la déſirent & qui l'attaquent, oſeroit-on répondre qu'il ne ſe trouvât pas quelqu'un à l'aſpect duquel la vertu n'adoucît un peu l'auſtérité de ſes regards? Un homme habile en galanterie, qui ſait prendre le tems que la langueur, entre gens mariés, ſuccéde à l'ardeur des premiers feux, ne méne-t'il pas quelquefois une femme vertueuſe plus loin qu'elle ne l'avoit cru d'abord elle-même? Si ſelon la maxime d'Ovide, auquel il ne faut pas toujours ajouter foi, il n'y a de femmes chaſtes que celles à qui l'on ne demande rien; que ſera-ce de celles à qui l'on demande tout?

Le refroidiſſement d'un mari eſt l'écueil ordinaire de la vertu d'une femme. C'eſt du moins la penſée d'un Comique de nos jours:

Pourquoi leur reprocher d'illicites ardeurs
Auxquelles donnent lieu nos indignes froideurs?
D'où vient que les Amans leur ſemblent préférables?
C'eſt qu'ils ſont toujours doux, complaiſans, agréables.

Et dans un autre endroit, il dit:

Je déteſte à jamais la puiſſance odieuſe
Qui fait que d'un mari la flamme impérieuſe
Ne peut faire ſentir ces plaiſirs pleins d'attraits,
Que l'amour fait gouter dans les bras de la paix.

Les maris ſont eux-mêmes aſſez ſouvent l'inſtrument des chagrins que leur donne la jalouſie; c'eſt encore la penſée du même Comique, comme de pluſieurs autres avant lui:

Les époux tous les jours allument dans leurs femmes
D'un amour défendu les criminelles flammes,
En leur préconiſant des amis dangereux,
Enfin en les montrant trop ſouvent à leurs yeux.
Si la foi d'un ami ſe trouve peu ſincére,
Ce titre ſi ſacré ſert de voile au myſtére,
Et le beau nom d'ami ſouvent couvre un Amant.

Que doit faire un mari qui ſoupçonne la fidélité de ſa femme? Ecoutons le même Comique. Si ſon avis ne nous plaît pas, nous en ſerons quittes pour le négliger.

. . . . . *Ce n'eſt point la rigueur*
Qui nous donne à coup ſûr l'empire ſur un cœur:
Ce qu'une femme craint n'attire que ſa haine,
Et de ſa paſſion ne briſe point la chaîne, &c.

Trop de dureté dans un mari, le rend odieux; trop de facilité, le rend mépriſable. La défiance affectée fait qu'une femme ſonge à le tromper; le trop de ſécurité eſt ſouvent cauſe qu'elle le trompe avec plus de liberté.

Il y a un milieu, & c'eſt ce juſte milieu qui eſt inconnu à la plupart des maris, qui donnent

preſque toujours dans l'une ou l'autre extrêmité.

Qui croiroit qu'une même paſſion pût produire deux effets tout oppoſés dans les femmes! ☞ *Pirrha*, en aimant *Calaïs*, a pris le caractère de *Lydie*; & *Lydie*, en aimant *Téléphe*, a pris le caractère de *Pirrha*. La premiére étoit douce, complaiſante, prévenante avec ſon mari; l'autre étoit impatiente, fiére, *revêche* avec le ſien. La différence qu'il y a entre ces deux femmes, ne viendroit-elle pas de celle qui ſe trouve entre les deux Amans, dont l'un veut bien ſouffrir un égal, & l'autre n'en veut point?

La douceur que montre tout-à-coup une femme qui a coutume d'être fiére, comme la fierté qui paroit ſubitement dans celle qui a coutume d'être douce, doivent être également ſuſpectes à un mari: il n'y a guères que l'amour qui puiſſe opérer un changement ſi prompt.

Lorſque l'on conſidére les avantages que les maris ont ſur les amans de leurs femmes, ne ſeroit-on pas tenté de croire qu'il y a toujours de leur faute quand ils en ſont ſupplantés? ☞ *Argine* balançoit entre ſon époux & ſon amant: elle aimoit l'un; l'autre la charmoit. L'abſence de ce dernier a fait voir que tout le bon parmi les femmes, eſt pour ceux qui ſont ſur les lieux & à portée.

Quel remède reſte-t'il à deux perſonnes mal aſſorties? Le même qu'à deux perſonnes qu'une tempête auroit jettées dans une Iſle déſerte. Feroient-elles bien de s'entr'aſſaſſiner, au lieu de ſe conſoler mutuellement, & de chercher à ſe faire ſubſiſter, en attendant que quelque heureux hazard les retire de cette ſolitude?

Il n'y a rien au monde de plus ridicule, rien de plus impertinent, rien de plus opposé à la félicité du mariage, que la disproportion d'âge. L'intérêt d'un côté, & la folle passion de l'autre, sont les entremetteurs ordinaires de ces sortes de mariages. N'a-t'on pas raison de se moquer de ☞ *Xantippe*, qui vient d'épouser un jeune homme que l'on prend pour son fils? Elle a beau animer son teint & ses regards; elle a beau se donner de la gayeté, de l'enjoûment, en s'habillant de la maniére la plus coquette: quoi qu'elle fasse, son front est comme l'*Amphore* des Romains, qui par son étiquette, annonçoit l'ancienneté du vin qu'elle contenoit. Elle est aussi folle que celui qui a voulu l'épouser est intéressé.

Le vieux ☞ *Crémès* n'oseroit sortir avec sa femme, que l'on prend pour la fille de sa fille. Il a mille railleries à essuyer de la part des jeunes gens, qui regardent son mariage comme un larcin qu'il leur a fait, & qui mépriſent sa femme, que l'argent de ce *Créſus* a ébloui. Il est pourtant vrai que si le vieux *Crémès* avoit seulement vingt-cinq ou trente ans de moins, une perruque d'un blond admirable dont il couvre sa tête chenue, & la magnificence qui brille dans ses habits, pourroient le faire paroître moins décrépit; mais que peut-il espérer étant plus que septuagénaire.

Un jeune homme à qui l'intérêt a fait épouser une vieille femme, une jeune femme à qui l'intérêt a fait épouser un vieillard, ne deviennent ordinairement libres, que lorsqu'ils sont trop âgés l'un & l'autre, pour que de jeunes personnes veuillent bien les épouser sans argent.

Egalité d'âges, égalité de biens, égalité de conditions, conformité d'humeurs, proportion des avantages extérieurs; voilà ce qu'il faut pour bien assortir un mariage. *Si vis nubere, nube pari.*

Amis.

Y a-t'il de vrais amis? Quelles qualités doivent avoir ceux qui se donnent pour tels? A quelle marque les connoit-on? Faut-il être riche ou pauvre, dans la bassesse ou dans l'élévation pour en avoir? Sont-ils aussi rares qu'on le dit?

La mauvaise fortune fait connoître la rareté des amis. Un homme en faveur, qui croyoit pouvoir compter au besoin sur un peuple d'amis, pria son Maître de faire semblant de le disgracier pour un peu de tems, afin qu'il pût s'assurer si trop de confiance ne l'abusoit point. Qu'arriva-t'il? Ceux qu'il croyoit ses meilleurs amis se montrerent ses plus ardens persécuteurs; & ceux dont il s'imaginoit devoir être opprimé, parurent, au contraire, ses meilleurs amis. Ce qui prouve que l'on ne doit pas trop se fier à ceux qui paroissent nous aimer, ni trop s'élever contre ceux qui semblent nous haïr. La bonne fortune fait les flatteurs; l'adversité les découvre.

Il n'y a rien qui puisse nous mieux réconcilier avec de certaines gens, qui ne nous évitent quand nous sommes en place, que parce qu'ils s'imaginent que nous les dédaignons, qu'un peu d'adversité.

Un homme en place ne doit compter pour

amis, que ceux qui l'étoient avant ſon élévation : pendant qu'il eſt en faveur, tout doit lui être douteux de la part de ceux qui l'évitoient auparavant, bien loin de le rechercher. Il faut qu'il tombe pour qu'il puiſſe diſtinguer ceux qui ſont attachés à ſa perſonne, d'avec ceux qui ne cherchent qu'à s'appuyer de ſon crédit.

☞ *Polydore* s'étonne que l'on ſe récrie ſi fort ſur la rareté des amis : il a raiſon; car jamais homme n'en manqua moins que lui. Il en a de toute eſpèce, de tout âge, de toute condition ; dans le Clergé, dans l'Epée, dans la Magiſtrature, dans le Commerce, & grand nombre ſur-tout parmi ceux qu'on appelle *Gens de Lettres*. Sa maiſon ne deſemplit point de ces derniers. Ils dînent, ils ſoupent chez lui avec autant de liberté que dans leur auberge : ils y tiennent des conférences en tout tems, & ſur toutes ſortes de matières. C'eſt là où ſont peſés très-ſcrupuleuſement, & critiqués très-judicieuſement les Ecrits nouvellement éclos. La lecture finie, on va aux opinions; chacun dit ſon ſentiment, non ſelon qu'il penſe, mais ſelon que l'Ouvrage excite plus ou moins ſa jalouſie. A la pluralité des voix l'Ecrit trouve grace, ou il eſt réprouvé. Ces ſéances ont comme les *Encans*, leurs jours heureux & malheureux; car tel Ouvrage qui auroit été applaudi hier, eſt ſifflé aujourd'hui. L'on en eût fait hier trois ou quatre lectures, aujourd'hui on ne le lit pas à moitié; la lecture en eſt inſoutenable... En quel quartier, en quelle maiſon *Polydore* ne rencontre-t'il pas de ces ſortes de gens, qui l'embraſſent, qui lui ſerrent les mains, en lui

promettant d'aller dîner chez lui? L'avez-vous vu quelquefois aux Tuilleries ou au Cours ſans un cortége nombreux, compoſé de ces perſonnages ſi rares, & cependant ſi connus?... Eſt-il à ſa maiſon de campagne, les chemins ſont bordés de ceux qui y vont & de ceux qui en reviennent. Chaque jour en voit arriver une nouvelle volée, qui vient remplacer celle qui eſt ſur ſon départ.... Eſt-il de retour à la ville, ceux que leurs occupations obligent à réſidence, viennent l'accabler de complimens, & le prier d'excuſer s'ils n'ont pu aller paſſer ſept ou huit jours du moins avec lui, pour gouter les plaiſirs de la campagne, (ils devroient ajouter, & celui de ſa table toujours bien ſervie.) *Polydore* appelle ces gens-là des amis. Il aime les Savans, dit-il, il ſe plaît à en faire chaque jour de nouvelles emplettes; il ſe fait gloire de les fréquenter, de les voir chez lui à toutes les heures, comme d'aller chez eux librement. Tout le monde l'en eſtime; il n'y a que ſes Créanciers, gens ſans Lettres & ſans gout, qui en murmurent.

☞ *Théodore* n'a pas un grand nombre de ceux que l'on peut appeller des vrais amis; ils ſont rares; & c'eſt beaucoup, ſelon lui, que d'en avoir ſeulement quatre ou cinq bien choiſis. C'eſt à ce petit nombre qu'il ouvre ſon cœur. Il ne voit & ne conſulte qu'eux. Il eſtime celui-ci pour ſa prudence; celui-là pour ſa probité; cet autre pour ſa pénétration; & cet autre pour ſon diſcernement..... *Théodore* ajoute qu'il n'a jamais eu beſoin d'eux, & qu'il eſt en paſſe au contraire de leur rendre plus de ſervices qu'il n'en peut attendre de leur part...

Quand *Théodore* voudra, je me charge de lui faire trouver un millier de vrais amis de cette ſorte, & au même prix.

Qui peut donc nous aſſurer de la fidélité d'un ami? Par où diſtingue-t'on le faux d'avec le véritable? Ne comptez point ſur un homme qui n'a pas une ſincére probité; comptez peu ſur celui qui a beſoin de vous, & encore moins ſur celui dont vous avez beſoin.

C'eſt une mode, une coutume, de ſe plaindre de la rareté des amis, comme de la rareté de l'argent: avec cette différence, que ceux qui veulent faire croire qu'ils n'ont point d'argent, en ont ſouvent beaucoup, & que ceux qui avouent un petit nombre d'amis, n'en ont ſouvent point du tout.

☞ *Maxime* déclame, invective ſans ceſſe & avec chaleur ſur le peu de bonne foi qui regne parmi les hommes: Ce n'eſt, dit-il, que perfidie, que menſonge, que duplicité, qu'hypocriſie de quelque côté que l'on ſe tourne. Quel tréſor qu'un vrai ami! Mais qui le trouvera? Sera-ce *Maxime*, qui n'a jamais été l'ami de perſonne, & qui a fait au contraire tout ce qu'il faut pour être l'ennemi de tout le monde? Oſeroit-il ſe fier à quelqu'un, lui à qui l'on ne s'eſt jamais fié, que l'on n'en ait été la dupe?

La conformité d'humeurs & d'inclinations fait naître l'amitié. Cette maxime n'a lieu que parmi ceux qui font profeſſion d'une véritable probité; encore ne faut-il pas qu'ils aient les mêmes vues, ni les mêmes intérêts; ſans quoi, leur vertu, quelqu'auſtère qu'elle paroiſſe, court riſque de ſe démentir. Deux hommes

également vertueux, ne peuvent ceſſer de s'aimer, tant qu'ils ſont perſuadés réciproquement de la ſincérité de leur vertu.

☞ En quel homme a-t'on remarqué moins de défauts que dans *Théotime?* En quel homme au contraire, a-t'on remarqué plus de vertus? quelle ſincérité, quelle pureté de mœurs! quelle équité! quelle ſageſſe! *Ariſte* ſon ami avoit-il, ou moins, ou de moins grandes qualités? Etoit-il aiſé de rencontrer deux hommes qui poſſédaſſent dans un dégré plus éminent toutes les qualités néceſſaires aux parfaits amis? Même amour pour la vertu, même averſion pour le vice, même étendue de génie. La reſſemblance des inclinations ne pouvoit que les unir étroitement; auſſi s'aimerent-ils d'abord qu'ils ſe virent. Heureux s'ils fuſſent reſtés dans l'état où ils ſe trouvoient alors, & ſi la concurrence n'eût pas rompu un lien que les plus ſages comptoient indiſſoluble! ☞ *Théotime*, auparavant ſi modéré, ſe déchaîne avec fureur contre *Ariſte*. L'injuſtice prend chez lui la place de l'équité; la haine jalouſe empoiſonne ſon cœur, & en chaſſe l'amitié, pour y introduire l'aigreur, l'animoſité & la mauvaiſe foi... Le ſeul *Ariſte* ne ſe dément point; il eſt toujours le même; il ſoutient ſon droit avec fermeté comme ſans animoſité. Il voudroit dans le fond de ſon ame qu'il lui fût permis de ſe déſiſter de ſes prétentions ſans lâcheté. Il n'oppoſe que la douceur à la véhémence de *Théotime*; mais elle ne ſert de rien; c'eſt de l'huile jettée ſur un braſier ardent; *Théotime* n'en eſt que plus enflammé. Il appelle timidité, ce qui n'eſt qu'un effet de la modération de ſon ami; il continue

ſes pourſuites, ou plutôt ſes perſécutions, avec tant de chaleur, que tout le monde eſt enfin convaincu que ces deux hommes ſont auſſi différens dans l'intérieur, qu'ils avoient paru ſemblables à l'extérieur.

Si la conformité d'humeurs & d'inclinations n'eſt pas ſuffiſante pour rendre l'amitié ſolide & durable entre les perſonnes de probité, lorſqu'il s'y mêle des vues d'intérêt ou d'ambition, cette même conformité aura-t'elle plus de force pour entretenir l'union que les vicieux & les hommes perdus contractent quelquefois entre eux?

☞ *Alphène* & *Carpophore*, tous deux auſſi illuſtres parmi les débauchés de notre tems, que *Céſar* & *Alexandre* parmi les Héros des ſiécles paſſés, ſe ſont aimés pendant quelques mois, avec une tendreſſe qui ne le cédoit en rien à celle que *Caſtor* & *Pollux* avoient l'un pour l'autre; à celle que *Théſée* reſſentoit pour *Pirithoüs*; à celle enfin qui fait regarder *Oreſte* & *Pylade* comme le modèle des vrais amis. Même effronterie, même impertinence, même brutalité, même fureur pour le jeu, la table, & pour tout ce que les gens de leur eſpèce appellent divertiſſemens, ſe faiſoient remarquer dans ces deux amis, à un tel point, que tout le monde avouoit qu'ils étoient tellement ſemblables, que l'un ne pouvoit être égalé que par l'autre. Auſſi ne ſe quittoient-ils point; c'étoit l'ombre & le corps. Plaiſir, gain, perte, querelle, mauvaiſe affaire, tout leur étoit commun. Qui croiroit que le déſordre pût former une union ſi harmonieuſe! mais il ſe laſſa d'agir contre ſa nature, & il redevint lui-même, avec l'aide de l'A-

mour qui ne lui manque jamais au beſoin. Cet enfant libertin & mal aviſé les frappa l'un & l'autre d'une ſeule fléche pour le même objet: ce n'étoit encore rien ſi cette fléche n'eût porté avec elle le poiſon de la jalouſie, ennemie de toute rivalité. Alors cette raiſon importante qui brouilla les deux plus fameux d'entre les Capitaines Grecs, ſema la diſcorde entre nos deux Braves; mais ſi *Alphéne* fit paroître en cette occaſion toute la fureur d'*Achille*, *Carpophore* ne ſe piqua point du ſang froid d'*Agamemnon*; l'on vit au contraire deux *Achilles* furieux acharnés l'un contre l'autre. Un ſujet trop honnête & trop glorieux avoit donné naiſſance à la conteſtation, pour qu'il n'y eût pas d'infamie à céder. L'affaire devint ſi ſérieuſe, que ce couple magnanime ſe diſpoſoit à donner une repréſentation naturelle de la Tragédie *des Freres ennemis*, lorſque *Thémis*, qui ſurvint, & qui prend plaiſir à jouer de ces ſortes de tours, fit diſparoître adroitement & ſans bruit *la Pomme de diſcorde*. La douleur de cette perte commune & imprévue, frappa tellement nos deux *Champions*, qu'elle leur ôta la force de ſe battre, & ne leur laiſſa que celle de ſe haïr encore plus qu'ils ne s'étoient aimés.

Les femmes s'aiment ordinairement entre elles aſſez peu, quand elles ne ſont point épriſes du même objet, ou qu'elles n'ont pas les mêmes avantages; mais elles ne manquent jamais de ſe haïr quand elles ſe trouvent en concurrence. La vertu & le vice peuvent les unir comme les hommes; mais ſi l'ambition ou l'amour ſe met entre deux, c'eſt juſtement ce qu'il faut pour les rendre plus ennemies qu'elles n'a-

voient été amies; c'eſt en quoi elles reſſemblent encore aux hommes.

☞ *Emire* & *Uranie*, l'une d'une extrême beauté, l'autre d'un eſprit agréable & brillant, croyoient ne ſe voir que rarement, quoiqu'elles ne ſe quittaſſent point de tout le jour. Il ſembloit que la nuit en les ſéparant, augmentoit le plaiſir qu'elles ſentoient de ſe revoir le lendemain.... Elles rendoient les mêmes viſites, étoient de moitié au jeu : elles ſe trouvoient enſemble aux promenades, au Sermon, & delà à l'Opéra ou à la Comédie dans la même loge. Rien n'étoit plus édifiant que ce commerce; tout le monde en parloit, & en bien.

Un eſpace de tems aſſez conſidérable ſembloit avoir établi trop ſolidement cette union, pour que l'on eût lieu de croire que rien la pût jamais rompre; beaucoup de gens du moins le penſoient ainſi; mais un hazard auquel peut-être elles n'euſſent pas fait attention ſi elles ſe fuſſent moins aimées, détruiſit bientôt le parfait rapport qui uniſſoit ces deux cœurs, & que la paix avoit pris plaiſir à cultiver & à perfectionner de jour en jour. On releva dans une compagnie la beauté d'*Emire*, & l'on ne fit aucune attention aux charmes de l'eſprit d'*Uranie*. Celle-ci en fut piquée intérieurement, & d'autant plus, que ſa perfide amie avoit ſemblé prendre plaiſir au triomphe. Après que la Diſcorde eut frappé ce premier coup, elle ſentit qu'elle n'avoit encore rien fait, parce qu'*Uranie* avoit trop d'élévation d'ame pour qu'un ſujet ſi frivole pût ralentir ſon ardeur. Une autre occaſion ne tarda pas à ſe préſenter, & *Uranie* eut ſon tour. L'on s'épuiſa en éloges

ſur les qualités précieuſes de ſon eſprit, qui ſe firent remarquer ce jour-là avec admiration, & l'on prit garde à peine à mille attraits raviſſans qui rendoient la beauté d'*Emire* ſi recommandable. Les choſes étoient cependant encore en leur entier, & peut-être y ſeroient-elles reſtées, ſi la charmante *Emire* pour comble de malheur, voulant faire voir que ſa beauté n'étoit point muette, n'en eût que trop dit pour convaincre qu'eſprit & beauté ſont deux choſes réellement diſtinguées. Sa naïveté, que l'on pourroit appeller bêtiſe en termes plus forts, excita de ſi grands éclats de rire dans toute la compagnie, qu'*Uranie* ne put ſe défendre elle-même de s'en divertir avec les autres, & de ſe laiſſer entraîner au torrent. *Emire* perdit alors toute contenance; elle s'emporta avec fureur contre *Uranie*. Rien ne fut capable de guérir la plaie qu'un innocent badinage avoit faite à ſon amour-propre : elle rompit pour jamais avec elle, & mit un frein à ſa fragilité par un ſerment. *Uranie* enfin convaincue qu'elle s'étoit attachée à une femme encore plus ſotte que belle, vint à bout de ſe conſoler de ſa perte; en ſorte que depuis ce tems elles ne ſe rencontrent pas plus l'une & l'autre que la grande & la petite Ourſe. *

Les femmes ſont trop intéreſſées à rechercher l'amitié des hommes, pour qu'elles puiſſent faire grand cas de celle de leurs ſemblables : elles s'amuſent plus les unes avec les autres qu'elles ne s'aiment; elles croient quelquefois s'aimer; mais l'amour les en deſabuſe.

Les hommes ont moins d'amitié que d'amour

* Conſtellations.

pour les femmes : ils recherchent leur contentement avec elles, après quoi ils reviennent à leurs amis, n'ayant pas trouvé dans celles-ci toute la ſolidité qu'ils rencontrent dans ceux-là; conduite que les femmes ne pourroient tenir avec le même fondement; elles ſe trouvent toujours mieux, au contraire, avec les hommes, tant pour l'agréable que pour l'utile.

Un ſeul homme peut occuper le cœur de pluſieurs femmes; mais il eſt moins ordinaire que pluſieurs femmes puiſſent occuper entiérement le cœur d'un ſeul homme.

Les hommes ſe dégoutent des femmes, par la même raiſon qui fait que les femmes recherchent les hommes : elles ne peuvent ſe ſuffire les unes aux autres; & c'eſt cette inſuffiſance, qui nait de leur foibleſſe, qui attire le mépris des hommes.

Un ſeul homme peut quelquefois mettre mal enſemble pluſieurs femmes, & pluſieurs femmes ne peuvent ſouvent réuſſir à brouiller deux hommes.

Il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, qu'un homme & une femme puiſſent s'aimer de pure amitié, à moins qu'ils ne ſoient unis par le mariage, ou qu'ils ne ſe voient depuis long-tems. Comme l'amour s'éteint preſque toujours par la longue habitude, l'amitié ſouvent prend ſa place; & c'eſt en ce ſens-là qu'un Amant n'a quelquefois dans une ancienne Maîtreſſe qu'une amie, & de même celle-ci. C'eſt encore dans le même ſens qu'un mari eſt amant, pour l'ordinaire, les premiers mois de ſon mariage, & ne devient mari que par l'habitude.

Il y a cette différence de l'amitié à l'amour, que

que le désir dans celui-ci passe toujours avec la possession ; au lieu que le contraire arrive dans l'autre. Plus on reçoit de faveurs de la part d'un ami, plus on en attend de nouvelles, & par conséquent ce désir ne peut s'éteindre, tant que l'espérance le fait vivre.

Il n'est guères plus aisé de définir les différens genres d'amitiés, que les différentes sortes d'amour; car l'amitié varie également selon le caractère, l'âge, la complexion & l'état.

Les enfans dont le caractère propre est la légéreté, ne s'attachent à un objet qu'autant qu'il leur donne cette sorte de plaisir qui leur est convenable. Bientôt ils s'en dégoutent pour passer à un autre qui ne leur plaît souvent que par la seule nouveauté : c'est à ces traits que l'amour se fait reconnoître enfant.

Un cœur dominé par une forte passion telle que l'amour, l'ambition, ou l'avarice, n'est guères capable d'une amitié solide. Celui qui n'est pas né avec des sentimens nobles & généreux, ou qui n'a pas une certaine étendue d'esprit, n'en est pas plus capable. Un homme emporté, violent & brutal s'il ne rencontre un esprit doux, souple & complaisant, avec lequel il puisse se lier, court risque de changer souvent d'ami.

Il n'y a guères que deux hommes également riches ou deux hommes également pauvres, qui puissent se persuader réciproquement leur amitié ; parce qu'il est rare que l'amitié subsiste toute pure sans aucune vue d'intérêt ou de satisfaction.

☞ *Emilien* ne parle jamais qu'avec éloge de *Fabrice*. Il a dit en tant de lieux & à tant

de perſonnes qu'il eſt ſon ami, que tout le monde curieux de connoître ce *Fabrice*, a enfin découvert qu'il eſt riche, accrédité, & par conſéquent en état de rendre de grands ſervices à *Emilien*.

☞ *Philante* n'a pas de plus intime ami que *Léandre*. Il eſt preſque toujours chez lui ; à peine ſe donne-t'il le tems de prendre ſes repas ; il y paſſe les plus longues journées de l'Eté, & il ne s'y ennuie jamais que lorſque la femme de ſon ami eſt quelquefois obligée de ſortir.... Ruſe triviale & uſée que de s'attacher au mari pour le tromper avec plus de commodité.

☞ *Clarin* recherche avec empreſſement l'amitié de *Théodème :* ce n'eſt pas qu'il ait des ſervices à en attendre ; au contraire, *Clarin* eſt opulent, & *Théodème* eſt pauvre. L'on pourroit inférer delà que l'amitié de *Clarin* eſt pure, ſi l'on ne ſavoit pas qu'ayant peu d'eſprit, il veut faire dire de ſoi qu'il fréquente un homme qui paſſe pour en avoir. Quoi qu'il en ſoit, *Clarin* invite *Théodème* à dîner chez lui un certain jour qu'il lui marque où il n'aura point de compagnie. *Théodème* à qui un bon repas ſert d'époque, & qui a cela de commun avec la plupart de ceux qu'on appelle *gens de Lettres*, s'y rend à point nommé, & ſe trouve parfaitement bien reçu. Au ſortir de table *Clarin* le méne dans un appartement, où il lui fait remarquer la richeſſe de certains ameublemens dont il vient, dit-il, de faire emplette. Il lui étale enſuite pluſieurs paires d'habits, & lui demande ſon gout ; il ajoute qu'il en a deux chez le Tailleur qui auront encore quelque choſe de plus magnifique & de plus brillant que tout ce qu'il

voit. Il ne penſe pas que *Théodème* qu'il appelle ſon ami, eſt très-mal vêtu; qu'il n'a pas le moyen de mieux s'habiller; ou bien il s'imagine qu'il eſt eſſentiel à un homme qui n'a que de la ſcience d'être mal mis, & que c'eſt là ſon état. Quelle que ſoit ſon idée, il le congédie, parce que l'heure du Spectacle eſt venue; il le quitte & lui jure en l'embraſſant, qu'il ne déſire rien tant que de lui être bon à quelque choſe. Celui-ci qui croit ne pouvoir trouver une occaſion plus favorable, lui expoſe ſes beſoins, & le prie de lui prêter quelque argent. Hé! mon ami, repart *Clarin*, que ne le diſiez-vous plutôt! Tout ce que je viens de vous montrer m'en a entiérement dégarni; il eſt vrai que ce ſont toutes choſes néceſſaires; mais, foi d'homme d'honneur, il ne me reſte pas plus de deux cens piſtoles chez moi; encore me les faut-il pour ma dépenſe. *Théodème* le ſalue & le quitte en lui faiſant des excuſes.... Je demande préſentement lequel des deux eſt le plus lâche, ou de *Clarin* qui a l'inhumanité de ne pas aſſiſter un homme qu'il aime & qu'il eſtime, ou de *Théodème* qui a la baſſeſſe de continuer à lui faire ſa cour. N'y auroit-il pas de la vanité dans tous deux? L'un voulant faire dire de ſoi qu'il eſt en commerce avec un homme d'eſprit; l'autre ſe croyant plus que payé, de ce qu'un riche veut bien paſſer pour ſon ami.

Ne demandez point à ☞ *Théagène* aucun ſervice de ſa bourſe, ou de ſon crédit: il a trop peu de l'une pour fournir à ſes débauches, & pas aſſez de l'autre pour être en quelque conſidération parmi les honnêtes gens. Mais ſi vous voulez vous battre, & que vous ayez beſoin

d'un ſecond, il eſt prêt à ſe faire couper la gorge.

N'en eſpérez pas davantage d'*Encolpe ;* mais ſi vous voulez l'aider à dépenſer chez *Quartille* le peu qu'il lui reſte de ſon patrimoine, il eſt tout à votre ſervice.

Il y a de certaines gens qui évitent de contracter aucune liaiſon, ou qui ſe brouillent avec ceux qu'ils ſentent avoir beſoin de leurs ſecours.

Quel parti prendre ? Si nous obligeons un ami, nous nous expoſons à faire un ingrat ; ſi nous lui faiſons des confidences, nous riſquons d'en faire un indiſcret. Vaut-il mieux s'expoſer à l'un de ces deux inconvéniens que de manquer au devoir de l'amitié ? Mais quel eſt-il ce devoir ? Rendre ſervice à un ami toutes les fois qu'il en a beſoin, & qu'on le peut ; voilà ce qu'il faut. Lui confier un ſecret qui ne le regarde point, dont la connoiſſance lui eſt inutile ; voilà ce qu'il ne faut pas.

Les ruptures cauſées par un motif d'ambition ou d'intérêt, ou pour quelque autre raiſon que ce ſoit entre deux amis qui ſont chefs de famille, trainent ſouvent à leurs ſuites des accidens fâcheux. Les enfans, plus ſuſceptibles d'amour que de haine, s'en tiennent à leur premiére inclination, & peu touchés des raiſons bien ou mal fondées, qui font que leurs parens ſe haïſſent, ils ne peuvent ſe réſoudre à les imiter en concevant de l'averſion pour ceux qu'on leur avoit permis d'aimer.

„ ☞ Un ami intime de mon pere, (me
„ diſoit un jour un jeune Seigneur étranger,)
„ avoit une fille de même âge que moi ; il me
„ la deſtina dès ſes plus tendres années. Tou-

„ tes les graces ſembloient être nées avec
„ elle ; ſa famille & la mienne étoient égales
„ en richeſſes & en dignités, & jamais alliance
„ n'a été mieux aſſortie que la nôtre devoit
„ l'être. Nous contraignions d'autant moins
„ l'amour mutuel dont nos deux cœurs brû-
„ loient, qu'il étoit autoriſé par le choix de
„ nos parens. Déja le tems de nous unir par
„ le mariage approchoit ; déja nous nous diſ-
„ poſions à recueillir le fruit d'un amour conſ-
„ tant, qui s'étoit accru avec l'âge, lorſqu'une
„ affaire imprévue cauſa le malheur de ma fa-
„ mille pour un tems, & le mien pour tou-
„ jours. L'adverſité eſt la pierre de touche des
„ vrais amis ; celui que mon pere avoit regardé
„ juſqu'alors comme un autre lui-même, ſui-
„ vit le cours de la fortune, & fut des pre-
„ miers à accabler celui qu'elle abandonnoit.
„ Sa maiſon qui m'étoit auſſi familiére que
„ la paternelle, me fut interdite, & il ſignifia
„ à *Lucrèce* (c'étoit le nom de ſa fille) ſon ar-
„ rêt de mort, en lui ordonnant de ne plus
„ penſer à moi, & de m'oublier pour toujours.
„ Ni ſes priéres, ni ſes larmes ne purent tou-
„ cher le cœur d'un pere que l'avarice & l'am-
„ bition rendoient inflexible. J'employai de
„ mon côté tout ce que je crus le plus capa-
„ ble de l'émouvoir ; mais ce ne fut pas avec
„ plus de ſuccès. Le ſouvenir accablant d'un
„ bien que j'avois perdu dans le tems que je
„ commençois à le connoître, faiſoit le tour-
„ ment de ma penſée ; mille perfections que
„ je n'avois fait qu'entrevoir dans celle que
„ le Ciel me deſtinoit, ſe préſenterent clai-
„ rement & en détail à mon eſprit, comme

„ pour accroître mon dépit, & me porter au
„ déſeſpoir. Sa beauté me paroiſſoit briller
„ d'un nouvel éclat; la grace qu'elle ſavoit
„ donner aux moindres choſes, & que je n'a-
„ vois pas examinée avec toute l'attention
„ qu'elle méritoit, me fit alors une nouvelle
„ impreſſion; je conſidérai les qualités de ſon
„ eſprit dans un autre point de vue, & je com-
„ mençai à reconnoître, lorſqu'il n'étoit plus
„ tems, qu'elles étoient incomparables. Mais
„ ce qui augmentoit mon ſupplice, étoit cette
„ tendreſſe qu'elle prenoit plaiſir à me témoi-
„ gner, & qui ne s'étoit jamais démentie. On
„ peut juger de l'excès de mes peines par les juſ-
„ tes raiſons qui autoriſoient mon attachement.
„ Je flottai long-tems entre l'eſpérance & la
„ crainte, attendant avec tremblement ce que
„ la Providence ordonneroit de mon ſort. Elle
„ décida tout d'un coup & ſans appel. Un parti
„ ſe préſente pour *Lucréce*, il eſt agréé, & le
„ mariage ſe conclut en moins de huit jours.
„ La vanité & l'intérêt s'en étoient mêlés; il
„ ne pouvoit manquer de réuſſir. L'on peut
„ s'imaginer quelle fut ma conſternation lorſ-
„ que j'en appris la nouvelle. Je n'avois point
„ d'autres armes pour repouſſer un coup ſi ter-
„ rible que mes foibles pleurs. Je trouvai ce-
„ pendant le moyen de faire tenir un billet à
„ *Lucréce* pour la faire reſſouvenir de cette
„ foi qu'elle m'avoit ſouvent & ſi ſolemnel-
„ ment jurée. La réponſe qu'elle me fit ne
„ comprenoit que ce peu de mots: *J'ai vécu,*
„ *& je mourrai pour vous.* Je ne compris pas
„ alors le véritable ſens de cette proteſtation
„ énigmatique, & plût à Dieu qu'elle ne m'en

„ eût pas donné elle-même l'explication ! J'at-
„ tendois avec impatience le jour deſtiné à la
„ ſolemnité de ſon mariage, incertain comment
„ ſon amour pourroit éluder un écueil contre
„ lequel il falloit néceſſairement qu'il fît nau-
„ frage. Il vint ce malheureux jour ; mais elle le
„ rendit fameux par une cataſtrophe ſanglante.
„ Elle périt de la même maniére que cette cé-
„ lèbre Romaine, dont le nom fatal ſembloit
„ avoir influé ſur cette fille infortunée, qui ſe
„ rendit la victime de ſon amour, comme de
„ la haine injuſte de ſes parens.

Amis de bienſéance, amis de compagnie, amis de plaiſir, amis par intérêt & par politique, voilà les plus communs & les plus en vogue ; mais ce qui s'appelle un vrai ami, un autre ſoi-même, n'eſt pas moins rare parmi les hommes que le deſintéreſſement & la bonne foi.

CONTENTEMENT DE L'ESPRIT.

CE n'eſt point un paradoxe ni une vérité de pure ſpéculation, quand on dit que l'adverſité eſt bonne à quelque choſe ; c'eſt une maxime ſolide & conſtante, dont l'expérience ſeule peut nous faire ſentir l'utilité.

L'habitude que l'on ſe fait à l'adverſité, affermit un cœur généreux, & le rend inſenſible aux coups de la fortune.

Lorſque la Providence veut faire un grand homme, elle couvre d'épines, d'embuches & de précipices le chemin par où elle veut le faire arriver à l'héroïſme ; mais en même-tems elle lui

donne la prudence pour le guider, le courage pour le ſoutenir, & la force pour lui faire ſupporter les travaux, & l'empêcher de s'abattre au milieu de la carriére.

Un homme qui a toujours vêcu, & qui eſt mort dans la proſpérité, eſt un ſot dont la Providence n'a ſu que faire. Elle tient une conduite à peu près ſemblable à celle que tiennent les Médecins à l'égard de leurs malades. Lorſqu'ils n'en attendent rien, ils les abandonnent, & les laiſſent indifférenment uſer de tout ce qui peut flatter leur appétit: ſi, au contraire, ils en eſpérent quelque choſe, ils les privent de ce qui eſt agréable à leur gout; mais en même-tems contraire au rétabliſſement de leur ſanté.

Un homme croupiroit dans une indolence laſcive, s'il n'étoit réveillé par les traverſes: une longue continuation de proſpérités énerve le cœur, & lui donne une inſupportable préſomption. ☞ *Anthime*, avant ſon malheur, étoit préciſément ce qu'il n'eſt pas aujourd'hui, fier, ſuperbe, altier, dédaigneux, inſolent, cruel, téméraire, préſomptueux, prêt à tout entreprendre, ſans prudence & ſans conſeil, s'irritant avec fureur contre tout ce qui s'oppoſoit à ſes deſſeins. Si la fortune remettoit *Anthime* dans ſa premiére ſplendeur, je ne voudrois pas jurer qu'il ne redevînt ce qu'il étoit.

Une ville ne ſait qu'elle eſt imprenable, que lorſqu'elle a fait lever le ſiège pluſieurs fois à l'ennemi. Un homme de même, ne peut ſavoir ce qu'il vaut, quelle eſt la fermeté de ſon ame, la force de ſon eſprit, la ſolidité de ſon cœur, s'il ignore ce que c'eſt que l'adverſité.

Les grandes qualités de ☞ *Dorante* n'é-

toient connues que de peu de perſonnes; encore y remarquoit-on une certaine ambiguité, qui donnoit de l'incertitude, même aux connoiſſeurs; de ſorte qu'ils n'auroient oſé décider ſi *Dorante* étoit moins vicieux que vertueux, & s'il n'avoit pas plutôt les apparences de la vertu, que la vertu même; c'étoit, ſelon eux, un homme problématique. L'adverſité a décidé : elle a déchiré le voile qui enveloppoit ſes vertus; elle a diſſipé le faux jour qui les obſcurciſſoit; & en les expoſant aux yeux de tout le monde, elle a fait voir dans la perſonne de *Dorante*, un homme plus élevé dans l'abaiſſement, qu'il ne l'avoit été dans l'élévation même.... *Dorante* étoit comme un diamant brute, qui ne peut recevoir ſon éclat qu'en paſſant par les mains de l'ouvrier.

Les traverſes nous rendent plus tempérés, plus prudens, plus aviſés, plus dociles, plus humains, plus compatiſſans aux peines des autres, enfin hommes. Quelle différence doit-on mettre entre un vieux ſoldat, qui s'eſt mille fois couvert de pouſſiére, de ſang, de feu, & un ſoldat de milice, qui quitte ſon village en pleurant?... La même qui ſe trouve entre la capacité d'un Pilote qui a été battu de grandes tempêtes, & un autre Pilote qui a toujours eu le vent en poupe.

La Providence n'a pas voulu que la proſpérité accompagnât toujours la vertu; mais elle l'a expoſée au contraire à mille dangers; parce qu'autrement on ne l'eût pas aimée pour elle-même, mais pour l'utilité que l'on en auroit retirée. Ce n'eſt pas que tous ceux qui ſouffrent, aient de la vertu, & que tous ceux que

l'on voit dans la proſpérité n'en aient point. Le vertueux & le vicieux peuvent être également dans la peine; avec cette différence, que celui-ci ſe l'attire preſque toujours, au lieu que l'envie la ſuſcite à l'autre.

Quoique la Fortune ne ſoit pas la compagne inſéparable de la vertu, elle n'eſt cependant pas incompatible avec elle; au contraire, comme dit le Prince des Poëtes François:

Je ſais quel eſt le prix d'une honnête abondance
Que ſuit la joie & l'innocence;
Et qu'un Philoſophe étaie
D'un peu de richeſſe & d'aiſance,
Dans le chemin de ſapience
Marche plus ferme de moitié.

Et quoique la vertu triomphe dans l'adverſité, ce n'eſt pas l'adverſité qui fait ni qui marque le vertueux, mais ſeulement la maniére dont il la ſouffre... La fortune a fait rougir tous les honnêtes gens, quand elle a admis ☞ *Criſpin* à ſes faveurs: ils ont été curieux de voir comment il en uſeroit; ſa vanité a égalé ſa baſſeſſe. La fortune a ſatisfait tous les honnêtes gens quand elle a précipité le même *Criſpin* du haut de ſa roue; ils ont été curieux de voir comment il ſupporteroit ce revers; ſa baſſeſſe a égalé ſa vanité.

Le feu épure l'or, & conſume la paille; il fond la cire, & endurcit la boue. Comme la proſpérité ne rend pas tous les hommes inſolens & vains, de même l'adverſité ne donne pas à tous un cœur grand & héroïque. Il n'y en a point ordinairement de plus bas & de plus ram-

pans dans l'affliction, que ceux qui ſe ſont laiſſés éblouir par le faux éclat de la fortune; comme il n'y en a pas de plus généreux & de plus magnanimes dans l'adverſité, que ceux qui ont enviſagé avec un œil d'aigle la ſplendeur qui environne l'élévation.

Ceux qui ne ſont point dans l'affliction, doivent agir comme s'ils l'attendoient. La fortune ſe plaît à tromper ceux qui ont trop de confiance. Un de ſes plaiſirs eſt de les ſurprendre quand ils dorment, & de les voir étonnés à leur réveil d'avoir été ſi long-tems abuſés par un menſonge habillé de toutes les couleurs de la vérité. Lorſque les honneurs, les dignités, les richeſſes, les plaiſirs ſont évanouis, ils ſont à l'égard de celui qui les poſſédoit, comme s'ils n'euſſent jamais exiſté pour lui: ainſi celui qui meurt pauvre, a fait un ſonge fâcheux; celui qui meurt dans l'opulence, en a fait un beau; ils ſont alors auſſi avancés l'un que l'autre; avec cette différence cependant, que celui-ci regrette l'illuſion qui l'abuſoit ſi agréablement, au lieu que l'autre doit ſe trouver heureux d'être délivré des inquiétudes dont ſon imagination l'agitoit. La mort, la mort ſeule rétablit entre les hommes cette raiſonnable égalité que la Nature y a miſe. *Mors ſola fatetur quantula ſint hominum corpuſcula.*

Comme donc la fortune ſe plaît à tromper, trompons-la elle-même, en ne faiſant aucun fond ſur ſes careſſes. La Fortune eſt une femme coquette & perfide, qui ſe fait un plaiſir cruel de trahir ceux qui croient avoir fixé ſon inconſtance; c'eſt une Beauté altiére, inſolente & capricieuſe, qui mépriſe ceux qui l'idolâ-

trent par de lâches ſoumiſſions, & qui obéit avec une crainte ſervile à ceux qui la traitent avec hauteur.

Il y a fort peu d'hommes qui ne reſſentent quelque affliction, ou qui puiſſent s'en dire exempts, au moins pour l'avenir.

Ce n'eſt qu'en arrivant au ſéjour ténébreux,
Que l'homme peut ſe dire heureux ou malheureux.

☞ *Orgon* avoit paſſé le Printems, l'Eté & l'Automne de ſon âge au moins dans la médiocrité; l'on auroit pu parier qu'il ne ſeroit pas mort riche. Il n'eſpéroit plus rien lui-même. L'ordre de la nature ſe dérange; la terre ſe revêt pour lui de fleurs & de fruits, dans un tems où elle ne préſente que des glaçons aux autres... Oſeroit-on parier qu'*Orgon* mourra riche?

Toute la vie de ☞ *Rufin* n'a été qu'un Automne; il a toujours moiſſonné; il moiſſonnoit encore, que les autres avoient conſommé toute leur récolte. *Rufin* ſe flattoit de jouir au moins d'un Hyver tranquile & abondant en toutes ſortes de délices. Qui ne s'en ſeroit pas flatté? Il eſt pourtant mort de faim.

Nous vivons ici-bas dans des agitations continuelles, parmi les brouillards, les vents, les tonnerres; c'eſt-à-dire, parmi les impoſtures, les calomnies, les fourberies, les rapines, les envies, les haines, les ingratitudes, les inimitiés, les procès, les injuſtices & les cruautés. Y a-t'il quelqu'un qui ſoit exempt de la contagion de quelqu'une de ces peſtes?

L'on remarque certains perſonnages, qui ſem-

blent n'être exposés aux attaques, que pour aquérir une nouvelle gloire par les avantages qu'ils en reçoivent; & d'autres que toute leur induſtrie & leur innocence ne peuvent empêcher d'être accablés.

Jouez avec ☞ *Calliodore*, ſi vous voulez qu'il vous gagne votre argent; intentez-lui un procès, ſi vous voulez l'enrichir; conteſtez-lui la poſſeſſion d'une choſe qui vous appartient, ſi vous voulez que la propriété lui ſoit adjugée par Arrêt; demandez-lui raiſon d'une injure, ſi vous voulez être condamné à lui faire réparation.

Il ſuffit que l'on invente une calomnie contre ☞ *Caridême* pour qu'elle ſoit crue. L'on ne ſe donne pas la peine d'approfondir; s'il n'eſt point coupable, il doit l'être. On prend juſqu'aux avantages qu'il tient de la Nature, pour les faire ſervir de fondement aux impoſtures dont on l'aſſaſſine. Il a trop d'eſprit, dit-on, pour n'être pas libertin; il eſt trop bien fait pour n'être pas débauché.... *Caridême* n'eſt connu que par d'honnêtes gens, & entre ceux-ci, des plus éclairés : ainſi peu de perſonnes le connoiſſent; & voilà ce qui le perd. ☞ *Artémidore* paſſe parmi un petit nombre d'eſprits clairvoyans, pour un homme vicieux; & parmi un grand nombre d'idiots, pour un homme vertueux; voilà ce qui le ſauve.

Le plus grand plaiſir que nos ennemis puiſſent retirer des perſécutions qu'ils nous ſuſcitent, c'eſt de voir qu'ils troublent le repos de notre eſprit, en nous ôtant nos biens, notre liberté, notre honneur, nos amis, & s'il leur étoit poſſible, notre vie; mais le plus grand dé-

plaiſir que nous puiſſions leur cauſer, c'eſt d'y paroître inſenſible. *Démocrite* rioit des inſultes de ſes ennemis, qui lui avoient enlevé tout ce qu'il poſſédoit: Allez vous pendre, leur diſoit-il en leur tendant une corde; vous n'avez pu ébranler ma conſtance, ni troubler ma tranquilité. *Ariſtophane*, pouſſé de jalouſie & d'envie contre le ſage *Socrate*, fit tout ce que peut faire un *Bouffon*, pour rendre un honnête homme ridicule. Il le joua en plein Théâtre ſous le perſonnage d'un Hypocondre qui adoroit les Nuées. Toute la ville d'Athènes, accourue à ce ſpectacle, éclatoit de rire, & ſe moquoit de *Socrate*. *Socrate* rioit plus fort que les autres, & ſe moquoit du Comédien & des Spectateurs.

Nous ne pouvons donc mieux nous venger de nos ennemis, qu'en conſervant notre ſang froid: nous triomphons par-là de leurs malignes intentions; mais la tranquilité ſuppoſe néceſſairement l'intégrité. Il eſt impoſſible que le crime n'entraine à ſa ſuite le trouble & l'inquiétude, quelque contentement que l'on affecte à l'extérieur.

Tout le monde s'accorde à dire ☞ qu'*Arturius* eſt un fripon. Pluſieurs le croient; d'autres en ſont perſuadés; quelques-uns en ſont convaincus. *Arturius* laiſſe parler le monde à la vérité; mais il fait lire dans ſes yeux & ſur ſon front, que ſa tranquilité n'eſt que ſuperficielle.

De mille afflictions qui peuvent troubler le repos de la vie, il n'y en a pas une dont le cœur d'un honnête homme ſoit plus ſenſiblement touché que de ſe voir accuſé d'un crime dont il eſt tout-à-fait incapable. Cependant

quand il a de ſon côté la certitude de ſon innocence, & qu'il eſt bien perſuadé qu'il eſt plus glorieux d'être condamné innocent, que d'être ſauvé coupable, ſon grand cœur s'éléve plus haut que la tempête, & aſſis ſur le roc inébranlable de ſa conſcience, il voit ſans émotion les vagues ſe ſoulever, & venir ſe briſer à ſes pieds avec autant d'inutilité que de fureur; perſuadé qu'elles ne paſſeront point les bornes que le doigt de la Providence leur a marquées.

L'honneur conſiſte dans la certitude que l'on a ſoi-même de ſon intégrité, & non pas dans l'opinion du vulgaire. Quelle qu'elle puiſſe être, le ſage ſe met au-deſſus de cette illuſion, & ne s'imagine pas que ſa gloire en puiſſe recevoir la moindre atteinte. Rien n'eſt capable de lui faire trahir ſon ſentiment, s'il ne le peut faire ſans trahir ſa vertu. C'eſt conſtance alors, c'eſt grandeur d'ame, & non pas opiniâtreté.

En des choſes de peu de conſéquence ce ſeroit être *Miſantrope* que de vouloir être Philoſophe. Un Sage de cette eſpèce ayant refuſé d'applaudir à la Poëſie de *Denis le Tyran*, qui, comme *Néron*, avoit un talent tout particulier pour faire de méchans vers, ce fou le condamna aux Mines, & l'envoya travailler avec les Eſclaves. Il le rappella enſuite; & croyant que cette peine l'obligeroit à ſe rétracter, il le fit venir dans ſon cabinet, où il lui lut une Tragédie qu'il avoit nouvellement compoſée. La lecture finie, il lui demanda ce qu'il en penſoit. Le Philoſophe, ſans rien répondre, ſe leva, & marcha du côté de la porte. Le tyran le ſuivit : Où cours-tu donc ſi vite, lui dit-il en l'arrêtant? Aux Mines, répondit le *Miſantrope*.

Tant qu'il n'y auroit rien à riſquer, je dirois fort librement d'une mauvaiſe Pièce, qu'elle eſt mauvaiſe, & d'une bonne, qu'elle eſt bonne, & en cela je ne reſſemblerois pas à certains eſprits du tems, qui, ſans y être forcés, comme ſans ſe ſoucier de paſſer pour ignorans ou pour envieux, diſent hardiment d'une mauvaiſe Pièce, qu'elle eſt excellente, & d'une bonne, qu'elle eſt déteſtable.

Un autre remède contre l'adverſité, c'eſt la patience : *Durum, ſed levius fit patientia, &c.*

Mortels, dit le Deſtin, oppoſez à mes coups
La douceur & la patience,
La grandeur d'ame, l'innocence;
C'eſt l'unique moyen de les rendre plus doux.

La patience & la tranquilité ſe reproduiſent mutuellement; en ſorte que l'on ne peut avoir l'une ſans l'autre. Mais il faut prendre garde de ne pas ſe méprendre ſur cette patience. Il y en a une véritable, & deux fauſſes. La premiére, eſt le propre de la vertu; la ſeconde, eſt le partage de l'orgueil; & l'autre eſt la compagne du vice & de la baſſeſſe.

☞ Quel homme eſt plus équitable, plus humain, moins capable de nuire, plus porté à obliger qu'*Ariſtide?* Quel homme cependant a plus d'envieux? Eſt-il quelqu'un à qui il n'ait rendu de bons offices? En eſt-il un qui ne l'ait payé d'ingratitude?... J'ai voulu, dit-il, faire du bien à des hommes, ou vertueux, ou qui pouvoient le devenir; cela me ſuffit.... L'on avertit *Ariſtide* que ſes ennemis ſont puiſſans; qu'ils cherchent le moyen de le détruire; qu'ils

le

le trouveront ; qu'ils l'ont trouvé. Que répond-il ? S'il y a de l'équité dans cette ville, qu'ai-je à craindre ? S'il n'y en a point, pourquoi voudrois-je y reſter ?... Voilà ce que j'appelle la conſtance d'un honnête homme.

☞ *Sophronime*, doux & traitable dans la bonne fortune, eſt devenu féroce & indomptable dans l'adverſité : il déteſte, il maudit les hommes, & ſe roidit contre les Dieux ; il leur préſente un front altier ; & comme un *Capanée* ou un *Ajax*, il oſe les braver & les défier de lancer ſur lui leurs derniers carreaux ; il court au-devant des châtimens qu'ils préparent à ſon orgueilleux *Titaniſme* : il ne demande point de quartier ; il n'en veut point.... On lui préſente les moyens de ſe relever de ſa chute, & de ſortir de l'abîme où il eſt tombé ; il veut y reſter.... On lui dit qu'un peu de douceur & de ſoumiſſion ſuffiſent pour changer la face des choſes ; il rejette tout accommodement.... Je ne me ſuis point, dit-il, élevé par la fraude ; je ne me ſuis point maintenu par le crime ; pourquoi ſuis-je tombé ? S'il y a de l'équité dans les Dieux, pourquoi l'ont-ils permis ? pourquoi plutôt ne l'ont-ils pas empêché ? Je ne ſuis point coupable ; je ne plierai point.... C'eſt ainſi que *Sophronime* prend le Ciel à partie, qu'il lui demande raiſon de ſa conduite, & qu'il exige preſque que la Providence lui faſſe réparation.... Voilà ce qu'on peut appeller la conſtance d'un enragé.

☞ *Elpénor* eſt eſclave des riches, qu'il idolâtre aſſidûment & religieuſement, & le valet de leurs valets : il craint les premiers, parce qu'ils peuvent le chaſſer de chez eux, & ceux-

là, parce qu'ils peuvent l'en faire chaſſer. Il n'y a pas juſqu'aux chiens d'un Grand pour qui il n'ait de la déférence, en s'en laiſſant plutôt mordre, que de les écarter d'un coup de canne. Il eſt en même-tems le Courtier honoraire du Maître, & l'aide du domeſtique. Si un Palfrenier s'aviſoit de vouloir lui faire endoſſer une caſaque pour laver avec lui les roues du caroſſe, je ne crois pas qu'*Elpénor* eût l'orgueil de le refuſer.... Il n'a point d'amis; on rougiroit de l'être : il n'a point d'ennemis; il eſt trop mépriſé pour en avoir. En quelque endroit qu'on veuille le ſouffrir, vous lui voyez faire le même perſonnage. Il eſt le jouet & la marotte d'une maiſon, depuis le cabinet juſqu'à l'écurie incluſivement. Il eſt vrai qu'après ſix mois d'aſſiduité, il a quelquefois l'honneur d'être admis à la table du Maître, quand il ne ſe trouve perſonne pour lui faire compagnie.... Voilà ce que j'appelle une patience de *Paraſite*. C'eſt cette patience honteuſe que *Plaute*, *Térence*, *Horace*, *Juvenal* & *Martial* reprochent aux *Ecornifleurs* de leur tems.

Rien ne marque plus la foibleſſe & la débilité de l'ame, que l'impatience. Quelle petiteſſe que de céder à l'effort de ſon malheur! C'eſt en ce ſens que l'on peut regarder l'action de *Caton*, & celle de *Porcie*, ſa ſœur, comme une extrême lâcheté. Ils ſe donnerent tous deux la mort pour ne point ſurvivre à l'oppreſſion de leur Patrie, au lieu de ſe conſerver pour chercher les moyens de briſer ſes fers.

A conſidérer l'action d'*Othon*, ſelon les principes de la magnanimité naturelle, elle eſt plus héroïque que celle de *Caton*. S'il s'eſt tué par

un déſeſpoir, fondé ſur la perte de la bataille de *Bédriac*, c'eſt un lâche; mais ſi en ſe donnant la mort, il n'a eu d'autres vues que d'étouffer une guerre civile, & de ſe ſacrifier pour le repos de ſa Patrie, *Othon* eſt un Héros; il peut être mis en parallèle avec les *Décius*, les *Curtius* & les *Codrus*.

Tout vrai Philoſophe eſt convaincu qu'il n'arrive rien que par les décrets de la Providence, qui, par les voies que bon lui ſemble, conduit les hommes au but qu'elle s'eſt propoſée. Or, qu'y a-t'il de plus raiſonnable & de plus conforme à la ſageſſe, que de ſouffrir de bon gré, ce qu'on ne peut éviter de ſouffrir? Si l'on gagnoit du moins quelque choſe à ſe plaindre, à murmurer, à s'emporter, il y auroit de l'excuſe; mais par-là l'on ne fait ſouvent que hâter ſa ruine. Il ne faut cependant pas que cette patience empêche un homme de chercher les moyens de ſe délivrer du malheur qui l'accable; n'en déplaiſe au plus ſage des anciens Philoſophes, qui refuſa de ſe ſauver de la priſon, où ſes ennemis l'avoient fait renfermer: ce ne ſeroit pas agir en homme ſenſé que de vouloir périr, quand on peut ſe ſauver. Qu'un homme retenu dans les fers, les ſupporte avec patience, à la bonne heure, c'eſt ſageſſe; mais s'il ne les briſe pas quand l'occaſion s'en préſente, c'eſt folie.

S'il y a de la vertu à ſouffrir avec conſtance un malheur que l'on s'eſt attiré, il y a de l'héroïſme à ſupporter patienment ce que l'on ne mérite point; mais la vertu & l'héroïſme ſont inutiles, ſi la réflexion & la prudence ne les accompagnent.

☞ *Fauſtin* & *Polycarme* ſont tombés & ſe ſont relevés preſqu'en même-tems; mais avec cette différence, que l'un devenu plus circonſpect & plus diſſimulé, donne lieu de croire qu'il ſe maintiendra, & que l'autre, au contraire, plus imprudent encore qu'il n'étoit, fait craindre qu'il ne ſe précipite ſans reſſource.

Le Sage imite les Pilotes, qui, après avoir fait naufrage, en deviennent plus capables. Un grand Capitaine a dit que ſix batailles gagnées ne l'avoient pas tant inſtruit qu'une bataille perdue. Il n'eſt rien tel que le malheur pour inſtruire.

On dira peut-être que l'adverſité étouffe la vertu, parce que l'indigence à laquelle elle réduit un homme, le porte à des actions baſſes, & que ſouvent le crime eſt le fruit de la pauvreté & de la miſére plutôt que de la méchanceté.... Cela doit s'entendre des ames baſſes ou nées dans la baſſeſſe, rampantes, vénales, & naturellement vicieuſes : à l'égard d'un eſprit cultivé & bien tourné, l'adverſité augmente ſon induſtrie, & lui fournit de juſtes moyens de ſe relever, ou ſa propre vertu lui fait ſupporter ſon abaiſſement avec patience.

Il eſt pourtant vrai que comme l'adverſité fait connoître ceux qui ont une grande ame, l'extrême pauvreté dans laquelle naiſſent la plupart des hommes, empêche quelquefois & très-ſouvent que l'on ne diſtingue ceux en qui la Nature a mis des qualités & des talens qui auroient brillé s'ils euſſent été tirés de l'obſcurité & de la baſſeſſe.

Haud facile emergunt quorum virtutibus obſtat
Res anguſta domi.
La vertu ſans l'argent a les ailes rognées.

Combien de Héros en effet ! Combien de grands Politiques, de Sages, de Savans ſont perdus dans la plus vile populace ! Combien en trouveroit-on parmi ceux qui fouillent la terre, qui auroient toute la capacité néceſſaire pour commander des Armées, & gouverner des Etats ! Combien de Docteurs ſublimes, de Philoſophes profonds, de Poëtes illuſtres, &c. ſont occupés à paître les beſtiaux, à couper des joncs, &c. Combien d'idiots, au contraire, ſont quelquefois dans l'élévation, à qui de tels emplois conviendroient mieux !

Mais, répondra-t'on, pourquoi la Providence permet-elle que tant de rares vertus, que tant de précieux talens ne ſoient d'aucune utilité, ni à ceux qui les poſſédent, ni aux autres ?... Ne ſeroit-ce pas pour la même raiſon que cette même Providence permet qu'il y ait tant de pierres précieuſes cachées dans les entrailles de la terre, tant de mines d'or & d'argent que l'on n'a jamais découvertes, & que l'on ne découvrira jamais ? Elle prend une certaine quantité de toutes choſes, & laiſſe le reſte dans l'oubli.

La ſageſſe humaine ſembleroit demander que ceux qui ſont ſpirituels & capables, euſſent des occupations proportionnées à leurs talens, pendant que ceux qui n'ont aucune ouverture pour les grandes choſes, ſeroient employés à pourvoir à la ſubſiſtance de ceux qui les gouvernent. Mais une ſageſſe plus étendue que la Philoſophie humaine, ordonne tout le contraire : elle met quelquefois l'homme d'eſprit à la cuiſine, & le cuiſinier au cabinet, pour de bonnes raiſons ſans doute, qui ne nous ſeront connues

que quand elle voudra bien nous en faire confidence.

☞ Rien ne paroiſſoit plus petit, plus étroit, plus borné, moins capable enfin de former & d'exécuter une grande entrepriſe que le génie de *Teſtile*, avant qu'il fût en place. Rien n'eſt plus grand, plus étendu, plus propre à tracer le plan d'un projet hardi & à l'exécuter heureuſement, que ce même *Teſtile* depuis ſon élévation.

Un des plus grands avantages que l'on puiſſe retirer de l'adverſité, c'eſt qu'elle nous fait connoître que nous ne ſommes rien, & que nous avions grand tort de croire que ceux en qui nous mettions notre confiance, fuſſent quelque choſe.

Comme l'intérêt eſt le motif ordinaire qui fait agir les hommes, ils ſe montrent auſſi froids, lorſque la fortune tourne le dos, qu'ils ſe montrent ardens, lorſqu'elle rit. Tels ont été, tels ſeront toujours les hommes. *Brutus* appelle aujourd'hui *Céſar*, ſon pere, & demain il ſe met à la tête de ſoixante meurtriers pour le poignarder. L'homme ne fut jamais juſte & ne le ſera jamais; ou il blâme avec excès, ou il loue ſans raiſon : il éléve juſqu'au Ciel des ſujets indignes, & foule aux pieds ceux qui ont le plus de mérite, par la même raiſon que la fortune favoriſe les indignes, & qu'elle opprime les vertueux.

C'eſt nous tromper nous-mêmes groſſiérement, que de nous imaginer que ceux qui rient avec nous dans la proſpérité, voudront bien pleurer avec nous dans l'adverſité. Ils ſe recherchoient en nous; nous leur étions utiles; nous

ſommes tombés : loin d'en témoigner leur douleur, ils ne ſongent qu'à plaire à ceux qui nous ont ſupplantés, & qui ſe ſont élevés ſur nos ruines. Tous les fronts ſe rident à l'aſpect d'un homme qui vient d'être renverſé : on deſavoue tout le bien que l'on en avoit dit, & l'on ſe fait une mauvaiſe honte de ne pas ſe joindre à ceux qui l'oppriment.

☞ Tandis qu'*Epicarme* a été le diſtributeur des graces & le canal par où elles paſſoient, on a pu le conſidérer comme une eſpèce de Divinité dont l'Autel étoit ſans ceſſe environné d'une foule d'adorateurs, qui, l'encenſoir à la main, lui offroient les parfums les plus exquis. Une partie de ſes flatteurs s'occupoit à chanter ſes louanges en toutes ſortes de langues & ſur toutes ſortes d'inſtrumens ; une autre partie ſe répandoit dans les Provinces & dans les Villes pour y publier ſa ſageſſe, ſa généroſité & ſa grandeur d'ame. La Renommée avec ſes deux trompettes, rempliſſoit le ciel & la terre du bruit de ſes exploits héroïques. Il n'avoit point d'envieux, ou plutôt ils étoient ſi bien couverts & tellement confondus avec ſes adorateurs, que l'on a cru long-tems qu'il n'en avoit point; mais les traîtres, ſous prétexte d'un zéle religieux, s'étant approchés le plus près qu'ils purent de l'Autel, ils reconnurent qu'il étoit élevé ſur un foible appui : ils en minerent ſourdement le pied, & ſe retirerent. L'Autel & la Divinité tomberent à la renverſe dans le tems que l'on y penſoit le moins, & écraſerent ſous leurs ruines la plus grande partie de ceux qui offroient des ſacrifices ou des priéres. Il n'en reſta pas une partie dans ſon entier. Alors, loin

de ſonger à les relever, chacun ſe mit en devoir de s'enrichir de leurs dépouilles.... *Epicarme* ne fut plus une Divinité, ce fut un Démon que le Ciel avoit foudroyé; ce ne fut plus même un Héros, ce fut un impoſteur, qui, par une apparence trompeuſe de vertu, avoit faſciné les yeux des plus clairvoyans. Ses amis comme ſes ennemis tinrent le même langage; l'on en parla d'abord avec exécration, bientôt on n'en parla plus.

Un homme ſage ne doit s'appuyer que ſur ſoi-même, c'eſt-à-dire, ſur ſa propre vertu; ſans jamais faire aucun fond ſur des amis ou infidèles, ou qui peuvent le devenir. Celui qui n'agit qu'avec de droites intentions, ne craint ni les menées de ſes envieux, ni la fraude de ſes faux amis. Si les méchans l'oppriment, & qu'ils ſoient ou trop puiſſans, ou en trop grand nombre, pour qu'il puiſſe parer leurs coups, il s'enveloppe dans ſa propre innocence, & périt généreuſement.

L'on ne peut donc connoître un homme, il ne peut ſe connoître lui-même, qu'il n'ait été éprouvé par l'adverſité. Quelque beau que paroiſſe un vaſe à l'extérieur, quelqu'entier qu'il ſe montre à notre vue, l'on ne peut quelquefois ſavoir s'il eſt félé qu'en le frappant: de même l'on ne peut être convaincu de la baſſeſſe d'ame ou de la force d'eſprit d'un homme que par la maniére dont il ſupporte les adverſités.

Mais qu'à cette épreuve on trouveroit de vaſes dont la bonne fortune plâtre les félures! Qu'il y en auroit parmi ceux qui ſe donnent pour entiers, qui rendroient un ſon bien caſſé ſi quelque coup de revers les frappoit!

Bélisaire, à la tête des armées, a fait voir un cœur intrépide; *Bélisaire*, un bâton à la main & une besace sur l'épaule, a montré une fermeté d'ame inébranlable. C'étoit un homme.

Richesses.

Qu'est-ce qu'un riche? Est-ce celui qui possède le plus, ou celui qui désire le moins?

☞ *Chrysophore* possède tout, & se laisse manquer de tout; il sait seulement que quand il voudra, il pourra se donner la jouissance de tout; cela lui suffit. Mais il ne le voudra jamais; au contraire, bien loin de diminuer le nombre de ses sacs, il l'augmente tous les jours par de nouvelles recrues.... ☞ *Lubin* ne se prive que de ce qu'il ne peut avoir: il vit aujourd'hui; il n'en demande pas davantage: il travaillera pour vivre demain. Il ne sait ce que c'est que désirer ce qu'il n'a pas; mais il jouit du peu qu'il tient.... Demandez à un homme sage lequel des deux il voudroit être.

La richesse consiste à ne manquer de rien, & non point à posséder beaucoup d'or & d'argent: celui qui ne désire rien, n'a besoin de rien, & celui qui n'a besoin de rien, n'est-il pas riche? La richesse n'a que deux dégrés, le nécessaire & le commode: si l'on a le premier, l'esprit doit être tranquile; du second, à la superfluité & à l'inquiétude, il n'y a qu'un pas.

Cratès nous a fait connoître par la disposition de son testament, que les richesses devoient être le partage des *Idiots*. Il déposa chez un Banquier une somme considérable, & ordonna en mourant que si ses enfans qui étoient encore

jeunes, n'avoient un jour ni vertu ni eſprit, cet argent leur fût rendu; mais que s'ils ſe montroient vertueux & Philoſophes, on le diſtribuât au peuple.

Ce Philoſophe vouloit enſeigner par-là que les richeſſes ſont nuiſibles à celui qui cherche la ſageſſe, parce qu'elles y apportent obſtacle.

☞ Il ſemble que le riche *Eudoxe* ſoit entré en mourant dans les vues de ce Philoſophe. Il a laiſſé des biens immenſes à un idiot de fils, & rien du tout à un neveu auſſi ſpirituel qu'honnête homme: cette diſpoſition eſt juſte; à cela près, que l'un auroit conſacré ſes richeſſes à la vertu, & que l'autre les proſtitue au vice & au libertinage.

L'argent entre les mains d'un ſot ou d'un vicieux, eſt comme le poiſon entre les mains d'un Apoticaire ignorant.

Qu'eſt-ce qu'un riche honnête homme? Ne ſeroit-ce point celui-ci? ☞ *Cléanthe* eſt en argent & en fonds, & cependant il ne poſsède rien qui ne ſoit à lui. Combien y en a-t'il qui n'en pourroient pas tant dire! Les moyens dont il s'eſt ſervi pour devenir riche, n'ont rien de honteux pour lui, ni d'odieux pour le Public. Il tâche d'augmenter ſes biens par ſa prudence & ſon économie: il n'en emploie pas les revenus à ſe donner des équipages brillans, à nourrir grand nombre de valets, encore moins à entretenir une *Rhodope*, ou une *Actée*. Ce n'eſt point là le caractère de *Cléanthe*. L'équité amaſſe chez lui, & la généroſité diſtribue.

L'homme, ſelon l'opinion vulgaire, peut ſe conſidérer en quatre états; dans l'indigence, dans la pauvreté, dans la richeſſe & dans l'opu-

lence. ☞ *Irus* couche ſur la paille ; il n'a point de linge l'été, & point de feu l'hyver. Son habit a eſſuyé les inſultes de quarante ſaiſons, & ce n'eſt que par un renouvellement perpétuel de toutes les parties qui le compoſent, qu'il a encore le nom & la forme d'un habit. Sa table eſt ſervie à peu près comme celle d'un *Huron*. *Irus* eſt indigent, parce qu'il n'a rien : ſi vous ajoutez peu de choſe à ce rien, il ſera pauvre.

☞ *Cléon* a dequoi entretenir ſa femme, ſes enfans & quelques domeſtiques : il eſt logé commodément & agréablement. Sa table eſt aſſez proprement ſervie pour y pouvoir inviter d'honnêtes gens. Il eſt bien vêtu, ſans être magnifique : il a toujours mille piſtoles devant lui en cas de beſoin ; il a une maiſon aux champs ; il doit peu ; on lui doit beaucoup ; mais ſes débiteurs ſont bons ; ſes rentes ſont bien établies. Il peut pourvoir ſes enfans & obliger un ami ſans ſe gêner ; *Cléon* eſt riche.

☞ *Théraméne* habite un Hôtel qu'il a fait bâtir à grands fraix, ſuperbe & digne ſeulement de loger un *demi-Dieu*. L'argent ne ſe compte point chez lui ; on le meſure ou on le pèſe. Un de ſes repas ordinaires nourriroit ſoixante familles, & l'un de ſes morceaux feroit quelquefois vivre un honnête homme une ſemaine entiére. Vous ne pourriez faire le dénombrement de ſes Terres & de ſes maiſons ſans reſpirer au moins dix fois, quelque prompte que vous ayez la prononciation. Le moindre de ſes équipages eſt un Palais ambulant, où l'or, l'argent & l'azur ſe diſputent l'éclat. Sa perſonne, ou plutôt ce qui couvre ſa perſonne, a encore quelque choſe de plus brillant ; il porte à ſon

doigt le patrimoine de pluſieurs Bourgeois des plus aiſés, & ſes poches ſont autant de tréſors, qui renferment une infinité de bagatelles auſſi riches que curieuſes. Il entretient quarante valets & une demi douzaine de *Laïs* qui lui vendent bien cher des repentirs... *Théraméne* eſt opulent.

Dans la ſuppoſition qu'il y ait chez le Pauvre de la probité & du bon ſens, il lui eſt plus facile qu'au Riche d'arriver à la tranquilité, & par elle au contentement de l'eſprit. Toutes les Philoſophies conviennent que l'empire que nous obtenons ſur nos paſſions, peut ſeul nous rendre tranquiles; or lequel des deux peut mieux procurer cet avantage, ou la richeſſe, qui ne fait qu'irriter les déſirs en croyant les ſatisfaire, ou la pauvreté, qui les étouffe par l'impoſſibilité de les contenter? ☞ La Fortune vient enfin de dérider ſon front en faveur d'*Epaphore*. Elle le comble de biens; mais elle le rend en même-tems auſſi inſenſé & auſſi déréglé que la pauvreté l'avoit fait paroître ſage & retenu... Avoir dequoi ſe procurer mille plaiſirs, & s'en priver volontairement, n'eſt pas une qualité ordinaire; il faut être Philoſophe ou avare.

La pauvreté a cet avantage par-deſſus la richeſſe, que la ſécurité ſe plaît à habiter avec elle, au lieu que la crainte eſt la compagne inſéparable de l'autre. ☞ *Argante* eſt toujours inquiet, ſoupçonneux; il ſe défie de lui-même. Il a fermé ſon coffre en ſortant, à double & à triple tour; il revient du bout de la rue, il craint de s'être trompé. Il rencontre dans ſon eſcalier un homme dont le viſage lui eſt inconnu; une ſueur froide ſe répand à l'inſtant ſur tous ſes membres; il remonte avec précipitation à ſa

chambre, dont il trouve la porte fermée; mais cela ne le raſſure pas encore; il revoit ſon coffre, il commence à reſpirer. On n'y a point touché; n'importe, il ne ſortira pas ce jour-là, ni peut-être le ſuivant. La rencontre de l'inconnu n'eſt pas un effet du hazard; il n'y a point de doute qu'il ne ſoit venu à deſſein de le voler; il avoit toute l'encolure d'un pendart. Quel bonheur pour lui d'être arrivé aſſez à tems! un quart d'heure plus tard, tout étoit perdu. Il va s'enfermer, ſe barricader, ſe retrancher chez lui, après avoir fait une exacte perquiſition par-tout. Heureuſement, & c'eſt un effet de ſa précaution, il n'y a point de cheminées à ſa chambre; les cheminées, ſelon lui, ſont des portes à voleur.... Il ſe couche enfin & s'endort dans la crainte; mais l'inconnu l'agite même pendant ſon ſommeil: il ſe préſente à lui en ſonge, tel qu'il l'avoit rencontré; le ſonge malin ajoute encore à ſa phyſionomie quelque choſe de plus ſiniſtre & de plus patibulaire. Quoi de plus? *Argante* le voit entrer; il briſe la ſerrure de ſon coffre; il ſaiſit ſon cher tréſor, & s'enfuit. Celui-ci ſe réveille en ſurſaut; il croit la choſe véritable; il court à la fenêtre, & crie *au voleur* de toutes ſes forces... Tout le Quartier s'aſſemble; on enfonce ſa porte, & l'on eſt extrêmement ſurpris de le trouver ſeul chez lui.

☞ *Adraſte*, autrefois ſi enjoué & ſi gai, devient ſérieux. Il fuit la compagnie de ſes amis, dont il ſemble ſe défier; il ne ſort plus que rarement; il eſt chez lui rêveur, penſif, mélancolique; il mange peu, & dort encore moins. Que lui ſeroit-il ſurvenu de fâcheux? Une ſom-

me de vingt mille écus à laquelle il ne s'attendoit pas.

Un homme à qui le vol, la rapine, la fraude ont tenu lieu d'économie & de ſavoir-faire, craint toujours que les richeſſes qui lui ſont venues par la voie de l'injuſtice, ne s'en retournent par la voie de la juſtice, & ſa crainte n'eſt pas mal fondée. Tous les gens de bien, qui ſont ſes ennemis, tous ceux qu'il a pillés, tous ceux dont il excite l'envie, ſe liguent & lui donnent de ſi violentes ſecouſſes, qu'enfin ils le déracinent & le font tomber.

Tout le monde redemande à ☞ *Chryzolin*; le riche, le pauvre, la veuve, l'orphelin, le bourgeois comme le campagnard, le marchand & l'artiſan, il a tout mis à contribution : il a pris beaucoup à ceux qui avoient beaucoup, moins à ceux qui avoient peu; mais il a pris à tous. Il s'eſt groſſi, il s'eſt enflé comme un torrent formé par des neiges fondues, & par le tribut d'une infinité de ruiſſeaux. Si *Chryzolin*, qui marche avec l'appareil d'un haut & puiſſant Seigneur, eſt jamais contraint de faire une exacte reſtitution, ne ſera-t'il pas réduit à reprendre les guêtres & les ſabots, qu'il a laiſſés derriére la porte du Temple de la Fortune lorſqu'il y eſt entré?

Les richeſſes d'elles-mêmes ne ſont ni un bien ni un mal : elles ne deviennent l'un ou l'autre qu'entre les mains de ceux qui les poſsèdent. Mais je ne ſais par quelle fatalité elles ſont preſque toujours l'inſtrument du mal. Un ambitieux les fait ſervir de dégrés à ſon élévation, & lorſqu'il n'a que le mérite pour concurrent, il eſt ſûr de le ſupplanter, quelque ſolidement

appuyé qu'il puiſſe être, & de l'obſcurcir, quelle que ſoit ſa ſplendeur par l'éclat de ſon or.

Le voluptueux n'a qu'à déſirer, & les plaiſirs lui obéiſſent ſervilement. Le vindicatif n'a qu'à ordonner, & les miniſtres de ſon cruel reſſentiment volent pour exécuter ſes ordres.

Tout eſt rebelle au pauvre : les Honneurs le mépriſent ; les Plaiſirs le dédaignent ; l'Offenſe le regarde avec un ſouris malin, & l'inſulte encore, quoiqu'il ait le bon droit & la raiſon pour lui.... Si un pauvre n'a pas de grandes vertus, il n'a pas du moins de grands défauts : il ne ſauroit faire beaucoup de bien ; il ne peut faire auſſi beaucoup de mal ; & n'eſt-ce pas un grand bien que de ne pouvoir faire un grand mal ? Quand on peut faire tout ce qu'on veut, on fait preſque toujours ce que l'on ne doit pas. Que l'on ſe rappelle tant d'illuſtres ſcélérats qui ont été les fléaux du genre humain, & on verra à quoi ſervent les richeſſes.

☞ Quel mal peut faire un pauvre, quand il ſe livre à la cupidité ? Rompre les ſerrures d'une armoire pour en dérober quelques piſtoles, dévaliſer un Marchand ſur le grand chemin, ou tout au plus piller un coche. C'eſt là ordinairement ſon *nec plus ultrà*. Mais qu'on lui donne le tems de voler aſſez pour entretenir une troupe plus nombreuſe, il déſolera les villages & les bourgades. Groſſiſſons ſa cohorte, qu'elle devienne une légion, une armée, il portera le fer & le feu dans les provinces ; il réduira les villes en cendre après en avoir paſſé les habitans au fil de l'épée ; il cauſera des révolutions dans un Etat, deviendra un conquérant ; & ſi la force peut mettre ſur le trône, il

deviendra un Roi, ou plutôt un tyran; car le titre auguſte de Roi ne convient qu'à l'autorité légitime.

Si *Cromwel* n'avoit eu que de l'eſprit, de la fourberie & de l'ambition, peut-être ne ſaurions-nous pas qu'il a exiſté. Ses richeſſes lui ont frayé le chemin aux honneurs, & les honneurs à la tyrannie.

Un pauvre qui eſt né tel, & qui eſt comme aſſuré d'être tel toute ſa vie, ne machine rien, & ne penſe qu'à vivre. Mais ſi par hazard il voit jour à ſortir de ſon obſcurité, il forme d'abord de petits projets; s'ils réuſſiſſent, il en forme de grands, & enfin de vaſtes. Le cœur d'un ambitieux & d'un avare ne peut ſe remplir; c'eſt une fournaiſe ardente qui conſume d'abord tout ce que l'on y jette.

☞ *Cléobule* a déſiré d'avoir une maiſon à lui; c'eſt bien peu de choſe; & ſi c'eſt beaucoup que d'avoir en propriété dans un *Paris* un eſpace de terre de trente pieds en quarré, ſans y comprendre la hauteur, qui eſt indéterminée. *Cléobule*, au lieu d'une maiſon, en a eu deux, dix, vingt, tout un quartier. Etoit-il content? Non. Si la mort, qui ſe plait dans le déſordre, & qui prend ſur-tout un plaiſir ſingulier à tromper les avares & les ambitieux, eût voulu ſeulement lui accorder une cinquantaine d'années de répit, peut-être *Cléobule* auroit-il pu dire un jour en parlant de Paris, *ma Ville*.

☞ *Philargire* s'eſt élevé par dégrés & en beaucoup de tems au faîte des honneurs & de la fortune: il a voulu monter encore plus haut; le pied lui a manqué; la cervelle lui a tourné; il eſt tombé en un clin d'œil.

☞ Il

☞ Il y a eu un tems où *Eutiphron* étoit ſi bas, qu'il en voyoit vingt millions d'autres au-deſſus de lui. Un autre tems a ſuccédé à celui-là. *Eutiphron* s'eſt vu *guindé* ſi haut, qu'il en voyoit vingt millions au-deſſous. L'on a cru qu'étant parvenu à un dégré auquel il n'eût même oſé lever les yeux, ſon ambition ſeroit comblée : hélas! il eſt mort de chagrin de ce qu'il n'a pu réuſſir à n'avoir que des égaux.

☞ Avant que *Cléanthis* fût devenue *Madame Cléanthis*, elle ſe ſeroit trouvée très-honorée d'être la Suivante d'*Euphroſine*. Aujourd'hui elle va de pair avec elle; elle joue avec elle; elle *la coupe orgueilleuſement*; elle eſt plus richement parée; elle a plus de ſuite, & fait plus de dépenſe.... Elle a pourtant encore la modeſtie d'appeller *Euphroſine* ſa bonne amie... Que ne puis-je vivre encore quelques années, pour voir ſi *Cléanthis* en reſtera là!

A quoi ſervent les richeſſes, ſi leur poſſeſſion ne nous remplit pas? Il eſt bien dur de manquer du néceſſaire.... il eſt vrai; mais autre choſe eſt de manquer du néceſſaire; autre choſe d'avoir le ſuperflu.... Celui qui ne ſe contente pas du néceſſaire, ne mérite pas le commode; & celui qui ne ſe contente pas du commode, ne mérite pas le néceſſaire.... Le ſuperflu n'appartient qu'aux Rois & aux Princes, & alors il devient néceſſaire.

L'ambition étant donc la paſſion favorite de la richeſſe, & celle qui lui eſt la plus funeſte, il eſt hors de doute que le pauvre n'étant point expoſé à ſes atteintes, il lui eſt conſéquemment plus aiſé d'arriver au contentement de l'eſprit.

Examinons préſentement ſi par rapport à la volupté, le riche a de l'avantage ſur le pauvre, en quoi il conſiſte, & s'il eſt moins dangereux au premier de céder aux attraits du plaiſir, qu'aux atteintes de l'ambition.

Il ne faut pas être riche pour être ſenſible au plaiſir. L'amour exerce également ſon empire ſur ceux qui ont, & ſur ceux qui n'ont pas. Comme il eſt aveugle, il tire au hazard. Le trait eſt parti; il a frappé ce qu'il a rencontré, pauvre ou riche; avec cette différence, que celui-ci va envenimer ſa bleſſure, en y appliquant de faux remédes; au lieu que celui-là va la guérir en la négligeant.

☞ *Hermogéne* aime la magnificence, la bonne chére, les divertiſſemens, les ſpectacles; mais il s'en paſſe, ne pouvant mieux faire; la pauvreté le rend économe & rangé malgré lui. *Hermogéne* a reçu de la nature un cœur ſenſible & pénétrable aux moindres traits de l'Amour; il eſt d'une complexion extrêmement voluptueuſe. Les premiers objets qui ſe préſentent, pour peu qu'ils aient de charmes, lui font une vive impreſſion; les derniers lui font oublier les premiers; de ſorte que ſon cœur eſt continuellement en proie à de nouveaux déſirs, qui ſe reproduiſent & ſe ſuccédent, en ſe détruiſant les uns les autres. Mais comme la fortune a donné auſſi peu de faculté à *Hermogéne* que la nature lui a libéralement départi de cupidité, la difficulté d'atteindre à la poſſeſſion de ce qu'il déſire, l'effraie, le rebute, & il en reſte là. De retour chez lui, les émotions de ſon cœur ſe calment & font place à la réflexion.

☞ *Virron*, qui de l'indigence eſt parvenu

à la pauvreté, & de celle-ci à la richeſſe & à l'opulence, ne déſire pas impunément. Il eſt ſenſible à tous les plaiſirs; nommez-en quelqu'un qui n'enflamme pas ſa convoiſite. Il voudroit les gouter, ou plutôt les dévorer tous à la fois. Il ſe trouve au milieu d'eux comme un loup affamé au milieu d'un troupeau. L'un attire par ſa douceur, celui-ci par ſa vivacité, celui-là par ſa délicateſſe, cet autre excite merveilleuſement la ſenſualité: lequel prendre?... *Virron* devroit avoir un Conſeil compoſé de voluptueux, & aller aux opinions, pour déterminer ſon choix.... Il ſe plaint que la nature ne lui ait pas donné des forces proportionnées à ſa brutalité; que n'a-t'il la panſe de *Grandgouſier* & la vigueur d'*Alcide!* il ſuccombe, ce miſérable corps; il avoue ſa défaite, & les paſſions reviennent encore à la charge; le cœur brûle encore. Un plaiſir épuiſé fait naître le déſir d'un autre, & celui-là d'un autre, à l'infini.... Les attraits de la volupté ne l'endorment pourtant pas; au contraire, ils le rendent plus actif, plus laborieux, plus induſtrieux à trouver dequoi fournir aux paſſions. Repréſentez-vous un homme occupé à ramaſſer du bois de tous côtés & continuellement, pour le jetter au feu. La grande maxime de ce *Verrès* eſt que ſans *Bacchus* & *Cérès*, les plaiſirs languiſſent & s'envolent. Pour fixer un domicile chez lui à ces grandes Divinités, il en a chaſſé l'honneur qui eſt leur ennemi, & l'a remplacé par le dol, la fraude & la mauvaiſe foi, qui y ont amené la richeſſe avec eux.... Il s'embarraſſe peu comment ni d'où il tienne, pourvu qu'il tienne.... Ne vous imaginez pas cependant

qu'il s'amuſe à idolâtrer ſon or. Il eſt avare néanmoins; mais ce n'eſt que pour ſes amis: à l'égard de ſa table & de ſes Courtiſannes, il eſt prodigue. Ceux qu'il appelle ſes amis, peuvent aller prendre leur part, s'ils le ſouhaitent, de ſes débauches. Voilà tout ce qu'ils ont à attendre de lui; il ſeroit fâché de ſe priver un jour de ſes plaiſirs, pour les obliger une année. Rien n'eſt trop bon, ni trop beau, ni trop cher pour *Virron*. Un plaiſir ne coute rien quand il ne coute que de l'argent. N'a-t'il pas raiſon? L'argent ne lui coute que la peine de le recevoir. Il ſait où il y en a, où il y en aura, & comment il faut le tirer. Il a des talens admirables. L'on appréhende fort cependant qu'ils ne lui deviennent funeſtes; il le craint quelquefois lui-même, & c'eſt cette crainte qui mêle de l'amertume aux plaiſirs de *Virron*.

Il n'eſt rien tel que d'avoir été une partie de ſa vie indigent & miſérable, pour poſſéder l'art de prendre du plaiſir avec gout. C'eſt un avantage que n'ont pas la plupart de ceux qui ont été élevés dans le ſein de la molleſſe. ☞ *Sybaris* auroit tous les moyens de ſatisfaire ſa cupidité, s'il ne les avoit pas toujours eus, ou s'il les avoit moins. Il jouit des plaiſirs ſans les connoître; il eſt poſſédé plus qu'il ne poſsède. Comme il ne ſait pas ce que c'eſt que déſirer, il ignore ce que c'eſt que jouir. Imaginez quelque ſorte de plaiſir dont il ne ſoit pas raſſaſſié juſqu'au dégout. Quelle heureuſe découverte ſi vous pouviez lui faire naître un déſir! vous en ſeriez bien payé.... *Momus*, *Comus*, *Vénus*, & tous les Dieux de l'Air & de la Terre, ceux de la Mer & des Iſles inconnues,

n'ont plus rien à lui préſenter de nouveau. Ils l'occupent néanmoins, & ne lui donnent pas le loiſir de penſer qu'il exiſte. *Sybaris* a-t'il jamais fait réflexion qu'il eſt homme? Sait-il ce que c'eſt qu'un homme? Il n'obéit pas à la nature, mais à l'habitude; la nature eſt aſſoupie chez lui, ſtupide, & réduite en eſclavage. Ce n'eſt plus elle qui commande; l'art qui la tenoit aſſervie, eſt uſé lui-même.... Il y a vingt-cinq ans, trente ans que *Sybaris* dort entre les bras de la molleſſe. Cependant ſi un *Hermogène*, un indigent, étoit à ſa place ſeulement un jour, il ſeroit plus heureux que ce *Sardanapale* l'a été en ſix-vingt ſaiſons.... Le plaiſir n'eſt pas la ſeule choſe à laquelle il ſoit inſenſible; il ne connoit pas l'honneur; il ne connoit pas même l'orgueil; il n'a point de paſſions, il n'a pas la force d'en avoir. Il oublie le paſſé, ne penſe point au préſent, & ſurtout il ne craint point l'avenir. S'il pouvoit craindre, il pourroit prévoir; s'il pouvoit prévoir, il mettroit des bornes à un luxe qui du ſein de l'opulence, va le précipiter au moins dans la médiocrité.... Que dis-je? continue *Sybaris*, afin que par la privation de tes plaiſirs, tu apprennes à être quelque choſe de plus qu'une bête.

Un autre avantage de la pauvreté, c'eſt qu'elle ôte le pouvoir de ſe venger, & par conſéquent celui de faire une ſottiſe. C'eſt une vertu héroïque que de ſavoir diſſimuler une injure; l'on en retire toujours plus d'utilité que de la vengeance. La pratique de cette vertu eſt preſque moralement impoſſible au riche; le pauvre en fait uſage malgré qu'il en ait; & c'eſt en quoi je

le trouve heureux d'être dans la néceſſité d'agir ſagement.

Le pauvre, généralement parlant, eſt moins vindicatif que le riche, & la raiſon en eſt claire. La vengeance eſt fille de l'orgueil, & la richeſſe en eſt la mere. Il y a encore une raiſon d'intérêt, outre celle d'impuiſſance; le pauvre ſent qu'il a beſoin de tout le monde, & qu'un ennemi peut lui faire plus de tort que vingt amis ne peuvent lui rendre de ſervices, & ſouvent il ne ſe trompe pas. Le riche, au contraire, ne craint perſonne, croit n'avoir beſoin de perſonne, & c'eſt en quoi il ſe trompe quelquefois : le pauvre même peut lui donner un ſujet de crainte bien fondé. La Fable de l'Aigle & de l'Eſcarbot dans *La Fontaine* inſinue du moins cette vérité.

Le pauvre en matiére d'offenſe, ne fait ſouvent qu'un atome d'une montagne; le riche, au contraire, fait preſque toujours une montagne d'un atome. Le pauvre, après avoir reçu une offenſe, diſſimule, & remercie même quelquefois:

Libertas pauperis hæc eſt;
Pulſatus rogat, & pugnis concuſſus adorat. *

Le riche après une ample réparation, n'eſt pas encore appaiſé; il meſure le devoir du pauvre à l'idée que lui en forme ſon orgueil; & comme cet orgueil eſt immenſe, il n'eſt pas étonnant qu'il puniſſe de la maniére la plus injuſte des fautes qui ne mériteroient pas l'attention d'un eſprit ſenſé. Les Valets, les Paraſites, les Sy-

* Juvénal. Sat. III. 299, 300.

cophantes, les Flatteurs, les Flagorneurs qui obſédent les Puiſſans, ne contribuent pas peu à les rendre impatiens & prompts à s'enflammer; leur lâcheté va juſqu'à applaudir à leur inhumanité. C'eſt la juſtice & l'équité même, ſelon eux, qui les engagent à ſacrifier les foibles à leur aveugle reſſentiment. Les Lions, les Ours, les Mâtins, ſont autant de petits Saints, dit *La Fontaine*; mais l'Ane, le malheureux Ane eſt criminel & puniſſable, parce qu'il eſt le plus foible.

☞ Vous avez offenſé le Seigneur *Ipbicrate*, que je vous plains! Le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un honnête homme qui n'eſt pas riche, c'eſt d'offenſer un Fripon qui eſt opulent.... Quel aſyle ſolitaire, quel antre écarté, quelle caverne profonde pourra vous mettre à couvert de ſes pourſuites! Quelle main peut vous ſouſtraire à ſa vengeance! Quittez votre pays, abandonnez votre famille, vos poſſeſſions; paſſez dans la *Mingrelie*, chez les *Margajats* & les *Topinamboux*; n'y reſtez pas longtems; pénétrez juſques dans la Région des *Perroquets*, juſques dans les Terres Auſtrales & le Monde inconnu.... mais vous n'y gagnerez rien; il faut des victimes à ſa fureur : vous lui échappez, il eſt vrai; mais votre femme, vos enfans, vos proches lui échapperont-ils? Périſſez.

☞ Quelle indignité! quel outrage plus ſanglant que celui qui a été fait à *Damaſippe!* N'en tirera-t'il pas raiſon? ne ſe pourvoira-t'il pas en Juſtice? Non. Il ne penſe à l'injure, que pour ne plus s'y expoſer. A-t'il de l'honneur? Oui. Mais il a de la prudence, & cette prudence lui apprend que ce qui eſt un filet pour

le Moucheron, n'eſt qu'une toile d'Araignée pour la Guêpe.

☞ Le pauvre *Fabien* a voulu le venger; il avoit pour lui le bon droit & la raiſon. N'étoit-ce pas aſſez? Non. Il devoit conſidérer la grandeur, la groſſeur & la peſanteur du Coloſſe qu'il attaquoit, & il n'en auroit pas été écraſé.

☞ *Triphon*, qui avoit de l'argent & du crédit, a cru pouvoir inſulter ſans conſéquence *Fabrice*, qui n'avoit ni l'un ni l'autre. Mais celui-ci s'avance depuis quelques années; *Triphon* craint qu'il ne parvienne; il eſt ſur le point d'aller lui faire des excuſes.

Il n'y a donc pas de frein plus ſûr pour dompter les paſſions, & entre celles-ci la colére, que l'impuiſſance de les contenter. Bien des outrages demeurent enſevelis, moins par la vertu de ceux qui les reçoivent, que par la difficulté de les relever.

Ce qui fait encore que tant que j'aurai une teinture de bon ſens, je préférerai la pauvreté & la médiocrité, à la richeſſe & à l'opulence; c'eſt qu'elles me font un retranchement contre l'envie. L'envie eſt un feu à qui il faut de l'aliment, & qui pour cette raiſon ne s'attache qu'aux matiéres graſſes & combuſtibles.

☞ *Calliſthéne* n'a rien; mais il jouit en repos de ce *Rien*: il eſt mal habillé; mais il ne craint pas que des Rodeurs de nuit l'aſſomment pour lui arracher ſa fourure: il eſt mal logé; mais il n'appréhende point que les voleurs cherchent à s'introduire chez lui: il a pourtant une porte & un volet; mais c'eſt pour ſe garantir du froid & du chaud: il mange dans de la vaiſſelle de terre; mais il n'a point peur que la fraude

y ait caché le poiſon ſous l'appas : il couche durement, mais tranquilement; il ne craint pas qu'on l'égorge pendant ſon ſommeil; il pourroit dormir dans la rue : il a peu d'amis; il a encore moins d'ennemis : il n'eſt pas connu; c'eſt ce qu'il demande : il n'a point de crédit, & par conſéquent point de flatteurs & de rivaux mal intentionnés. *Calliſthène* eſt auſſi libre & auſſi tranquile que s'il étoit ſeul dans l'univers.

☞ *Véjenton* voit peu de mortels au-deſſus de lui, & tout le reſte au-deſſous : mais que de ſoins, que d'inquiétudes, que de peines, que de patience, que de tems n'a-t'il pas fallu à *Véjenton* pour s'élever! Ses cheveux ſe ſont blanchis, depuis qu'il eſt parti du pied de la montagne. Le voilà enfin parvenu au ſommet. Il s'agit de s'y maintenir; autres ſoins, autres peines. Il ne voit que des abîmes de quelque côté qu'il jette ſa vue.... Il eſt dans la région du tonnerre & des vents. Celui-là gronde avec fureur; ceux-ci ſouffient de toutes parts avec violence; c'eſt une eſpèce de combat entre eux à qui aura la gloire de le renverſer. *Véjenton* ſe roidit pour leur faire tête; il reſpire à peine; il pâlit à chaque inſtant : s'il tombe, ce ne peut être que dans un précipice affreux; mais il tombera; déja il chancelle.... *Véjenton* ne regrette-t'il pas le pied de la montagne?

Les riches & les perſonnes élevées ſont ordinairement ſujets à deux ſortes d'envies, également dangereuſes & contraires à leur repos. La premiére eſt celle que les inférieurs leur portent; la ſeconde eſt celle qu'ils portent eux-mêmes à leurs ſupérieurs; car il faut être bien élevé pour n'avoir perſonne au-deſſus de ſoi. L'envie

que nous portons à nos ſemblables, ou à ceux que la fortune place au-deſſus de nous, eſt un ſerpent que l'amour-propre fait éclorre dans notre cœur; il le pique, il le ronge & lui donne une torture continuelle. L'envieux ſe chagrine du bien que l'on fait aux autres, parce qu'il croit le mériter ſeul, & qu'il le regarde comme un larcin qu'on lui fait. Si l'envie naît de l'amour-propre, quel homme en doit plus avoir que celui qui eſt riche & puiſſant? Si l'envie trouble la tranquilité, quel homme encore doit être moins en repos avec lui-même?

L'envie eſt inſéparable de l'ambition. Qui eſt ſans ambition, peut être ſans envie; mais il eſt impoſſible que celui qui eſt ambitieux, ne ſoit pas envieux. Comme il déſire la chute de ceux qui lui ferment le chemin aux honneurs, de même il ne peut les voir avancer, qu'il ne s'imagine que chaque pas qu'ils font en avant, lui en fait faire deux en arriére.

L'envie eſt au cœur ce que la rouille eſt au fer, qu'elle ronge, & qu'elle réduit à rien. C'eſt un monſtre farouche que l'on ne peut apprivoiſer. Le mérite eſt ſur-tout ce qui fait ſon ſupplice. A force de douceur on peut humaniſer un *Sauvage*, un *Cannibale*; mais à force de vertu l'on ne fait qu'irriter un envieux.

☞ Par quel moyen croyez-vous que l'actif, le vigilant, le laborieux & l'infatigable *Baſilide* pourroit ſe réconcilier avec le lâche & le pareſſeux *Coſſus* ſon ennemi juré? Que faudroit-il qu'il fît pour cela? Rien.

☞ Voulez-vous réjouir l'envieux, ceſſez d'avoir du mérite, ou ayez-en moins que lui. *Criſpe* n'a jamais témoigné plus d'amitié à *Poſ-*

thumé que depuis que celui-ci a fait une ſottiſe qui pourra cauſer ſa ruine.

Il eſt aiſé de conclurre par tout ce que nous venons de dire, que la richeſſe étant l'aliment des paſſions, & celles-ci cauſant le trouble de l'ame, il eſt plus facile au Pauvre qu'au Riche de ſe procurer le contentement de l'eſprit.

Le repos du cœur ne conſiſte pas dans cette pareſſe léthargique, qui le tient dans l'inaction, & le rend inſenſible à tout. C'eſt ce qui a trompé *Epicure*, lorſqu'il s'eſt imaginé que la ſouveraine félicité de Dieu conſiſtoit à ne prendre aucun ſoin de ce qui eſt hors de lui : mais il a rencontré plus juſte à l'égard des hommes, lorſqu'établiſſant leur béatitude dans la volupté de l'ame, & cette volupté dans la tranquilité parfaite, il réduit ce repos voluptueux à ſe rendre tellement maître de toutes ſes paſſions, que l'on ne puiſſe être ébranlé par aucune d'elles. L'on ſe trompe aſſez ſouvent en prenant la lâche indolence pour l'égalité d'ame.

☞ Vous avez vu, dites-vous, *Oronte* aujourd'hui pour la premiére fois? Vous le connoiſſez auſſi-bien que ceux qui le fréquentent depuis quarante ans; ne le revoyez pas davantage. Il eſt aujourd'hui comme il étoit il y a dix ans, & il ſera dans dix ans comme il eſt aujourd'hui. Ce n'eſt pas un homme, c'eſt le ſimulacre d'un homme qui ſe meut par des reſſorts, & qui n'eſt capable que d'une ſeule opération.... On annonce à *Oronte* qu'il a perdu ſa cauſe avec dépens, il rit; qu'une de ſes maiſons a été conſumée par le feu, ſans qu'on en ait rien pu ſauver, il rit; que ſa femme eſt en intrigue avec un *Plumet*; qu'on l'a vûe ſeule avec lui dans

un *fiacre* au bois de *Boulogne* & au Parc de *Vincennes*, il rit; que ſa fille qui commence à devenir grande, marche ſur les traces de ſa mere, & que bientôt elle lui conteſtera le pas, il rit; que ſon neveu eſt en rapport avec des *Aigrefins*, qui l'ont aſſocié à leur négoce, à condition qu'il en courreroit tous les riſques, il rit encore.... Les imbéciles diſent qu'*Oronte* eſt *Philoſophe*; les *Philoſophes* diſent qu'*Oronte* eſt imbécile.

Toute la vie de l'homme ſans les paſſions ne ſeroit qu'une langueur; il en a beſoin pour animer ſa vertu : elles ſont utiles, & compoſent le vrai *Sage* quand elles ſont rectifiées. La vertu doit les ſoumettre, & empêcher qu'elles n'ébranlent l'aſſiette tranquile de l'eſprit. Tout homme qui veut vivre heureux, ne doit point ſe livrer à un amour aveugle, ni ſe laiſſer dévorer par une ambition inquiéte, ni donner une torture éternelle à ſon eſprit pour ſatisfaire ſa vengeance, ni ſe laiſſer ronger le cœur par le poiſon de l'envie, encore moins par le déſir inſatiable de théſauriſer; ce qui eſt à mon avis, le plus ſot de tous les vices.

☞ *Photin* a dequoi vivre mille ans ſans rien faire; il a ſi bien pris ſes meſures, que ſes fonds ſont auſſi inébranlables que la Monarchie; cependant il ſéche ſur pied, il ſe mine, il devient à rien; il regrette ce qu'il n'a pu avoir; il craint de perdre ce qu'il a; il ſe donne mille ſoins, mille peines, mille mouvemens pour avoir ce qu'il n'a pas. La Mort n'aura-t'elle jamais pitié de *Photin?*

Si un homme raiſonnable ſe trouve dans l'opulence, il n'en abuſe point; s'il n'a que la

ſimple richeſſe, il en uſe avec économie; s'il eſt dans la pauvreté, il eſt encore ſatisfait de ſon état, dont la baſſeſſe n'influe point ſur ſon cœur.

☞ *Philotime* dit qu'en travaillant il peut vivre doucement; mais que s'il lui ſurvenoit une maladie, il n'auroit pas dequoi ſe faire ſervir; voilà ce qui le chagrine, & tellement, que ſi *Philotime* n'y prend garde, il va tomber dans l'inconvénient qu'il craint.

F I N.

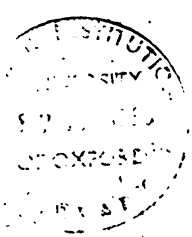


TABLE DES NOMS.

Sur le Commerce du monde.

ACaſte, *premier Noble de ſa famille*, page 4
Adraſte *a ſes raiſons pour*, 47
Alidor *eſt bien fait*, 60
- - - - *eſt un de ceux dont Juvenal a dit*, 61
Argante *né généreux*, 9
Ariſte, *dans la Magiſtrature*, 8
Arnolphe *eſt indéfiniſſable*, 45
Atticus *ſait parfaitement ſa langue*, 33

BEliſe, *ſi on veut l'en croire*, 49
- - - - *toujours ornée*, 50

CEliméne *plaira davantage*, 14
Chrizanthe *ſe vante de ſes grands biens*, 6
Chryſippe, *ou le faux Savant*, 11
Cléanthe, *qui eſt tombé de haut*, 7
- - - - *étoit bien venu chez un Grand*, 27
Cléarque *a fait des prodiges de valeur*, 51
Cléobule *n'a peut-être déplu*, 13
Cléon *vient un après-midi*, 58
- - - - *s'étonne qu'on lui rit au nez*, 19
Clitandre, *ou l'homme d'Epée*, 8
Cliton *dit quelquefois la vérité*, 57
Cour, *l'homme de Cour*, 9, 47
Cratippe *paroit le plus ſimple*, 49

DAmis, *avec une tête parfumée*, 13, 17
Damon, *qui a révélé à une foule d'amis*, 41
Dioſcore, *ne prenez pas garde à deux choſes, quand vous avez à faire à lui*, 32
Dorante, *naturellement ſage*, 31
Dorimond *ſe retranche ſur des titres*, 4
Dufreſné, *ſans le langage des yeux, &c.* 22

ELmire *vient d'apprendre des choſes tout-à-fait divertiſſantes*, 55
Eraſte, *toujours guindé*, 28
- - - - *en avoit dit aſſez*, 46
- - - - *a donné dans le piège*, 47
Eutiche *eſt comme ces Pièces de théâtre*, 27

FLavien, *priez-le de vous rendre un bon office*, 53

GArgilien *cauſe plus de confuſion*, 52
Gratien *a tout ce qu'il faut pour prévenir favorablement*, 14

HErmagore *ſe plaint qu'il a des ennemis*, 66
Hippolite & Ramire *s'embraſſent*, 54

KAkarin, *qui béguie*, 21

LEandre, *ne le voyez point avec des femmes*, 30
- - - - *s'aviſe de donner une ſérénade*, 36
- - - - *diſpute avec ſes domeſtiques*, 54
Léonide, *raillant un de ſes amis*, 28
Lucile *n'a point de religion*, 63
Lycas *blâme les amis*, 46

Lyzandre *a inventé une mode*, 19
- - - - *accable Cratès de careſſes*, 37

MEnalque *complimente un homme de guerre ſur ſa dévotion*, 26, 36

NEarque *pèſe, examine*, 52
Nicandre, *qui ſauroit qu'il a ſupplanté*, 39

ORante *a obtenu la faveur*, 31
Orgon, *dans la pauvreté*, 7
Oronte *ne lui confie rien*, 43

PAmphile *s'étonne que quelque part qu'il aille*, 38
Philanthe *endort*, 21
- - - - *étoit doux*, 31
- - - - *dans un cercle débite*, 59
Philemon *ne penſe point comme un autre*, 36
Philinte *rencontre un domeſtique*, 24
Philoſtrate *arrive dans une compagnie*, 66
Phocion, *ou le fat*, 20

RAmire & Hippolite *s'embraſſent*, 54
Ranuce *donne deux ſens à ſon diſcours*, 45
Rodolphe *dit librement ſa penſée*, 44
Rufin, *qu'ai-je fait qui ait pu m'attirer ſa froideur?* 35
Ruſtique *a voulu s'allier à des Nobles*, 5
- - - - *dès la première entrevue*, 44

THéaméne *veut me confier*, 42
Théodore *me tire à quartier*, 38
Timandre, *ſage & diſcret lorſqu'il ne joue pas*, 40

Timandre *nous apprend la mort d'un Miniſtre*, 60
- - - - *fait l'éloge d'une Dame*, 60
Timothée, *ou le vrai Savant*, 10
Tite, *avec un air ſombre*, 13
- - - - *a la réputation d'une politeſſe accomplie*, 35
Traſimond *n'a point d'eſprit*, 50
Triphon *parle des Princes*, 65
- - - - *lorſqu'il marche dans les rues*, 15
Triſſotin, *qui brédouille*, 21
Triſtan, *le Viſionaire*, 24
Troſſulin *eſt plus fier*, 20

VAlére *eſt devenu fripon*, 20
- - - - *eſt brutal dans le jeu*, 29
- - - - *ayant perdu au jeu*, 64

Fortune.

ARgaſte *a de la valeur*, 91

BRontin *s'eſt enrichi par le vol*, 71

CAſſandre *s'imagine que parce qu'il a de l'eſprit*, 74
Chriſtophe *fait de grands gains*, 101
Cléanthe, *qu'a-t'il fait*, 92
Clitandre, *ou le vrai Brave*, 84, 87
Cratin *eſt poltron*, 82

DOrante *ſe retire*, 93

ELvire, *ſucceſſivement à la Cour*, &c. 71

Eraſte & Valére *faiſoient leur cour*, 80
Eudoxe *avoit aquis de grands biens*, 71

FAbrice, *après cinq ans d'aſſiduités*, 77
Fauſte, *ou l'Intendant de Province*, 94
Félix, *ou le Négociateur*, 96
Frontin *étoit indigent*, 68

GEorge *ſeroit-il la fable*, 77
Geronte *a deux fils*, 69

JAquin *eſt honnête homme*, 101
Jérôme *aſſocié avec un fourbe*, 101
Jourdain *étoit un parfait Négociant*, 100

LEandre *eſt téméraire*, 82
- - - - *Militaire ignorant*, 88
Licandre *eſt un aſſez mauvais ſoldat*, 91
Licaſte, *à la veille d'être avancé*, 92
Luce *eſt intriguant*, 68
Lucinde, *renfermée parmi les Veſtales*, 71

MArcel *s'eſt brouillé avec ſon Patron*, 80
Mélite *étoit aſſez riche*, 76

NIcoſtrate, *que l'on prend pour le Laquais de ſa femme*, 76

PAndolphe *vit en petit Bourgeois*, 76
Paul *eſt riche, puiſſant*, 100

ROllet *s'eſt ruiné*, 100

THéaméne *a étudié* Clitandre, 89
Thraſon, *ou le faux Brave*, 83

Engagemens.

AGathe *trouve un parti*, 130
Agnès *veut se marier*, 128
Alcippe *s'étonnoit qu'il y eût des hommes qui ne vouluſſent pas ſe marier*, 139
Alphéne & Carpophore, *amis de débauche*, 156
Alphonſe *veut donner ſa main*, 132
- - - - *triomphoit*, 108
- - - - & Hippolite *s'en vouloient*, 120
Aminthe *trouvoit* Argante *déplaiſant*, 118
Angélique *ne trouvoit perſonne à ſon gré*, 106
- - - - *eſt aimée de*, 129
Argine *balançoit entre ſon époux*, 149
Ariſte & Théotime, *amis vertueux*, 155
Aſtolphe *a du bonheur*, 132

BEliſe *eſt mitigée*, 118

CAlliſte *ſe laiſſe maîtriſer*, 121
Carpophore & Alphéne, *amis de débauche*, 156
Céliane, *pourquoi elle a été au-deſſus de l'amour & femme d'honneur avant ſon mariage*, 123
Céphiſe *devenue trop facile*, 115
Chryſanthe *eſt devenu prodigue*, 119
Chryſolithe *attendoit de grands biens de ſa femme*, 143
Chyſargire *promettoit une ſomme immenſe*, 146
Clarin *recherche l'amitié de* Théodème, 162
Cléanthe *attribue les rigueurs d'*Elmire, 118
- - - - *brûloit pour* Clarice, 104

Clitandre, *à le voir empreſſé*, 116
Clytie *eſt promiſe*, 130
Clytophon *ne ſe propoſe d'autre but en aimant*, 104
Cornélie *a fait le nom de ſon mari*, 143
Crémès *n'oſeroit ſortir avec ſa femme*, 150
Criſpe, *homme ſage & tempéré*, 119

DAmon *eût été conſtant*, 116
Dorante *a fait impreſſion*, 129
Dorilas *a voulu tuer ſon Médecin*, 115
Dorothée *s'eſt mariée une fois*, 135

ELien *s'eſt ruiné*, 118
Elize *ne ſe ſentoit point faite pour l'amour*, 108
Emilie *n'a pu mourir à ſon gout*, 135
Emilien *ne parle qu'avec éloge de*, 161
Emire & Uranie *croyoient ne ſe voir que rarement*, 158
Encolpe *eſt prêt à dépenſer*, 164
Eraſte *a voulu devenir Joueur*, 113
- - - - *n'avoit été qu'averti*, 117
Ergaſte *a de l'argent*, 118

FAbrice *étoit généreux*, 119
Fabulle *aime* Rodolphe, 128

GAlatée, *il lui vient un Epouſeur*, 131
Glaphyre *veut prendre un laid mari*, 131
Gnaton *étoit né vertueux*, 109

HIppolite & Alphonſe *s'en vouloient*, 120
Hyacinthe *a déſiré de voir* Clytie, 107
Hylas, *au ſortir du Collége*, 105

LEandre *eſt à bout*, 111
Lépide *n'avoit rien*, 143
Lesbie *eſt la plus belle femme*, 143
Liſandre *n'a point d'argent*, 117
Lucinde, *belle, jeune, riche, ſage*, 131
Lydie *n'enviſage le mariage*, 128
- - - - *en aimant* Téléphe, 149
Lyſandre *n'a point la beauté, &c.* 104

MAxime *déclame contre le peu de bonne foi*, 154
Mélanie, *ſa douceur*, 145

NAuſicrate *a cherché une belle femme*, 147
Névole *uſé de débauche*, 121

ORonte *s'ennuie d'être ſeul*, 133

PAmphile *a tout négligé*, 113
- - - - *eſt ſur le point d'épouſer*, 131
Paulin *court les femmes*, 125
Perrin *n'avoit été qu'effleuré*, 106
Philante *n'a pas de plus intime ami*, 162
- - - - *a épouſé une* Mégére, 143
Pirrha *en aimant* Calaïs, 149
Plotin *craint de perdre ſa femme*, 142
Polydore *s'étonne*, 152

ROdrigue *épouſe aujourd'hui*, 132

SYphon *n'eſt pas difficile dans ſes amours*, 104

TEléphe *n'avoit point de bien*, 125
Théagéne, *ne lui demandez aucun ſervice*, 163

Théodore *n'a qu'un petit nombre d'amis*, 153
Théotime & Ariſte, *amis vertueux*, 155
Timante, *ſa femme n'eſt pas Joueuſe*, 139
Timas *ne ſauroit comprendre que ſa nouvelle épouſe, &c.* 140

VAlére *n'aime pas*, 105
- - - - *maudiſſoit* Mars & Bellone, 114

XAntippe *vient d'épouſer un jeune homme*, 150

Contentement de l'eſprit.

ADraſte *autrefois ſi enjoué*, 189
Anthime, *avant ſon malheur*, 168
Argante *eſt toujours inquiet*, 188
Ariſtide, *quel homme plus équitable*, 176
Artémidore *paſſe pour vertueux*, 173
Arturius, *fripon reconnu*, 174

BAſilide, *l'actif, le vigilant*, 202

CAlliodore, *jouez avec lui*, 173
Calliſthéne *n'a rien*, 200
Caridéme *n'eſt connu que d'honnêtes gens*, 173
Chryſolin, *tout le monde lui demande*, 190
Chryzophore *poſſéde tout*, 185
Cléanthe, *ou le riche honnête homme*, 186
Cléanthis *devenue Madame*, 193
Cléobule *a déſiré d'avoir une maiſon*, 192
Cléon *a dequoi entretenir ſa femme*, 187
Criſpe *n'a jamais témoigné plus d'amitié*, 202
Criſpin, *ſa vanité égale ſa baſſeſſe*, 170

DAmaſippe, *a-t'il de l'honneur*, 199
Dorante, *homme problématique*, 168

ELpénor *eſt eſclave des riches*, 177
Epaphore, *la fortune a déridé ſon front en faveur*, 188
Epicarme, *tandis qu'il a été le diſtributeur des graces*, 183
Eudoxe *a tout laiſſé à un idiot de fils*, 186
Eutiphron *étoit ſi bas*, 193

FAbien *a voulu ſe venger*, 200
Fauſtin & Polycarme *ſont tombés en même-tems*, 180

HErmogéne *aime la magnificence*, 194

IPhicrate. *Vous avez offenſé le Seigneur* Iphicrate, 199
Irus *couche ſur la paille*, 187

LUbin *ne ſe prive pas*, 185

ORgon *avoit paſſé le printems de ſon âge*, 172
Oronte. *Vous l'avez vu aujourd'hui*, 203

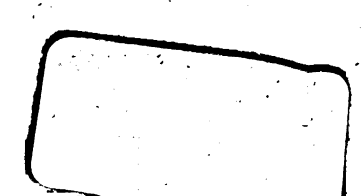
PHilargire *s'eſt élevé par dégrés*, 192
Philotime *dit qu'en travaillant*, 205
Photin *a dequoi vivre mille ans*, 204
Polycarme & Fauſtin *ſont tombés en même-tems*, 180

RUfin, *toute ſa vie n'a été qu'un automne*, 172

SOphronime, *doux & traitable dans la prospérité*, 177
Sybaris *ne connoit pas le plaiſir*, 196

THéraméne *habite un Hôtel*, 187
Teſtile, *rien ne paroiſſoit plus étroit que ſon génie*, 182
Triphon, *qui avoit de l'argent & du crédit*, 200

VEjenton *voit peu de mortels au-deſſus de lui*, 201
Virron *ne déſire pas impunément*, 194

Fin de la Table des Noms.

59604752